

Mano

Mémoires d'un obsédé

Ca, et le reste.

Première partie
-
Sur le plongeur

Chapitre 1

Le sexe m'est tombé dessus à neuf ans. Enfin, pas vraiment dessus, plutôt à côté. A un mètre de moi. J'étais dans un coin isolé de la cour, en train de

reprandre mon souffle après une séquence de dribbles furieux, quand soudain, venu du ciel, vlan, un magazine vint s'écraser à mes pieds. Je me souviens encore du bruit sec de l'impact, ça a fait vibrer le sol, je crois bien (ou peut-être pas, j'ai toujours eu l'habitude d'adapter la réalité à mes désirs) : j'ai un peu flippé sur le coup. Je me suis, l'air de rien, dans un mouvement qui se voulait désintéressé, penché : sur la couverture, une femme nue écartait les jambes. Son sexe était caché par un rectangle noir, le même que l'on met sur les images des présumés coupables dans les affaires judiciaires sérieuses. C'est dingue que personne d'autre n'ait vu la scène. Un type balance un journal du haut de sa tour, ça fait un boucan d'enfer, en gros plan une nana à poils et à rectangle se donne au vent, et rien : les gars continuent à jouer au foot, les filles à bêtement sauter à l'élastique. A croire qu'ils sont tous aveugles et sourds. A croire que je suis le seul être vivant de l'école. Ou que je suis l'Elu. Tiens... Oui, ça doit être ça. Si, à cet instant précis, j'étais entouré d'une bande de zombies, c'était sans doute que le sexe m'avait choisi entre tous pour me dire des choses cruciales. Pourquoi moi ? Il devait croire en mon potentiel. Je ne me suis jamais vraiment posé la question, en fait. J'ai toujours envisagé le sexe

comme une évidence, une obsession constitutive de ma personne.

C'était une bande dessinée porno. Il manquait beaucoup de pages, et les restantes étaient sales. Je l'ai feuilletée du bout des doigts, dans les toilettes de l'école. L'odeur âcre du papier poussiéreux m'a fait éternuer. Il était question du dévergondage d'une jeune étudiante par son professeur de lettres. Enfin, l'histoire, je m'en fichais un peu, je concentrais mon attention sur les scènes de sexe. Il y en avait une où le professeur, bel homme à lunettes, éjaculant copieusement sur une copie, chuchotait à l'oreille de son élève : « Tiens, voilà ta note ». L'étudiante, yeux baissés, jupe relevée, le remerciait respectueusement. Je ne savais pas ce qu'était le sperme, mais je concluais, à la vue du visage éclairé de l'étudiante, que ce fluide mystérieux excitait salement les femmes. La revue datait de mars 1971, c'était écrit sur la tranche. Je tenais là un document historique, et j'en tirais une certaine fierté. Cependant, par peur de me faire prendre par un surveillant avec un tel objet entre les mains, je décidais de le laisser bien en évidence sur la lunette des cabinets, espérant ainsi faire un heureux. Il est intéressant de noter qu'il ne m'est pas venu un instant à l'esprit qu'une fille pourrait le trouver... Ce qui allait, honte à moi,

arriver... Pauvre Nathalie, je m'en suis un temps voulu d'avoir indirectement déclenché cet affreux et irréversible processus d'avilissement moral, qui, j'en étais alors certain, allait faire de sa vie luxure et dépravation, puisque, du haut de mes dix ans, c'était écrit : après lecture d'une telle littérature, toute fillette ne saurait devenir, quelques années plus tard, autre chose qu'une dévergondée.

Il faisait encore doux quand je suis rentré chez moi après l'école. L'été s'éternisait, le soleil n'avait pas dit son dit son dernier mot, et c'était incontestablement une bonne nouvelle pour le moral des foules. Les gens semblaient ravis de sortir sans manteau au mois d'octobre. Ça les mettait dans un état de joie subtile, comme si l'intensité de leur bonheur était réglée sur celle des rayons du soleil. J'étais, moi aussi, heureux, et j'aurais voulu que cela dure toujours. Je suis passé devant le bar du Discobole, qui s'appelait comme ça à cause de la reproduction de la statue antique que le maire, amateur de sport et de corps masculins, avait fait installer au milieu de la place des Olympiades. J'ai jeté un œil à travers la vitre du bar. Il y avait pas mal de monde au comptoir. Des ouvriers aux grosses mains violettes. Des trentenaires mal rasés. Des vieux à mèche grasse, jaunie par les années et le mauvais shampoing. Ma

mère. Elle riait avec un type, un brun, très grand, que je n'avais jamais vu. Elle était bien coiffée et portait une mini-jupe rouge. La même que la veille. Comme elle n'avait pas de collant, on pouvait remarquer, si on faisait attention, de petites imperfections sur ses jambes : concentration de veines derrière le genou droit, rougeurs diverses, restes de poils mal rasés autour des os de la cheville. Elle était belle. Je ne suis pas entré pour lui dire bonjour, je voulais vite arriver à la maison pour ne pas rater mes dessins animés. J'ai mis du temps à trouver la clé dans mon cartable. Elle était dans ma trousse. Ma mère m'avait interdit de la porter autour du cou, elle ne voulait pas qu'on sache qu'elle n'était pas là quand je rentrai de l'école, alors qu'elle ne travaillait pas. Quand j'ai ouvert la porte, l'habituelle odeur de pisser de chat m'a sauté au nez. Je n'ai pu réprimer un haut-le-cœur. Rien à faire, malgré le temps, je ne m'y faisais pas, aux déjections félines. J'ai balancé mon cartable dans l'entrée, mes baskets dans le salon, avant d'aller m'effondrer dans le canapé. J'avais, grosso-modo, une demi-heure de tranquillité avant que ma mère ne déboule. Mon père, lui, rentrerait plus tard. Contrairement à mon habitude, j'ai regardé la télé distraitement, de loin (la seule façon de la regarder, mais je ne le savais pas encore :

pour moi, ce qui passait à l'écran devait être important, sinon pourquoi ça passait?). Tom Sawyer pouvait bien faire toutes les conneries de l'Amérique devant moi, je ne le calculais pas. Ma tête était dans l'étudiante docile qui apprenait des choses bizarres à l'université. Elle m'excitait franchement, celle-là. Bien plus que la petite Becky, pourtant mignonne avec ses taches de rousseur et ses grands yeux rieurs. Je repensais à la revue laissée aux toilettes... Finalement j'étais con, j'aurais dû la garder, ça m'aurait fait des lectures sympathiques, le soir dans mon lit, sous les couvertures. Perdu dans mes désirs, je n'ai pas entendu ma mère entrer. J'ai sursauté quand je l'ai vue plantée devant moi, jambes légèrement écartées, mains sur les hanches, forte comme un arbre.

- Salut maman.

- Encore devant la télé. Tu as fait tes devoirs ?

- Oui. J'en avais pas beaucoup.

Ca lui a suffi. Elle est allée s'enfermer dans la salle de bain. Du salon, j'entendais l'eau couler du robinet, le brossage énergique des dents et le bruit atroce, indigne d'une mère, d'un long gargarisme, suivi d'un crachat. Je l'ai ensuite vu passer comme une ombre dans le couloir et disparaître dans la cuisine. Tom Sawyer finissait. C'était la première

fois que je ratais un épisode. Car même si j'avais été physiquement présent devant le poste, comment aurais-je pu honnêtement dire que j'avais suivi les aventures de la petite canaille du Mississipi ? Perturbé, je suis allé dans ma chambre faire mes devoirs. Papa est rentré un peu avant huit heures. La porte, en s'ouvrant, laissa un instant s'engouffrer la vie de la rue. Nous habitons au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble donnant sur une rue animée.

- Bonsoir, souffla-t-il en enlevant ses mocassins, avant de les poser bien droit l'un à côté de l'autre sous la tablette du couloir.

- Chérie ?

- Je suis dans la cuisine !

- Fiston ?

- Dans ma chambre, papa !

Il se laissa tomber sur le canapé, qui couina sous son poids. Je ne le voyais pas, mais savais ce qu'il allait faire : sans retirer ses chaussettes, il se masserait les pieds en soupirant d'aise, puis, poings fermés, comme un bébé, se froterait longuement les yeux. Ensuite, seulement, il allumerait la télé pour suivre les informations.

- C'est prêt dans cinq minutes ! hurla ma mère de la cuisine.

Depuis quelques mois, on mangeait dans la

cuisine, ma mère ayant un jour décrété qu'elle en avait marre de mettre le couvert dans la salle à manger. Les places dévolues à chacun ne changeaient pas : mon père et ma mère face à face, et moi, royal spectateur, en bout de table. Ma mère mangeait lentement, mon père très vite. Une source inépuisable de conflits.

- Doucement, Paul ! répétait-elle.

- Si je mange vite, c'est que c'est bon, répondait mon père. Tu devrais être contente.

- Ça m'énerve de te voir engloutir en deux minutes ce que j'ai mis un temps fou à préparer.

Malgré le risque important d'extension du conflit, mon père n'hésitait pas à contre-attaquer :

- Un temps fou... Tu as mis de l'oignon blanc dans la salade ?

- Oui. Pourquoi ?

- Ça pique trop. Il faut mettre de l'oignon rouge.

- Il n'y en a pas.

- Tu aurais pu en acheter

- Toi aussi.

Ca durait généralement jusqu'au dessert. Enfin, pas cette fois-ci. Ce jour-là, je décidai en effet de lancer ma bombe.

- Papa, c'est quoi, exactement, le sperme ?

Mes parents me regardèrent, étonnés.

- Ça sert à faire les enfants, expliqua ma mère.

Fier de mon petit effet, je me tus jusqu'à la fin du dîner. Mes parents, visiblement gênés, firent de même. Je savais bien moi, à quoi ça servait, le sperme : à rendre les femmes amoureuses. Elles le buvaient, et hop ! elles s'accrochaient à vous comme une sangsue.

J'ai mis du temps à m'endormir, ce soir-là. Je repensais à mes amours secrets. La première sur la liste s'appelait Fleur. J'étais tombé amoureux fou d'elle, à n'en plus manger, dès que je l'avais vu, le jour de la rentrée des classes. Elle venait de Perpignan ou de Bordeaux, je ne sais plus. En tous cas, de la campagne. C'était la plus belle de l'école, là dessus, tous les garçons étaient d'accords. Ses cheveux blonds brillaient au soleil, et quand ses yeux d'un bleu délavé vous fixaient, interrogateurs et coquins, vous fondiez. Elle sautait très bien à l'élastique, il n'était pas impossible qu'elle fût d'ailleurs la meilleure de l'école à ce jeu (quant à moi, j'étais le premier aux osselets : nous avions comme point commun d'être champion dans nos disciplines respectives, heureux hasard qui pouvait, à terme je l'espérais, nous rapprocher). Je passais des heures à regarder sa jupe se soulever quand elle sautait. Elle portait des collants de laine blancs. Je n'avais rien vu de plus charmant. Ils me rendaient dingue, ces collants blancs, surtout

quand elle les accompagnait de ses souliers noirs vernis à semelles plates. On aurait dit une petite fille de roman bourgeois, une chipie à laquelle on excuse tout.

Elle avait remarqué que je la regardais, mais faisait semblant de ne rien voir. Peut-être était-elle aussi timide de moi, pourtant on n'aurait pas dit, elle semblait à l'aise avec les autres, et pas qu'avec les filles. Il lui arrivait d'ailleurs de rigoler avec des garçons.

Le soir, chez moi, j'élaborais d'habiles techniques d'approche que, bien sûr, je n'osais pas, le lendemain, mettre en pratique. Dieu sait pourtant que j'en avais envie ! Prêt à tout pour ma chérie, sauf à lui parler. De toute l'année scolaire, je n'ai jamais osé lui adresser la parole. Attendez... Je me trompe : elle et moi avons eu, une fois, une conversation. C'était le premier jour du printemps. Il pleuvait. Elle était en train de discuter avec une camarade sous le porche du hall d'entrée. Elle portait à merveille un duffle-coat vert tendre. Stratégiquement placé à quelques mètres d'elle, je la surveillais du coin de l'œil. Sa copine m'aperçu, puis, en riant, souffla quelque chose à l'oreille de ma belle. Celle-ci me regarda à son tour, mi-étonnée, mi-moqueuse. Je rougis brusquement. Elle s'avança vers moi. Je blêmi. Je ne l'avais

jamais vu d'aussi près. Elle était encore plus belle à cette distance. Il fallait que je dise quelque chose. J'ouvris péniblement la bouche, attendant que les mots, les plus beaux mots de ma courte vie, sortent. Rien ne vint. Ce fût elle qui m'adressa la parole en premier :

- Salut, tu t'appelles comment ?
- Frank.
- Moi c'est Fleur. T'es en CM2 ?
- Non. En CM1.
- Ah ?

J'espérais qu'elle allait dire autre chose, mais, dans un sourire énigmatique, elle retourna voir sa copine. Je restai planté là, anéanti. Que voulait dire ce terrible « Ah » ? Que le fait que je ne sois pas en dernière année de primaire rendait notre aventure impossible ? Qu'elle ne fréquentait pas des gamins dans mon genre ? Lui demander des précisions aurait été ridicule. J'étais condamné à ne pas savoir. Les semaines qui suivirent, je me cassais les os du crâne à interpréter ce satané « Ah ? ». J'enrageai.

(Bien des années plus tard, je compris qu'avec les femmes, on est condamné à ne jamais comprendre).

Je me disais qu'avec l'étudiante dévergondée, tout devait être plus simple. On lui faisait l'amour et

voilà, tout allait bien, elle ne demandait rien de plus, sinon de vous embrasser le dos la main.

Fleur ne revint plus me parler. Je ne parvins même pas à la détester.

Mon deuxième amour s'appelait Axelle. Ce que je l'ai aimée... Elle aussi, elle m'a adoré, je crois. Nous n'avons malheureusement n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de notre passion, jusqu'au bisou sur la bouche. Combien de fois me suis-je fait violence : « Aller, c'est le moment ! ». En vain. Si je ne suis jamais passé à l'acte, c'était par peur d'un refus, pourtant plus qu'improbable. Cette satanée peur, qui me mangeait le ventre, m'écrasait la poitrine, a été la plus grande ennemie de mes vingt-cinq premières années. A cause d'elle je n'arrivais à rien, à part engranger amertume et regrets.

Axelle, pardonne ma lâcheté. Je t'ai vraiment aimée, tu sais. Tu te souviens, ce soir d'été, quand nos parents dînaient ensemble à la terrasse d'un restaurant ? On jouait à la corde à sauter sur le trottoir. On se regardait dans les yeux, seuls au monde, ivres d'amour. C'est là que j'aurais dû t'embrasser. On le voulait très fort tous les deux, ça aurait dû se faire naturellement... Il ne s'est rien passé. Je t'ai senti déçue. Trahie. J'en crève encore. Pour me faire payer, tu es sortie avec Daniel, un vulgaire qui t'embrassait tout le temps, dans la

cour, dans les couloirs, devant tout le monde. Je vous observais, écoeuré. Je ne faisais que ça, vous observer. Il était brutal et tu aimais ça, qu'il te force un peu la main. J'aurais voulu le tuer. Le soir, seul dans ma chambre, je le boxais de toutes mes forces sur la musique de Rocky. Je le massacrais et tu n'étais pas là pour m'applaudir, alors je pleurais. Je t'aimerais toujours, Axelle.

Chapitre 2

Mon premier slow, c'était en colonie de vacances ;

ma première émotion d'homme aussi. C'était à Pâques, j'étais en cinquième, il faisait chaud. Le lieu de villégiature, un château rempli d'ombres et d'humidités, nous foutait un peu les boules, à mes copains et moi, mais bon, c'était pas grave, c'était les vacances. On s'est bien marré, cette semaine-là. Le matin, on faisait du catamaran sur un lac. J'adorais faire du bateau, filer sur les flots me donnait une impression de toute puissance. Quand le vent se levait et que je commençais à aller vite, vraiment vite, je plongeais mes doigts dans l'eau : ça giclait haut. Grisé par la vitesse et les bourrasques qui giflaient mes joues, je gonflais ma poitrine étroite et regardait le monde avec confiance, un sourire vengeur aux lèvres. J'aimais bien ces moments, ils me donnaient de l'énergie pour le reste de la journée. Je me suis fait rapidement des potes : Johann, David et le Rouquin. On se trouvait tellement bons, sympas, tellement au top de la coolitude, qu'on avait décidé de s'appeler les 4 Fantastiques. On était une vraie bande de tombeurs, les filles nous aimaient bien, faut dire qu'on les faisait rigoler, et pas avec des vanes pourries, hein, plutôt des trucs branchés cul. Les blagues salaces les hystérisaient comme il faut ; le soir, pour la boum, c'était une formalité, elles se glissaient avec délice dans nos bras. Ce

que j'ai dansé comme slows, au château ! Au début, je ne savais pas faire, je gardais les bras tendus devant moi, comme un robot. Forcément, ça réduisait les contacts, et les filles faisaient un peu la tête. Elles regardaient leurs copines et faisaient derrière moi des grimaces marrantes qui voulaient dire : « Quel pauvre type celui-là ». C'est le Rouquin qui m'a dit qu'il fallait serrer la femme contre soi, sinon ça servait à rien de danser des slows.

- Parce que ça sert à quelque chose, les slows ?

- Ben, à emballer !

- A quoi ?

- Me dis pas que tu sais pas ce que ça veut dire ! Emballer... Rouler une pelle ! Un patin ! Tu mets la langue, quoi !

- T'es malade ! J'oserais jamais.

- Mais si. Je l'ai déjà fait. C'est facile, tu verras.

Il fallait passer par là, pour être avec une fille ? Je pensais qu'un baiser sur les lèvres, un smack, suffisait. Je trouvais ça dégueulasse, de mettre la langue.

Un soir, j'ai été la star de la colo. Les moniteurs avaient organisé une « soirée trouille ». Le but du jeu était simple : en ombre chinoise, derrière un drap tendu, ceux qui le voulaient racontaient une histoire qui faisait peur. J'ai opté pour « L'homme au bras d'or », l'histoire d'un gangster qui revient

d'entre les morts pour récupérer son bras d'or, volé dans son cercueil par un de ses complices. Pour instaurer un climat d'angoisse, je parlais très lentement, avec de longues plages de blancs entre les phrases. Au fur et à mesure de ma progression dans l'histoire, je sentais mon public frémir, surtout les filles. Elles se collaient les unes aux autres et poussaient de petits soupirs charmants. Je les sentais prêtes pour le grand final. Pour définitivement les scotcher, il fallait être grandiose. Je crois l'avoir été : « Le zombie s'approche de son ancien complice en grognant : « Marcel, rends-moi mon bras d'or... Marcel, rends-moi... ». Le zombie n'a qu'un bras et sa tête est à moitié pourrie. Il tend sa main décharnée vers Marcel, blanc comme un linge. Il va le toucher. « Marcel, rends-moi mon bras d'or ». On voit les os sous sa peau transparente. « Marcel... ». Le type va s'évanouir. « Marcel, rends-moi mon bras... ».

Mon public est parfaitement silencieux. Je fais une pause, savoure mon petit effet. Puis soudain me lève, écarte les bras. Mon ombre, derrière le drap, s'agrandit. D'une voix rauque, je gronde : « Marcel, rends-moi mon bras... D'OR ! ». Au moment où je hurle le mot « or », je plonge dans le drap. Le public a devant lui un fantôme : c'est la panique pure dans les rangs, les filles hurlent, les garçons aussi,

les moniteurs, pourtant adultes, donc théoriquement indestructibles, n'en mènent pas large. J'ai réussi mon coup. J'exulte. La vedette de la soirée, c'est moi : les filles, je l'espère, s'en souviendront jusqu'à la fin des vacances. Ça devrait me donner des ouvertures pour la suite.

Le lendemain, nous avons le choix entre atelier masque ou poterie. J'ai choisi masque, parce qu'il y avait plus de filles. C'était sympa, cet atelier : on prend des bandelettes, on les plonge dans une mixture trouble et odorante, puis on les pose sur le visage. Une fois sèches, on retire délicatement le masque qu'elles ont formé, et nous voilà avec un deuxième visage dans les mains, c'est marrant, je ne pensais pas avoir un nez si crochu. Pour que le masque épouse parfaitement les reliefs de votre face, il faut être allongé et immobile, c'est donc votre binôme, auparavant choisi, qui s'occupe de la trempette et de la pose des bandelettes. Quatre filles, ce jour là, le lendemain du bras d'or, ont voulu être mon binôme. Une moche, deux pas mal et une vraiment mignonne. Italienne, je crois. Brune, en tous cas. J'ai choisi la vraiment mignonne. Je ne l'ai pas regretté. Ces mains ! Si douces ! Fines ! Et habiles ! De vraies mains de belle, aux doigts longs et aériens. Pas de gestes brusques, timides ou maladroits, non, rien que de

la grâce, de l'agilité, de la douceur. Allongé sur une table, les yeux fermés, j'étais aux anges.

- Tu racontes bien les histoires...

- Tu trouves ?

- Oh oui ! J'ai vraiment eu peur avec celle du bras d'or... Qui te l'a racontée ?

- Personne. Je l'ai inventée.

- C'est vrai !?

- J'adore imaginer des histoires. Si tu veux, je t'en raconterais d'autres.

- D'accord...

- Super. Ce soir je viens t'en dire une dans ta chambre. Elle fait encore plus peur que celle d'hier.

Elle sourit :

- Les garçons n'ont pas le droit d'entrer dans la chambre des filles.

- Je viendrais en cachette après le coucher.

- Et les monos ?

- Le soir, ils sont trop occupés à boire des bières et à se draguer. On les entend rigoler de nos chambres... Alors, t'es d'accord ?

- Si tu veux...

Elle a continué à me parler, mais j'étais tellement bien entre ses mains que je me suis endormi.

L'après-midi, on a pris le car et on allé en ville. Enfin, ville, c'est un grand mot : un îlot de bitume perdu dans la verdure. J'ai respiré un bon coup la

fumée bleutée que crachaient les pots d'échappements ; ma tête a commencé à tourner et aussitôt je me suis senti bien : ça me rappelait chez moi. Les monos, qui, après la visite du musée du sabot et une ballade dans des rues sans trottoir, ne savaient plus trop quoi faire du troupeau, nous ont emmenés dans un magasin de souvenirs. Je me souviens que les murs étaient en pierre grises, c'était rustique. Je me rappelle également avoir volé une bouteille de liqueur d'amande et un porte-serviette en bois verni avec le prénom de la mère inscrit dessus. Le commerçant s'est aperçu qu'il manquait un porte-serviette sur le tourniquet ; il a demandé s'il y avait une fille qui s'appelait Eve. Je me suis dépêché de sortir du magasin. Le soir, au réfectoire, je n'ai pas beaucoup mangé ; j'étais assez stressé quant à la suite des événements. Les encouragements de mes copains, au lieu de me motiver, m'ont mis un peu plus la pression, tant et si bien que j'ai pensé un moment ne pas y aller, à l'étage des filles. Une intention que j'ai vite rangée au fond de mon cerveau. Je n'allais quand même pas, une nouvelle fois, tout foutre en l'air.

Dans mon verre Duralex, j'avais 98 ans. Un âge qui, à cet instant, m'allait bien.

Vers neuf heures, on est allé dans nos chambres. Je me suis allongé dans mon lit, les yeux fermés,

les bras le long du corps, les paumes posées sur le matelas. J'ai pris une profonde inspiration pour tenter de ralentir mon rythme cardiaque, en surchauffe. Pour éviter la moindre erreur, j'ai visualisé mentalement mon programme d'actions : attendre l'extinction des feux, sortir de la chambre sans bruit, marcher dans les couloirs en rasant les murs, passer comme une flèche devant la salle des monos, monter l'escalier, arriver devant la chambre de Monica, taper, comme convenu, deux coups brefs, attendre que la porte s'ouvre, entrer d'un air décontracté... Après... Après, on verrait bien.

Voilà. Les lumières viennent de s'éteindre. Il est temps d'y aller. Je descends de mon lit superposé, salue mes camarades, ouvre la porte en essayant de ne pas la faire grincer... C'est parti... Il fait noir. Allez, plus vite, ne perd pas de temps, léger, le pas, léger, je suis un danseur... Attention, de la lumière sous une porte... La salle des monos. Je les entends parler, je deviens une ombre, un courant d'air... Ils n'ont rien entendu, ces balourds. Trop occupés à eux. L'escalier, maintenant... Ne pas monter au milieu des marches, c'est là qu'elles craquent... Voilà... Doucement... C'est quoi ce bruit ? Une porte qui s'ouvre. Merde. Merde merde merde merde. Des pas derrière moi. Des chuchotements. Je ne reconnais pas les voix... Ah

si... Alain et Nadine. Deux monos. Ils se dirigent vers l'escalier... La peur me consume, je reste immobile. Ils s'arrêtent au bas des marches. Je suis dans le noir, ils ne me voient pas.

- J'ai envie de toi.

- Moi aussi.

Ils commencent à se peloter. Vite. Maladroitement. Salement. Les adultes sont des porcs. Je monte lentement les marches. J'arrive devant sa porte. Je n'ose pas frapper. Je voudrais être chez moi, dans mon lit, loin de toute cette peur. Je n'ai pas le choix, pourtant. Je dois grandir. Toc toc.

Monica me sourit en ouvrant la porte. Elle est vraiment belle, ma princesse. Derrière elle, ses deux copines me regardent en souriant bizarrement.

- Ca va ?

Cette voix calme, légèrement enrouée. Je ne l'écoute pas, je vibre.

- Ouais.

- T'as pu venir sans problème ?

- Ouais.

Elle me fait entrer. J'avance comme un robot et je me concentre pour garder ce petit plissement au coin de l'œil droit que j'ai adopté depuis trente secondes et qui fait de moi un beau gosse qui sait pertinemment ce qu'il lui reste à faire et qui compte

bien le faire en toute décontraction.

- Tu connais mes copines ?

- Comme ça.

On s'assoit tous sur son lit, celui du bas. Je sors de ma poche de pyjama la bouteille de liqueur d'amande.

- Ca vous dit ?

- Oui...

La bouteille passe de bouche en bouche. La chaleur de l'alcool fait tousser les filles. Moi aussi, mais ça ne s'entend pas : je sais tousser de l'intérieur, il suffit de contracter les abdos à mort : des années d'apprentissage. L'alcool me brûle le ventre, nom de Dieu, c'est bon ! Je colle mon dos au mur froid et commence une histoire de zombies et de loup-garou. Au fil du récit, je prends confiance, j'installe une ambiance angoissante.

(Ne pas oublier le plissement de l'oeil)

Le charme opère, la peur monte, les filles se rapprochent imperceptiblement de moi. Satisfait, j'en viens à estimer que, si je continue ainsi, il est dans le domaine du possible que tout cela se termine en partouze. Trois contre un, je vais tout donner jusqu'au petit matin. Soudain, une des filles, la plus moche, se redresse :

- T'es pas en train de nous raconter « Thriller », là ?

- Pas du tout ! Ca ressemble à « Thriller », ça a le

goût de « Thriller », mais c'est pas « Thriller ». C'est mieux.

Elle m'a déconcentré, cette conne. C'est pas des belles qu'il faut se méfier, c'est des moches. Voilà maintenant que je m'emmêle les pédales dans mon histoire, je dois improviser une nouvelle fin pour prouver à cette idiote que je n'étais pas en train de pomper Michael... Je ne trouve pas, alors je fais durer, j'allonge, j'étire, je déambule dans mon récit à la recherche d'un final grandiose, ça traîne, elles soupirent, j'ai chaud, ma gorge est sèche, je...

Toc toc toc.

Une voix derrière la porte :

- C'est quoi cette lumière ? Vous n'avez pas encore éteint ?

Alain. Le chef des monos. Le mince filet de lumière sous la porte. Il l'a vu. On reste pétrifié. Il ne faudrait pas : dans moins d'une seconde, il va ouvrir. D'ailleurs, voilà la poignée qui commence à descen...

- C'est rien m'sieur. Mon oreiller est tombé par terre, j'ai allumé pour aller le récupérer.

La poignée s'arrête. Remonte doucement.

- Dépêche-toi d'éteindre et d'aller te recoucher, il est tard.

Je suis toujours paralysé. J'ai froid. J'ai chaud. Ça me pique dans le dos. Je tourne péniblement la tête

et lance un regard reconnaissant à Monica. Elle vient de nous sauver la vie. Comme on est tous les quatre un peu bouleversés, je propose une nouvelle tournée de liqueur d'amande. On boit vite de longues gorgées réconfortantes. Je me rends compte que, comme ma mère, j'aime l'alcool.

- Je vous avais bien dit que vous alliez avoir peur ! Elles rigolent. Monica, les yeux rendus brillants par l'ivresse, se met à me chatouiller les côtes. Je fais semblant de me défendre en gigotant comme une poule, ce qui pousse ses copines à me gratouiller aussi. Je me roule dans le lit, elles passent leurs petites mains sous mon ventre, dans mon cou, j'adore ça, je les caresse en retour, surtout les cuisses, ça les rend folles. On s'amuse comme ça deux bonnes minutes, puis soudain, je plaque ma main sur les seins de Monica. Surprise, elle recule. Tout s'arrête d'un coup. On se regarde tous les quatre, hébétés. Je fixe Monica : son vague sourire m'indique qu'elle n'arrive pas à m'en vouloir. Je sens que c'est le moment : le coin de mon œil droit se plisse un peu plus.

- Tu me montres tes seins ?

Elle n'a pas le temps d'être surprise, que je rajoute :

-Juste pour voir.

Ses deux copines me regardent comme si j'étais un

extra-terrestre. Un silence gêné s'installe. Je comprends que je suis allé trop loin. Soudain, la moche éclate de rire :

- Allez, Monica... Montre-lui... Il l'a bien mérité, non ?

Mon amour lance un regard réprobateur à sa copine, qui, par défi, le soutien. Etonnée par l'intensité de la réponse, ma belle baisse les yeux. Vaincue, elle rougit, tourne la tête vers le mur, et lentement, déboutonne le haut de son pyjama. Je n'y crois pas. Une fille va me montrer ses seins. Elle va faire ce que je n'aurais imaginé qu'une fille puisse me faire. Rien que pour moi. Il suffisait de demander. Arrivée au quatrième bouton, ma chérie ouvre sa chemise, toujours la tête tournée vers un ailleurs réconfortant.

Ils sont petits et ronds, avec des auréoles sombres et pointues. J'avance timidement une main.

- Non !

Le ton n'appelle aucune discussion. J'effectue en catastrophe une manœuvre de retrait. La moche crache un bref rire sec, fou, puis, me prenant par les épaules :

- Pars, maintenant.

Je comprends que la fête est finie. Je saute du lit et me dirige vers la porte. Monica me prévient :

- Tu le dis à personne, d'accord ?

- T'inquiète...

Le trajet du retour se fait sans encombre. J'exulte : il y a une heure, j'étais un enfant, désormais je suis un homme. J'ai vu la poitrine d'une femme. Ou plutôt non : une femme m'a montré sa poitrine. Je rentre dans ma chambre sans frapper. Mes gars semblent endormis. Je me glisse en silence sous mes couvertures.

- Alors ? me lance Johann.

- Ouais, alors ? rajoute David.

- J'ai vu ses seins.

- QUOI ? rugit le Rouquin. T'as chouffé ses nénés ?

- J'arrive pas à y croire.

- Et t'as pu les toucher ?

- Bien sûr.

- T'es un tueur.

- Bah, tu sais...

- Non, non. T'es un vrai beau gosse. Respect.

- Ouais, respect, reprennent d'une même voix David et Johann.

- Bon allez, les gars. On dort, je suis lavé.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que j'embrassais plein de tétons. Des amas de tétons frémissants qui s'offraient à mes lèvres. Des larges, des roses, des noirs, des rentrés, des tendus... Je n'en oubliais aucun. Au réveil, une réflexion s'est incrustée dans ma tête : j'avais vu une partie de l'intimité de la

Femme, mais je n'en avais encore embrassée aucune. J'inversais les étapes. Ce n'est pas raisonnable de prendre trop de raccourcis, en amour. Si tu brûles les étapes, tu trébuches par manque de connaissances, tu bricoles n'importe quoi avec tes petits morceaux d'expériences, ton puzzle est troué, et, à la fin, alors que tu croyais profiter de ton hypothétique avance, tu te fais toujours avoir. J'ai senti ça très fort, cette nuit-là. Ca m'est resté collé au ventre jusqu'au matin. L'impression de tout faire à l'envers et, à la fin, n'arriver à rien.

Chapitre 3

La fin de l'année scolaire approche, les jours

rallongent. J'aime bien me coucher tard au printemps, je laisse la fenêtre de ma chambre ouverte et j'écoute le bruit de la rue. Comme j'habite au rez-de-chaussée, j'entends les gens discuter à la terrasse du café situé juste à côté de mon immeuble. J'apprends comme ça plein de trucs, sur la vie politique du pays, les films qui sortent, la saloperie ordinaire au boulot, mais surtout -et ça, ça m'intéresse au plus haut point- les relations hommes-femmes. J'enregistre de nombreuses et utiles informations sur le sujet ; il m'arrive même, à l'écoute d'une phrase prononcée sur un ton définitif, de prendre des notes dans un carnet que je garde constamment sous mon oreiller. Je suis persuadé que des sentences comme : « S'il continue à me baiser comme ça, je le quitte » ; « Quand ça va pas, elle fait la gueule, quand ça va bien, elle fait la gueule, alors je fais quoi, moi ? La gueule » ; « Il passe sa vie à bouffer, à dormir, et en plus, il se lave pas... Je me demande bien pourquoi, mais force est de constater : je reste » ; « Choisis-les belles. Et bêtes » ou « Surtout, n'avoue jamais », vont m'être d'une grande utilité pour réussir ma vie conjugale. Je m'endors le sourire aux lèvres, sûr de mes succès futurs.

Le problème, quand on s'endort tard, c'est le réveil.

La tête tourne, la peau est chaude, on est cotonneux, on frissonne... C'est comme la grippe. Dans ces moments-là, je ne parle à personne et je fais en sorte que personne ne me parle. Je fais durer la douche pour éviter de prendre mon petit-déjeuner avec mes parents. Ma mère, speed dès l'aurore (et qu'au fond, je soupçonne de ne pas vouloir boire son café en unique compagnie de mon père), vient frapper à la porte de la salle de bain : « Dépêche-toi, ton père va partir ! ». Et alors, qu'il parte ! Je le verrais ce soir, ça va, il s'en va pas trois mois en mer. De toute façon, déchiré comme il est, les cernes creusés par une nuit trop courte, il se fiche bien de mon absence, il est même probable qu'il ne s'en rende pas compte. Il a déjà sa tête au boulot, énumérant à voix basse, pour lui-même, ses stratégies de survie pour la journée.

Mais ce matin-là, c'est différent. Des coups plus appuyés sur la porte de la salle de bain, une impatience dans la voix, presque une colère, m'inquiète : « Frank, ouvre, s'il-te-plaît ! ». Elle ne parle pas de mon père, bizarre. Je sens la prise de tête approcher. Ça me stresse, alors j'augmente le débit d'eau chaude et, les yeux fermés, je plaque le jet sur ma nuque. Le tambourinement s'arrête. L'eau devient brûlante, je laisse le jet sur ma peau jusqu'à la limite de la douleur. J'augmente l'eau

froide juste avant l'insupportable et je termine ma douche en douceur, à l'eau tiède. Je me sens mieux, détendu. J'ouvre le rideau de douche d'un geste serein.

Elle est là, sur le sol. Glissée sans un mot sous la porte. La revue. Une brusque montée de chaleur me fait chanceler. Mon cœur va faire un tour dans ma gorge, mon estomac, taquin, en profite pour squatter la place laissée vacante dans ma poitrine. Qu'est ce que c'est que ce cauchemar ? Je fonce dans ma chambre sans prendre la peine de m'essuyer les pieds sur le tapis de bain, laissant des traces de pas mouillées sur le parquet du couloir. Le dos collé à la porte, la jugulaire battante, je tente de faire le point : ma mère vient de glisser sous la porte de la salle de bain la revue pornographique qui m'est tombée du ciel il y a trois ans. Qu'est ce que c'est que ce cauchemar horrible ? Ma mère va venir dans trente secondes me demander des explications... J'en aimerais bien aussi... Peut-être devrais-je me recoucher et attendre que la journée passe comme un mauvais rêve. Au lieu de ça, je m'habille. J'enfile mon jean 501 black black (les Marithé et François Girbaud coûtent trop chers) et un sweat Compagnie des Amériques (mauvaise imitation de Compagnie de Californie). Pour les chaussures, ça sera

évidemment ma paire de Creeks blanches, nous sommes au printemps, je vous rappelle. Je marche jusqu'à la cuisine. C'est un miracle si ne je vomis pas en chemin tellement j'ai peur. J'entre timidement. Ils sont là, assis, faisant semblant de ne pas me voir. Ils beurrent leur tartine en silence. Les allées et venues de leurs couteaux fait légèrement crépiter la mie grillée. J'inspire un grand coup. Ca sent bon. L'odeur du pain grillé me rassure. J'ai toujours aimé cette odeur. Agréable et chaude, elle enroule ses bras moelleux autour de moi pour former un cocon protecteur (ce sentiment de quiétude m'envahit également lorsque je respire de l'herbe fraîchement coupée –ne me demandez pas pourquoi, je ne saurais l'expliquer). Je m'assois à table et, bien que je fixe le fond de mon bol, je sens le regard de ma mère sur moi :

- C'est à toi la revue ?

Elle parle vite. Signe, chez elle, d'intense curiosité. Au ton de sa voix, je devine qu'elle ne m'en veut pas, non : elle veut juste comprendre.

- Non.

- Ton nom était pourtant marqué sur la feuille posée dessus.

- C'est pas à moi, maman... Je te jure ! Tu l'as trouvée où ?

- On a sonné. J'ai ouvert : il n'y avait personne.

Juste la revue sur le paillason, avec le mot.

- Tu l'as ?

- Le magazine ? Je te l'ai rendu.

- Non. Le mot.

Elle se lève, va vers la poubelle, la fouille. Elle en ressort un bout de papier froissé. Mon père, jusqu'à présent silencieux, pousse un petit grognement, dont la signification, à l'heure où j'écris ces lignes, soit une trentaine d'années plus tard, reste encore pour moi un mystère. Ma mère pose le papier sur la table, le lisse plusieurs fois du plat de la main. Ses faux ongles sont un peu trop longs. Mon père et moi nous penchons sur la table : « Merci Franky, je te la rends »

Je reconnais immédiatement l'écriture. Victor. L'enculé. Je soupire, faussement agacé :

- C'est un pote qui m'a fait une blague.

- Ce n'est donc pas ta revue ?

- Je t'ai dit que non !

Ma mère paraît soulagée. Mon père... Mon père, je ne sais pas. On ne sait jamais rien, avec lui. L'incident est clos. Je n'ai pas faim. Je pars au collège sans rien avaler, au grand dam de ma mère :

- Bois au moins ton jus d'orange ! hurle-t-elle pendant que j'ouvre la porte d'entrée pour fuir de là.

Je cours sur le chemin du collège. Il faut que j'attrape Victor avant le début des cours. J'essaye de m'énerver, sans grand succès : je suis trop heureux d'avoir échappé au courroux parental. Et surtout, même si cela s'est fait dans des conditions mystérieuses, j'ai retrouvé ma revue. Trois ans après notre séparation, alors que je la pensais perdue au fond d'une déchèterie, un meuble poussiéreux ou, drame, partie en fumée, l'étudiante docile, par l'entremise de ce con de Victor, revenait à moi. Victor. Le voilà d'ailleurs devant l'entrée du collège, adossé à la grille, en train de fumer une cigarette. Ça fait deux mois qu'il s'est mis à la clope, ça plait aux filles, paraît-il, ça fait figure paternelle. Je veux bien le croire, mais bon, treize ans, c'est un peu jeune pour jouer au papa. Je me plante face à lui :

- Ca te fait rire ?

Ses petits yeux noirs enfoncés s'écarquillent trop. Il joue le surpris.

- De quoi ?

- La revue porno devant chez moi.

- Hein !?

Il lève les sourcils, sa bouche se tord en une mimique stupéfaite, ses narines gonflent... Le mauvais acteur.

- Arrête ! J'ai reconnu ton écriture. Comment tu

l'as retrouvée ?

Démasqué, il reprend son expression naturelle : regard pétillant et sourire malicieux. Son visage respirerait l'intelligence la plus vive s'il n'y avait ce chuintement ridicule, dû à une trop importante sécrétion salivaire (qui, deuxième plaie, formait des filets de bave blanche aux commissures de ses lèvres, comme les alcooliques).

- Tu te souviens, en CM1 ? Un jour, je t'ai vu sortir des toilettes avec un air bizarre. T'étais tout rouge. Intrigué, je suis allé voir... Et là, j'ai vu... J'ai pris illico... Tu m'étonnes, un livre de cul ! C'était inespéré !

- Et trois ans plus tard, tu viens foutre la merde...

- Oh, c'était une petite blague de rien du tout ! On peut quand même déconner un peu, non ? Et puis, tu vas en profiter, mon salaud... Ce que je me suis paluché dessus ! Ca va être ton tour, maintenant.

- Paluché ?

Victor aspire une longue taffe. Il tient sa cigarette entre son majeur et son annulaire. Question de style, on est bien d'accord. Il me regarde, amusé :

- Tu te fiches de moi ou quoi ?

Devant mon étonnement, il éclate de rire. De la fumée sort de ses narines :

- Tu connais pas ? La branlette ? Tchik tchik tchik ?

En même temps qu'il parle, il effectue un rapide mouvement de va-et-vient avec son poing fermé.

- Ah, mais ça va changer ta vie, mon pote ! Tu vas connaître l'extase, promesse !

Et là, il m'explique. Tout. En détail. Je n'arrive pas à y croire : on peut donc faire l'amour sans femme... La classe ! D'un coup, elles me paraissent beaucoup moins intéressantes. Superflues. Je m'interroge également sur la bêtise des hommes : pourquoi ne pensent-ils qu'à elles, veulent-ils à tout prix les mettre dans leur lit, alors qu'ils peuvent s'en passer pour l'essentiel ? Surtout, pourquoi vouloir vivre avec elles ? A quoi cela sert-il ? Ce qu'ils peuvent être bêtes... Vive la liberté, nom de Dieu ! Et mon père... Il reste avec ma mère, ce bougre... ce toutou... Ma mère ! Il ne sait donc pas qu'il peut faire sans ? Une main, c'est moins chiant qu'une femme, quand même ! Alors, quoi ? La lâcheté ? La peur ? Une paresse ? Je ne comprends pas.

Je passe la journée à penser aux délices qui m'attendent. Il va sans dire que je me fiche totalement des cours : en temps normal, déjà, je ne leur accorde que peu d'intérêt. Les professeurs, prenant mon inattention pour une insulte à leur travail (ils n'ont d'ailleurs pas tout à fait tort), m'interrogent à tour de bras. Elève brillant, je

réponds à chaque fois sans faute, ce qui les agace profondément. Je n'aime pas l'école. Je n'aime pas les professeurs. Leur autoritarisme aveugle provoque chez moi un insupportable sentiment d'injustice. Ma rébellion contre toutes formes d'ordre n'est pas sans dommage sur mes relations avec le corps professoral : je collectionne les heures de colle, les avertissements de conduite, mais réussis cependant toujours à éviter le renvoi de trois jours, sanction qui m'aurait valu les foudres parentales. Je pousse parfois loin la confrontation : un jour, par exemple, j'ai provoqué au-delà du raisonnable mon professeur d'allemand, Monsieur Djoudi. Il n'était pas bon. Personne ne comprenait ses cours. Exaspéré par ce manque de professionnalisme, j'ai décidé de réagir. Au nom d'une classe que j'estimais solidaire, un matin je m'en chargeais, lui expliquant que je trouvais qu'un tel patronyme n'était pas convenable, trop métèque, pour enseigner une langue si noble. Il fut si choqué qu'il me gifla. Ce geste, paradoxalement, signa ma victoire : s'il demandait mon renvoi, il risquait, en représailles, que j'aie me plaindre, auprès du proviseur, de l'impardonnable : violence physique sur un élève. En d'autres termes, je le tenais fermement par les couilles. Il me ficha une paix royale jusqu'à la fin de l'année.

Mais revenons aux choses cruciales, revenons au sexe. Le soir, délaissant Tom Sawyer, que je regardais encore avec un plaisir nostalgique, je me précipitais dans ma chambre pour y retrouver ma chérie, cachée sous le matelas. Je sortis l'objet de mes convoitises avec précaution. Elle était là, jaunie, froissée, maculée, mais toujours aussi belle. Les pages étaient vraiment en mauvais état. Les séances de lecture de Victor avaient dû être nombreuses et exaltées. Je m'asseyais sur le rebord du lit, tenant la revue d'une main, mon sexe de l'autre. Concentré, je commençai la lecture, tout en remuant, bien maladroitement, ma main gauche (je suis gaucher). Malgré mes efforts, ma bite restait désespérément molle. Jusqu'à la scène de levrette : la vision de mon étudiante, mains plaquées sur le tableau noir, visage douloureux, se faisant sauvagement pénétrer par derrière, m'excita prodigieusement. Mon sexe gonfla dans ma main. Mes mouvements de va-et-vient, rendus plus aisés par la dureté de ma bite, s'affinèrent, amplifiant du même coup la vigueur de mon érection. Je bandais comme un taureau. J'étais aux anges. Très vite, cependant, se posa un problème de taille : comment tourner les pages sans interrompre, ne serait-ce qu'une seconde, ma masturbation ? Je me doutais bien en effet (et mes premières sensations

le confirmaient) que le succès de l'opération dépendait largement de la continuité du geste. Je perdis donc quelque peu ma concentration, ce qui eu pour conséquence immédiate, brutale, de diminuer le plaisir que je commençais à prendre. Ma première branlette allait-elle être un échec ? Je ne l'aurais pas supporté. Sans céder à la panique, je me mis donc à essayer plusieurs techniques. Après quelques expérimentations peu concluantes, j'en trouvai une assez efficace, à savoir tourner les pages avec l'auriculaire et le pouce de ma main droite, le reste des doigts tenant fermement la revue. Certes, ce n'était pas facile, je tournais souvent plusieurs pages en même temps, effectuant ainsi des bonds stupéfiants dans le déroulement de l'histoire. Mais avais-je d'autres choix ? Heureusement, dans ce genre de littérature, l'incohérence du récit n'est pas un facteur d'abandon de lecture. Je tenais désormais le bon rythme. Prépuce décalotté, frein tendu, gland violemment pourpre, ma bite frétilante, pointée vers le ciel, avait fière allure. Seule ombre au tableau : une vilaine odeur de lait fermenté, dû à la présence d'une colonie de « bouts de fromage » nichée dans les replis peu visités par la mousse du savon, venait piquer mes narines. Un désagrément qui, j'en étais désormais certain, ne pouvait

empêcher l'imminente grande explosion, la joie finale. Le plaisir monta du fond de mes couilles pour venir irradier ma queue toute entière. J'éprouvais un plaisir de plus en plus vif, incontrôlable, jusqu'à ce que mon sexe se contracte plusieurs fois en l'espace de quelques secondes. Pour la première fois de ma vie, je jouissais. C'était sublime. Bien que ce plaisir extrême ne dura que quelques secondes, j'étais exténué. Vidé. Je n'avais plus la force d'effectuer le moindre mouvement. Je restais là, assis, les paupières lourdes, la main gauche enserrant bêtement mon sexe redevenu mou, à ne penser à rien. J'étais bien, parfaitement détendu. Le bruit de la clé tournant dans la serrure me fit brusquement sortir de mon demi-sommeil. Je réagis promptement, sans peur : la porte d'entrée s'ouvrait à peine que j'étais déjà assis à mon bureau, le nez plongé dans d'imaginaires et pourtant ardues exercices de géométrie (mes froncements de sourcils étaient là pour en témoigner). Du couloir, ma mère grommela quelque chose à mon attention ; j'y répondis par un autre grommèlement. Une réponse incompréhensible qui dû pourtant lui suffire, puisqu'elle n'entra pas dans ma chambre. Ce soir-là, je m'endormis tôt, avec un léger mal de crâne. Sans doute l'excitation de la découverte d'une volupté nouvelle, bien plus

puissante que celles que je connaissais. A partir de ce jour, la branlette devint une activité régulière, que je pratique encore avec plaisir aujourd'hui. Les premiers temps, ce fût une vraie frénésie : je m'astiquais la tige quotidiennement, parfois plusieurs fois par jour (surtout le dimanche, jour d'ennui). Je me branlais assis ou allongé sur mon lit, debout dans les toilettes, face au lavabo de la salle de bain... J'établissais des records personnels, comme la branlette la plus courte (27 secondes), ou la plus longue (44 minutes, avec des pauses inférieures à 10 secondes). J'essayais aussi de la main droite (décevant), avec de la crème Nivea (très bien), de l'huile d'olive (odorant), un gant mouillé à l'eau chaude (texture qui, selon Victor, pourtant encore puceau, se rapprochait le plus d'un vagin), dans le goulot d'une bouteille d'eau minérale préalablement lubrifié... Mon expérience la plus troublante fût celle dite de la « main du tapin » : assis, vous placez votre main entre vos fesses et la chaise. Attendez au moins 20 minutes, le temps que le sang se retire de vos doigts. Une fois votre main anesthésiée, branlez-vous : vous aurez l'impression, non pas de vous masturber, mais de vous faire masturber ! Grandiose. Je n'arrêtais pas. Avec, cependant, toujours la même contrainte : l'obligatoire lecture de ma revue. Impossible en

effet, de me passer d'images pornographiques pour arriver à l'extase. Lorsque j'en parlais à Victor, celui-ci s'en étonna : il arrivait parfaitement à jouir en *s'imaginant* faire l'amour. Aucun besoin, pour lui, d'une quelconque stimulation visuelle. C'est d'ailleurs pour ça qu'il m'avait rendu la revue : elle lui était devenue inutile. J'en restais bouche bée. Le soir même, les yeux fermés, pensant très fort à une femme nue, puis à deux femmes nues, je tentais l'expérience : elle se solda par un échec. Un malheur en amenant un autre, bientôt, la revue, maintes fois relue, ne suffit plus : connaître les images par cœur en atténuait leur force. Je bandais mou, jouissais péniblement, sans grande joie. Je commençais à désespérer de retrouver l'excitation des débuts, quand Victor, mon bienfaiteur, me tira de ce mauvais pas en me prêtant une cassette vidéo porno. Si je ne sais plus comment il se l'était procurée, je me souviens que le titre du film, écrit en jaune fluo sur la tranche, m'avait bien fait rire : « Chattes Frémissantes ». Je ne savais pas qu'un sexe féminin pouvait frémir. Il y était question d'un type, genre Turc à moustache, qui, après une improbable chute dans la rue, avait le pouvoir de se téléporter dans le lit de nanas en manque de sexe. Franchement génial, ce truc : seule dans sa chambre, une bombe atomique se chatouillait la

chatte en gémissant, et lui, boum, il se retrouvait direct à ses côtés. Après une rapide présentation, il la baisait avec fougue. Comme ça avec tout un tas de filles sympas (elles ne disaient jamais non et criaient joliment). J'adorais ce film. Merci le porno. Je ne comprends pas les gens qui n'aiment pas les films pornos. Moi, j'ai tout de suite trouvé ça super. Pas de chichis, de perte de temps, ou de clairs-obscurs pourris : ici, on baise en pleine lumière, on montre tout... C'est franc du collier, un film porno, ça ne ment pas, ou tellement mal qu'on en rigole. C'est souvent vulgaire, je l'admets, mais le sexe se doit de l'être un peu, au risque d'ennuyer. Les films pornos sont à l'opposé des films érotiques, ces petites choses toutes gonflées de prétention qui se targuent, les folles, d'une prétention esthétique, voire artistique... Quand on voit les tâcherons qui les réalisent, on croit rêver ! Par nature, un film érotique ne peut être réussi, puisqu'il refuse de montrer ce dont quoi il parle : l'acte sexuel. La suggestion, la finesse, les effets de style ne conviennent pas au sexe. Ça marche très bien pour l'humour, la psychologie, les sentiments, la violence, mais pas pour le sexe. Ni la mort. L'un comme l'autre sont connectés à ce qu'il y a de plus viscéral en nous. L'un comme l'autre, expériences ultimes, vibrent au plus profond de notre chair, la

retourne, la malaxe, la violentent, jamais bien loin de la merde et du sang... Les réalisateurs de *snuff movies* filment la mort, la vraie, sans retour possible. Ils risquent la perpétuité. Montrer le sexe n'est pas interdit. Profitons-en. Vivons tripal. Regardons des films de cul. Tout ça pour vous dire que j'ai maté « Chattes Frémissantes », seul ou en groupe, un nombre incalculable de fois et que j'ai, à chaque fois, bandé comme un fou. Avec les copains, on faisait des concours de branlette chez Victor. Ses parents, des personnes plus occupées par leur travail que par leur fils, étaient rarement présents, alors c'était toujours un peu la fête à la maison. Ambiance jeune. Ca le rendait fou, le pauvre Victor, d'être seul chaque soir, ; il s'ennuyait, c'est pour ça qu'il invitait plein de monde chez lui, pour ne pas avoir à parler à ses meubles. Il prenait un air détaché de tout, jouait au type désabusé qui en a vu d'autres, mais je voyais bien qu'il était triste à s'en trancher les veines que ses parents ne soient pas plus souvent avec lui. Il faisait sa bouffe tout seul, en silence, le plus souvent des saucisses avec de la purée à l'eau. C'était bien, les compétitions de branlette. Tous assis autour de la télé, coussin sur les genoux, on s'activait en silence. Le dernier qui jouissait, on lui payait une canette de bière au Félix Potin d'en bas.

Je me rappelle de la bite d'Ahmed, élève, comme mes potes et moi, de cinquième, mais âgé de deux ou trois ans de plus que nous, la faute aux redoublements et à l'état civil marocain. Elle était vraiment énorme, la sienne, la vache ! Ahmed était un grand timide, alors, après quelques minutes de visionnage des acrobaties du Turc avec ses copines, il partait se branler dans les chiottes, à l'abri des regards. Après avoir fini, il nous appelait, et nous, fascinés, on venait regarder à tour de rôle la bête fatiguée. Son gland était aussi gros qu'une prune. On rêvait tous d'avoir une bite comme celle d'Ahmed : on se disait qu'avec un engin pareil entre les jambes, les filles devaient vous embrasser le dos de la main chaque matin, en signe de remerciement. Michael, lui, en avait une en forme de triangle : épaisse à la base, fine au bout. Le genre de configuration qui laisse indécis quant à son efficacité. Michael affirmait que ça plaisait bien aux filles... Ouais... En même temps on avait un peu de mal à le croire, puisque, comme nous, il n'était encore jamais passé à l'acte... Quant à la mienne... Elle était un peu tordue. Pas trop, mais quand même, c'était pas grandement esthétique, ça non... Pas glorieux. Elle ne dégagait pas ce sentiment de fierté, cette puissance qui les aurait toutes rendues folles. Elle était plutôt rigolote, et

une bite, c'est une certitude absolue, ça ne doit surtout pas faire rire, jamais, une bite c'est un truc sérieux, sec, c'est un missile, un totem, c'est l'organe de la domination, l'ultime instrument du pouvoir masculin... Alors bon, avec cette courbure ridicule, je baignais dans une petite angoisse quant à la suite des événements : et si les femmes, les perfides, se moquaient ? J'allais faire quoi ? J'ai bien essayé de la redresser, plusieurs fois même, la pulpe de mes doigts devenant blanches à force d'appuyer... Je n'ai récolté que douleurs et déceptions. Il n'existe donc pas de tuteur pour les bites ? Un objet médical qu'on porterait la nuit ? Je l'embrasserais avec fougue, son inventeur. Et la taille... Quinze centimètres. Quelle gloire ? J'aurais voulu un sexe énorme, comme Ahmed : j'avais une courte tige. J'en ai pourtant mis, des crèmes, des gels, des lotions achetés par correspondance. Ça chauffait, ça brûlait, ça piquait, mais d'agrandissement, même minime, point. Tirer dessus à chaque fois que c'était possible, longtemps, jusqu'à la douleur, fut également sans effet. La pompe à vide était, paraît-il, efficace, mais temporairement, et à quel prix... Trois cents francs : une saignée. Je devais donc, pour l'instant, me résigner à porter mes pauvres quinze petits centimètres au fond de mes slips distendus. Sinon,

toujours dans l'esthétique, elle avait un charmant grain de beauté marron clair à mi-chemin du gland et des couilles ; et des dizaines, que dis-je, des centaines de minuscules boutons blancs, presque transparents, que l'on voyait mieux en tirant la peau fine, la recouvraient presque entièrement. Ce tapis boutonneux, je n'en parlais à personne, tant la honte et la peur me paralysaient. Un jour, je décidais de les percer. C'était un mercredi après-midi, j'étais seul à la maison. Assis nu sur mon lit, je fis lentement passer une aiguille sous la flamme d'un briquet. J'avais vu faire ça au cinéma. La pointe noircie de l'arme s'approchant de mon sexe fit un instant remonter mon ventre dans ma gorge : je m'accrochais cependant, et ne défailis pas. La pointe toucha un bouton : les yeux clos, j'appuyais, d'un coup, persuadé qu'un jet de pus allait gicler jusqu'à mon visage. La grande purification allait commencer. Rien, malheureusement, ne se passa, excepté une légère douleur. Je réessayais plusieurs fois, mais le bouton immanquablement roulait sous l'aiguille, se dérochant à elle. Je commençais à suer. Ma main, fatiguée par la précision demandée, se mit à trembler. Dépité, j'arrêtais là l'expérience, me jurant de la recommencer plus tard. Bien entendu, je n'en fis rien : avec le temps, la paresse et ma lâcheté habituelle, j'acceptais ce que je pensais être

une malédiction : une bite acnéique.

Chapitre 4

Les chapitres passent, je ne parle que de sexe et ça m'enchante parfaitement parce qu'il n'y que ça qui m'intéresse. Ce que je pense, fais ou ne fais pas...

Tout est relié à ça, et autour de moi, par un fil invisible, dont je n'arrive pas, et ne souhaite pas, me défaire. Je comprends que cette obsession puisse n'avoir qu'un intérêt relatif. Je veux bien comprendre... Je fais l'effort... En fait non, je ne veux pas. Ceux qui n'aiment pas le sexe et son indispensable dimension obsessionnelle, je ne les respecte pas. Je les laisse à leur mort. Les autres, ceux qui, comme moi, ne pensent qu'à ça, soyez les bienvenus, mes amis joyeux! Je serais toujours du côté des doux détraqués.

Il faut absolument que je vous raconte mon premier roulage de pelle. Elle s'appelait Odelia. Elle avait un adorable petit museau qui la faisait ressembler à une souris et, la première fois que je l'ai vue, ses gros tétons en forme de cylindre qui pointaient sous son débardeur jaune m'ont fait bonne impression. C'est dans l'espoir de les sucer un jour que je l'ai draguée. Le fait qu'elle soit née en Israel m'excitait bien aussi : on disait les juives injouable pour les goys ? C'est ce qu'on allait voir ! Elle habitait à quelques pâtés de maisons de chez moi, mais, durant cette fin d'été 1988, elle aimait bien traîner devant le Discobole. Elle était toujours flanquée d'une blonde petite et maigre, mais plutôt mignonne : Agnès, elle aussi, avait un joli museau. La première fois que je suis allé leur parler, elles

étaient en train de manger des olives. Je me suis dit que ça devait être une coutume juive de manger des olives dehors en plein après-midi. Mais non, m'ont-elles répliquées : elles mangeaient des olives juste parce qu'elles avaient envie d'en manger : « Vous êtes formidables », j'ai alors clamé. Et je tombais immédiatement amoureux d'Odélia. Après, je ne me souviens plus trop ce que j'ai dit. Un tas de conneries, probablement.

(Cela n'a aucune importance, le langage de la séduction est pauvre, sans saveur ni éclat. Il n'a aucun intérêt. Rien de grandiose dans la posture du coq : rien que du ridicule et du pathétique)

A croire, cependant, que mon baratin a marché, puisque le lendemain, j'allais me faire une toile avec ma douce. Je l'ai amené dans un cinéma de quartier où je savais qu'il n'y aurait pas grand-monde. Ils projetaient un film avec Alain Delon dans un de ses derniers rôles, il avait les cheveux gris et il me semble bien qu'il marchait avec une canne. J'ai passé la séance collé à elle, sans jamais oser l'embrasser. Elle a dû me prendre pour un pauvre type, ce que je devais d'ailleurs être à ce moment là. Pourquoi n'ai-je pas collé mes lèvres sur les siennes ? Pourquoi, nom de Dieu ? Cette saleté de timidité, toujours, à m'en lacérer le visage. A la fin du film, au moment de se lever, pris dans

un tourbillon de folie, j'ai décidé de faire un coup d'éclat en la prenant par la main. J'ai respiré un grand coup pour me donner du courage (action inutile, d'ailleurs : en quoi un surplus momentané d'oxygène donne-t-il du courage ?), puis, j'ai discrètement avancé ma main vers la sienne... J'allais la toucher presque lorsque je me suis brusquement rétracté, tétanisé par la peur. A cette seconde précise, je voulu mourir, mais vraiment, comprenant que je n'étais fais que d'échecs et frustrations, et que ça risquait de durer toute ma vie, c'était pas envisageable, tant de souffrances. Affolé et révolté par une telle perspective, je fus submergé par une rage aussi violente que brusque, et, en pleine rue, embrassait avec une fougue maladroite Odelia, qui n'en paru nullement étonnée. Elle semblait même ravie, bien qu'étrangement molle. Le corps tremblant, je tournais ma langue dans sa bouche une longue minute. J'essayais de m'appliquer, mais le stress, intense, m'en empêchait. Lorsqu'enfin je décollais ma bouche de la sienne, un immense soulagement, en même temps qu'un jouissif sentiment d'invincibilité, me donnèrent la chair de poule. Il me sembla avoir pris 10 ans d'un coup, d'être entré par effraction, sans y être totalement préparé, dans le monde des adultes. Vidé de toutes forces, la tête

lourde, je raccompagnais Odelia chez elle en la tenant par la main.

J'ai beaucoup réfléchi à ce premier baiser. J'en tirerai deux enseignements :

1) Même si elle n'attend que ça, si elle en meurt d'envie, une fille ne demandera jamais à un garçon de l'embrasser. C'est à lui de prendre l'initiative. C'est comme ça. Cette prise de risque, ce saut dans l'inconnu, si minimes soient-ils, font de l'homme un aventurier sujet à l'échec, alors que la femme, bien au chaud dans l'attente, reste, en apparence, passive (elle ne l'est pas, bien entendu, cette grande spécialiste de l'allusion et du micro-geste ; elle est, encore moins, sans intentions). Parce que cette fausse passivité la pousse, pour garder son rang, à laisser les événements venir (dû moins le fait-elle croire), la femme se garde bien d'exprimer frontalement ses désirs à l'homme (elle ne le fait que de manière détournée, entre les lignes, ce qui est plus insupportable encore que le silence). Pour deviner ses demandes, qui plus est, souvent multiples et contradictoires, l'homme est alors –malheur- obligé de violenter la femme. Imperceptiblement, symboliquement, mais la bousculade est bien là : prendre l'initiative est toujours un acte brutal. Cette violence, socialement acceptée, au point

d'être parfois réclamée, m'a longtemps dégoûté ; je n'aimais pas ça, jouer l'homme, moi qui voyais les femmes comme mon égal le plus parfait. Pourquoi acceptaient-elles ça ? Pourquoi ne disaient-elles rien ? Agacé par leur résignation, j'en ai longtemps voulu aux femmes, avant, las, d'accepter leur passivité, leur soumission, non pas véritables, mais jouées par elles, et douloureusement subies par moi. Je devenais un macho par tristesse et obligation.

2) Il ne faut pas tourner la langue trop vite dans la bouche de l'autre, ça fait baver.

Je ne sortis pas longtemps avec Odelia : une semaine tout au plus. Un jour que j'allais la chercher devant chez elle, je la vis en effet dans les bras d'un autre garçon qui avait la particularité de me ressembler tout à fait. Atteint dans ma fierté par le fait qu'Odelia ai choisi un autre moi-même plutôt que moi, je rentrai, bouleversé, chez moi en pleurant. Depuis, lorsque je mange une olive, je pense à elle. Je vous jure que c'est vrai. Cette première expérience buccale avec une fille (je précise avec une fille, car, en guise d'échauffement, j'en avais déjà eu de nombreuses avec le dos de ma main et tous les miroirs de l'appartement) m'avait brisé le cœur. Je devais cependant en retirer un

aspect positif : je n'étais plus puceau de la langue, et, croyez, une fois la bête lâchée, elle n'allait plus s'arrêter : le soir de ma rupture, torse nu devant la glace de ma chambre, les pectoraux gonflés par une série de pompes, je me promettais solennement d'embrasser une fille par semaine pendant les cinq années à venir. Ce qui faisait quand même 260 langues différentes à sucer, lécher, mordiller... La barre était haute, mais j'étais beau, ce qui, j'estimai, allait grandement faciliter les choses.

C'était oublier ma timidité.

(Attends, Odelia, ne pars pas. Reste encore un peu dans ma mémoire, que je retrouve ton large sourire, tes mains courtes et boudinées d'orientales, ta peau caramélisée, tes jolis seins ronds, tes fesses déjà trop lourdes que tu cachais habilement en les recouvrant d'un pull noué autour de ta taille... Tu vois, malgré l'autre, malgré toi roucoulant dans ses bras maigres comme les miens, malgré la brume et les années, je ne t'ai pas oubliée. Je ne t'en veux pas, tu sais. Tu as pris ma distance pour du désintérêt : ça n'en était pas, mais comment aurais-tu pu savoir ? Je n'ai pas su jouer les gestes de l'amour, ils me paraissaient tous tellement faux, maladroits, inutiles... J'aurais dû les faire, je sais maintenant. L'amour est un jeu, je n'imaginai pas, je pensais que sa pureté suffisait, que ces caresses

mille fois répétées, comme autant d'automatismes, étaient superflues, indécentes car vidées de toute passion... Mais non, l'amour ne se suffit pas à lui-même, et pour ne pas mourir, il use d'artifices. C'est insupportable, n'est-ce pas, Odelia ? Mais toi, ce que tu as encore moins supporté, c'est mon apparente indifférence... Je m'en veux, tu sais... Je n'ai jamais su rassurer une femme. J'ai peur de tout ; comment pourrais-je être *rassurant* ? J'ai peur de dire bonjour, peur de marcher dans la rue (alors je cours), peur de regarder les gens, je fais semblant de rêver pour ne pas croiser leurs regards... Si je fais le bilan de ma courte vie, je dois bien avouer que la peur m'a empêché de faire un nombre conséquent de choses passionnantes –ou du moins que j'imagine passionnantes, je ne sais pas, je ne les ai pas faites)

Ma timidité... Je ne veux plus en parler. Pas envie de replonger là-dedans. Source de trop de tremblements, de chiasses, de mains moites à n'en plus toucher personne. De larmes. D'envies de suicide. Ceux qui me comprennent, je les serre dans mes bras de toutes mes forces. On se vengera au paradis, mes amis.

Je vais m'inventer une autre réalité, c'est préférable. Vous ne m'en voudrez pas ? Fini le Frank Duluth peureux, place à l'audace ! Alors

quoi, cette nouvelle tête ? Et bien, disons un bandana dans des cheveux, comme Axl des Guns/ des yeux gris clairs/ de grosses lèvres humides que toutes les filles voudront mordiller/ des chemises en soie qui s'ouvrent sur un torse recouvert de chaînes en argent, avec, comme pendentifs, des têtes de morts et des croix de Jésus entremêlées. Vous sentez comme je suis une rock star ?

J'avais élaboré une technique efficace pour sortir avec des filles. Elle consistait à n'en avoir aucune. Je rentrais directement dans le lard, à l'arrache. Une fille me plaisait, j'allais lui dire. Pas de blabla autour, on enlève le gras. Deux trois phrases suffisaient. Supersexuelles dans l'intonation, par contre. Si la proie souriait, ou si ses yeux brillaient, c'était bon. Sinon, pas grave, je bifurquais –des filles, y'en a plein la ville. Un journaliste a dit un jour que l'important dans le rock, c'est comment on descend la rue. Il a tout compris. La drague, c'est pareil. L'attitude. Rien d'autre. Tu l'as ou tu l'as pas -désolé pour toi si tu l'as pas. Déjà, si tu respectes trop les autres, t'es une peine. Comprends bien que c'est un truc vachement narcissique, l'attitude. Faut que les gens sentent que, même si avec eux t'es cool et tout, au fond, t'en as rien à foutre de leur gueule, et que y'a que

comment ton pantalon casse sur tes pompes qui compte. Il s'agira aussi, dans la manière que tu auras de porter ton verre à la bouche, de passer la main dans tes cheveux, d'enfiler ta veste élimée, de fumer ou de ne pas fumer ta filtrée, bref, dans chacun des gestes qui te définissent, de sentir, de manière éclatante et naturelle, le cul.

Ca ne marchait pas toujours, y aller sans gants, je me prenais des vents, mais l'infime agacement qu'ils me procuraient était vite effacé par la certitude qu'un succès, inévitablement, suivrait. Loin de moi toute vantardise, il était ici simplement question de probabilité mathématique : sur un grand nombre de filles abordées -un nombre parfois impressionnant les périodes où j'étais en forme- il y en avait forcément quelques-unes qui cédaient à mes avances. En d'autres mots, je remplaçais la qualité par la quantité (même s'il m'arrivait, des jours de malchance inexplicable, de repartir bredouille). Le seul point noir de cette technique, c'était que je tapais principalement dans le quota parisien des filles dépressives, moches, saoules ou, le plus souvent, complètement tarées.

Laetitia, par exemple. Jolie sans l'être, corps silencieux. Une belle de loin, mais loin d'être belle, comme on disait à l'époque. Mais bon, potable. C'était suffisant, alors j'ai foncé. Elle était caissière

au Mac Do de place Gambetta, dans le XXe. Un minuscule Mac Do de quartier, sale, au sol collant, aux poubelles débordantes, en permanence squatté par une faune misérable. La première fois où je suis venu ici, après une séance de ciné en solo au MK2 du coin, j'ai mangé un Big Mac en face d'une mère dépressive entourée de sa marmaille hurlante. Résignée, les joues lourdes de graisse et de fatigue, le regard vidé par la bêtise et le désespoir, elle s'enfilait mécaniquement ses frites, sans autre conviction que celle d'avoir loupé quelque chose dans sa vie -d'avoir loupé sa vie. Toutes les dix secondes environ, ses lèvres formaient un cercle affreux d'où sortait un « chut » presque silencieux. Les mômes, évidemment, n'y prêtaient aucune attention ; ils continuaient à crier comme des malades. C'était clair qu'ils avaient comme projet secret de la tuer. Plus loin, un vieux sans le sou faisait des mots croisés d'une main tremblante, et des voyous, venus des cités alentours, prenaient un malin plaisir à parler fort, autant pour se faire remarquer des trois pétasses à l'autre bout de la salle que pour effrayer le reste de la clientèle. Debout devant les caisses, un type bizarre, flottant dans des vêtements raides de crasse, le corps secoué de tics, fixait depuis bonnes dix minutes, d'un regard halluciné, la photo du menu best-of

Royal Deluxe (excellent il est vrai).

Je déballais rapidement mon Big Mac avec croquais dedans avec envie. Drame : il n'avait pas de cornichon. Je me suis dirigé vers la seule caisse ouverte avec la ferme intention de me plaindre. La caissière, c'était elle : Laetitia. Elaeudanlatéitéia.

- Mon Big Mac n'a pas de cornichon.

- Bonjour.

- Si vous voulez. Mon Big Mac n'a pas de cornichon.

- C'est normal, monsieur.

- Ah bon ?

- Les Big Mac n'ont pas de cornichon.

- Mais... Vous êtes sûre ?

- Oui. Ce sont les hamburgeurs qui en ont.

- Ah d'accord... Dans mes souvenirs, le Big Mac avait une tranche de cornichon, pourtant.

- Ca a peut-être changé.

- Dites, Laetitia... (J'avais vu son prénom sur son badge) On se revoit quand ?

- Pardon ?

- Vous êtes libre, demain ?

- Je ne pense pas que...

- J'ai très envie de t'embrasser, Laetitia. Dommage qu'un comptoir nous sépare. Allez, à demain.

Je suis parti sans me retourner. Le lendemain, à midi, j'étais là. Elle aussi. Aux frites. Je lui ai fait

signe de loin, elle a écarquillé les yeux. J'ai attendu qu'elle termine son *shift* en buvant négligemment un milk-shake à la vanille. A un moment, un groupe de collégiennes m'a regardé en pouffant. J'avais seize ans, et les filles, j'en faisais mon affaire. A cinq heures précises, Laetitia a quitté son poste. Dix minutes plus tard, elle sortait de la salle réservée au personnel. Elle était en tenue civil et portait un sac-à-dos de toile noire Hervé Chapelier. Je me suis approché d'elle.

- Salut. Ca va ? Ca te dit, un cinéma ?

- Ecoute...

- Un cinéma. CI-NE-MA.

- Oui, j'ai compris.

- Ben viens, alors.

On est allé voir un vieux film avec Alain Delon. Il portait un imperméable, un chapeau et ne parlait presque pas. La classe. Après le cinéma, on a fait l'amour chez elle. Enfin, chez ses parents. Bien que l'appartement soit petit et bas de plafond, le mobilier était surdimensionné : l'armoire en bois massif mangeait la moitié du salon, et la table de la cuisine était si large qu'on devait se mettre de côté pour aller jusqu'au frigo, qui devait, lui, mesurer deux mètres de haut. Dans sa chambre, le lit double occupait la quasi totalité de la surface du sol. Le peu de plancher restant était recouvert de

coussins roses, jaunes et violets, c'était stupéfiant, des coussins au sol, je n'avais jamais vu ça. Il y avait aussi des vases posés partout dans le couloir (j'ai failli en renverser un en allant aux toilettes) et, mon Dieu, je l'ai baisée pendant plus d'une heure, avec des accélérations, des rotations et des pauses tout au fond de son vagin. Après avoir joui, ma première réaction a été : « Un lit deux places à 17 ans : t'aurais dû mettre un préservatif ». J'ai été vaguement angoissé un moment, après je n'y ai plus pensé. Ensuite on a bu des limonades sur son balcon. Il faisait beau. La rue était calme pour un samedi. Je me suis demandé pourquoi, sans trouver de réponse satisfaisante. J'ai alors posé la question à Laetitia, mais elle non plus n'a pas su répondre. J'étais bien, dommage que les limonades n'étaient pas glacées. J'ai quand même trouvé un peu léger qu'un frigo de plus de deux mètres ne rafraîchisse pas plus que ça. Au moment de partir, Laetitia a pleuré. Je l'ai regardé un long moment sans rien dire. Elle ne s'arrêtait pas. Ses petites épaules de fille se soulevaient au rythme de ses sanglots, c'était érotique.

- Pourquoi tu pleures ?

- Parce que je vais bientôt mourir.

(Là, l'angoisse du préservatif est revenue).

- Pourquoi tu dis ça ?

- Parce que je vais bientôt mourir. Dans un mois, ils m'opèrent d'une tumeur au cerveau. Je vais y passer, c'est sûr.

- Qui ça, « ils » ?

- Comment ?

- « Ils », c'est qui ?

- Ben, les chirurgiens !

- Et tu es certaine que tu ne survivras pas à l'opération ? Si on t'opère, c'est qu'on estime que tu as une chance de t'en sortir, non ?

- J'imagine, oui...

- Donc tu n'es pas certaine de mourir bientôt ?

- Non, je mais le sens.

- Tu le sens ! Quand on n'est pas sûr à 100% de quelque chose, il vaut mieux ne pas en parler.

Comme j'en avais marre de cette discussion, je suis parti en lui laissant mon numéro de téléphone et un bisou sur le front. Ca m'a fait bizarre de poser mes lèvres à quelques centimètres d'une métastase. Le soir, j'ai dîné avec mes parents, dans un silence de mort. Ils avaient dû se disputer avant que je ne rentre. Vers neuf heures, le téléphone a sonné. J'ai laissé ma mère décrocher. C'était Laetitia. Elle voulait me dire bonne nuit. J'ai trouvé ça gentil et un peu bête ; je l'ai quand même remerciée poliment, puis suis parti me coucher sans prendre de douche. Dans le lit, j'ai passé mes doigts sur

mon sexe, avant de les porter à mes narines. L'odeur âcre de cyprine m'a soulevé le cœur. Comme je n'avais pas sommeil, je me suis masturbé.

Chapitre 5

J'ai revu Laetitia plusieurs fois avant son opération. On faisait l'amour bestialement. Je la bourrais mécaniquement, refusant toute subtilité, sans changer de rythme ni de position. Je me retenais pourtant de la défoncer trop, de peur, emporté par ma fougue, d'éjaculer trop vite. Je craignais aussi, à tort sûrement, que la violence de mes attaques pelviennes, se diffusant dans tout son corps jusqu'à la tête, pourrait avoir des conséquences néfastes sur sa tumeur. Après avoir joui, elle me parlait de la mort, en particulier de la sienne, et cela m'ennuyait profondément ; par politesse, je prenais pourtant un air de circonstance, grave et silencieux. Elle m'expliquait aussi qu'elle aimait faire l'amour avec moi parce que je ne la perdais pas dans d'ennuyeux préliminaires, et que je n'hésitais pas à être un peu brutal, et qu'en ce

moment, elle avait besoin de ça pour se sentir vivante. Il est vrai que, pendant que j'allais et venais en elle, j'aimais bien lui tirer les cheveux ou lui écarter les cuisses de manière obscène. Intéressé au plus haut point par son aveu, je lui demandais si toutes les filles pensaient comme elle. Elle me répondit, que, à sa connaissance, oui.

- A condition que le garçon, une fois l'acte fini, redevienne tendre, t'embrasse et te caresse le visage.

Ce que j'avais eu la bonne idée de faire, bien que je trouvasse cela inutile.

Je ne parlais pas de Laetitia à mes camarades de classe. Je ne voulais pas qu'ils sachent que je fréquentais une cancéreuse : mon prestige aurait pu en être amoindri. Mon silence ne m'empêchait pas, cependant, de penser beaucoup à elle. Si je n'étais pas amoureux, j'éprouvais pour elle une affection bienveillante, sans doute inspirée par le drame de sa situation. J'avais pitié d'elle ; une pitié que je pensais sincère et désintéressée, et qui avait le mérite formidable de me soulager : si, en effet, ce noble sentiment ne m'était pas étranger, c'est donc que je n'étais pas un monstre... J'oubliais un peu vite qu'avoir pitié de quelqu'un, c'est lui montrer, certes involontairement (et encore, rien n'est moins sûr), certes de la manière la plus douce possible

(mais qui n'exclut pas, qui ne peut pas exclure, une violence réelle), sa supériorité. Bien qu'elle m'appelait quotidiennement, les trois jours précédents la date prévue de son opération, le téléphone resta muet, à la satisfaction discrète de mes parents, qui ne supportaient plus de me voir, chaque soir depuis plusieurs jours, l'oreille collée au combiné. C'est le 19 mai, jour de mon anniversaire, qu'elle reprit contact :

- Je suis à l'hôpital. Viens.

Je suis allé la voir le lendemain. Elle était seule dans une chambre aux murs jaunes, assise dans son lit ; sa tête était enrubannée dans un énorme pansement. De peur de lui faire mal, mais aussi parce que cela me dégoûtait un peu, je n'osai pas l'embrasser. Ne sachant que lui dire, je lâchai la première phrase qui me vint à la bouche :

- Tu vois, tu n'es pas morte.

La tête comprimée par les bandages, elle articula difficilement :

- Fais-moi un enfant.

- Avec plaisir. Tu es sûre qu'il t'ont opérée ?

- Je devrais être morte, et je suis vivante...
Regarde ! Regarde-moi ! Je vis ! Je veux un petit de toi. Un petit toi.

- Prends déjà ceci, lui dis-je en lui tendant la boîte de *Quality Street* que j'avais achetée en chemin.

- Merci, mais je ne peux pas encore mâcher.
- Et tu veux un enfant !
- Ca n'a rien à voir...
- Si ! Tout a toujours à voir !
- Tu dis n'importe quoi.
- Et toi tu es dingue.

Je rentrai chez moi d'un pas frétilant, me promettant de la revoir. Sa folie, légère et douce comme une bêtise d'enfant, m'allait bien, finalement.

Peut-être parce que, moi aussi, j'étais un peu timbré.

Une semaine plus tard, elle sortait de l'hôpital. J'avais pris l'habitude d'aller chez elle. Nous discutons, faisons l'amour, buvions du *Coca Light*, le plus souvent nus. Nous ne sortions pas. Je ne voulais pas. Je sentais que ça commençait à l'agacer.

- On va au cinéma aujourd'hui ?
- Avec ton pouf sur la tête ? On va se moquer de toi.
- Ou de toi... C'est ça le problème, hein ? Tu as honte ?
- Pas du tout.
- Si, tu as honte ! Honte de moi ! Sors-moi, ou je me jette par la fenêtre ! Tu ne sais donc pas qu'une

femme excuse tout à son homme, à condition qu'il la sorte ?

Les mains moites, la chaleur, une gêne à l'épaule ou une bouderie passagère : je faisais tout, pour, dans la rue, ne pas avoir à lui tenir la main. Je me disais qu'ainsi, les passants pourraient penser que nous n'étions pas ensemble. C'était sous-estimer la persévérance de Laetitia : pleine du calme indestructible que seuls possèdent ceux qui ont frôlé la mort, inlassablement, elle revenait à l'attaque en me tendant son bras. Fatigué de ses assauts répétés, je lui abandonnai bientôt mes doigts, qu'elle se dépêcha de glisser entre les siens, doux et chauds. Les passants nous regardaient étrangement. Ils devaient se demander ce que pouvait bien faire Axl Rose avec John Merrick.

Au lieu de cinéma, elle voulu faire les magasins. J'aurais dû m'en douter : toutes les femmes aiment faire les magasins. Je me suis beaucoup ennuyé à l'attendre dehors. Je n'ai même pas pensé prendre un café. La séance shopping a duré jusqu'au soir. Malgré la fatigue, nous avons décidé de rentrer à pied : il faisait doux. La nuit tombait sur Paris, ralentissant, par je ne sais quelle magie, la démarche des passants. C'est agréable, Paris en fin de journée (j'imagine que c'est la même chose dans les autres villes). La fébrilité persiste, mais

adoucie, comme lavée de l'agressivité habituelle. Derrière la place de la Madeleine, nous sommes passé devant un sex-shop.

- On entre ?

A mon tour de m'amuser ! J'adore les sex-shops. Je suis à fond pour. On y trouve plein d'objets qui veulent notre bien, qui sont là pour nous aider à prendre un maximum de plaisir. Je ne vois pas pourquoi on s'en priverait. Si j'aime tant ce genre d'objets, c'est que l'intensité du plaisir sexuel n'est en aucun cas liée à une quelconque alchimie entre les partenaires. Il n'y a que les idiots pour croire cela. En réalité, le plaisir varie selon des critères bien plus quantifiables : le degré d'inclination du pénis dans le vagin, la vitesse de pénétration, le taux de lubrification, la dureté de l'érection, la dimension des sexes en présence. Le reste, l'odeur, la douceur de la peau, les sentiments, jouent un rôle beaucoup moins important que l'on veut bien nous faire croire. Le plaisir est avant tout une affaire de technique, de pure technique, une banale histoire de frottements. C'est ainsi.

Saviez-vous que les pompes à vide peuvent augmenter (temporairement) la taille du pénis ? J'ai essayé, ça marche, ne croyez pas les gens qui disent le contraire. D'autres gadgets, comme les cockrings, facilitent ou conservent l'érection ; il ne

faut pas les négliger. Les anneaux vibrants, eux, contentent un bon nombre de clitoris, et un plug anal délicatement introduit sera apprécié aussi bien par les filles que par les garçons. Pourquoi se priver inutilement de toutes ces joies ? Pour préserver la pureté de l'amour ? Bêtise. Multiplier les accessoires, c'est multiplier le plaisir. Agrémentez votre corps, rendez-vous plus fort. Encordez-vous, menottez-vous, enfitez-vous des godes, recouvrez-vous de lubrifiants, de gels chauffants, d'huiles et de lotions parfumées, sniffez du poppers, portez du latex, du cuir, des chaînes, des anneaux... L'objectif est de quitter sa peau pour devenir une machine. Une *sex machine*. Vous ne le regretterez pas.

J'ai acheté un flacon de poppers, une boîte de préservatifs nervurés et deux vidéos pornos. Laetitia s'est prise des boules de geisha et un délicieux gode vibro avec télécommande. Le vendeur, un gros noir au crâne rasé avec une cicatrice en forme de z sur le cou, nous a lancé un petit sourire complice au moment où nous avons payé. Il avait de quoi : 450 francs. Il est de notoriété publique que les sex-shops sont gérés par des malfrats. Les prix sont exorbitants, et malheureusement, personne ne dit rien, vu que le marché du sexe est honteux. Quand est-ce que les

associations de consommateurs prendront ce problème à bras le corps ? On parle là d'un marché qui génère des milliards de francs, il faut quand même pas déconner !

(Sa cicatrice, rouge et boursouflée, devait être récente. Quel règlement de compte en était à l'origine ? Ca avait dû se dérouler dans une cave ou un bois noir. L'agresseur s'était servi de sa lame comme d'un pinceau : pour réussir une telle rayure, souple, légère, artistique, il fallait que la victime soit immobile, parfaitement immobile, au risque de l'entailler trop profondément. Etait-elle attachée, ou inconsciente à force de drogues ou de coups?)

Le lendemain, chez Laetitia, j'étais de bonne humeur : nous allions utiliser nos ustensiles ! A mon grand regret, ce ne fut pas le cas. Nous avions pourtant prévu de le faire, mais au dernier moment, une malheureuse dispute nous en empêcha. Je ne sais plus pour quelle(s) raison(s) le conflit commença ; je me souviens par contre parfaitement comment il prit, provisoirement, fin : excédé par les hurlements de Laetitia, je la jetais contre un mur du salon. Je crois qu'elle fut quelque peu sonnée pendant les minutes qui suivirent l'impact : elle ne parlait plus et était toute blanche.

Un bref moment, j'eus peur pour sa tête (bien qu'elle soit encore protégée par son épaisse couche de bandages), mais, quand elle s'est brusquement mise à me gifler, j'ai été complètement rassuré : la rapidité avec laquelle sa main est venue, plusieurs fois, s'écraser sur mes joues, prouvait qu'elle avait retrouvé tous ses esprits. Après cette explication un peu franche, il a bien fallu nous réconcilier : je l'ai invitée au cinéma. Nous sommes allés voir un film avec Alain Delon jouant le rôle d'un flic et dont le titre, c'est rageant, m'échappe.

Sur le chemin du retour, alors que nous remontions l'avenue Montaigne à la recherche d'une paire de chaussures de luxe pour Laetitia, j'aperçus, sur le trottoir d'en face, mon père. Accrochée à son bras, une femme lui parlait à l'oreille en souriant. Une femme qui n'était pas mère. Jeune, brune, bien roulée. Pour qu'il me voit pas, je m'engouffrais, tête baissée et poussant une Laetitia surprise, dans le premier magasin venu. Louis Vuitton.

- Je ne veux pas de sac !
- Moi non plus.
- Qu'est-ce qu'on fait là, alors ?

A travers la vitre, je lui montrait le couple.

- C'est mon père et sa maîtresse. Je n'arrive pas à y croire !

- C'est peut-être une amie... Ah non.

Ils s'embrassaient. Je n'en croyais pas mes yeux : mon père embrassait une autre femme que ma mère ! Mon père !

Chapitre 6

Quand je suis rentré à la maison, ma mère faisait réchauffer des lasagnes au micro-ondes. L'emballage déchiré de Picard dépassait de la poubelle. Mon père n'était pas assis dans son fauteuil :

- Sans doute un retard de métro, expliqua ma mère, alors que je ne lui avais rien demandé. Comme je ne voulais lui pas parler, j'allais, en accord avec ma petite lâcheté, m'enfermer dans ma chambre.

(Je n'avais rien à dire à ma mère ; ou plutôt, toutes les choses que j'aurais pu lui dire n'arrivaient pas à sortir de ma bouche)

Je me suis mis à rêvasser. J'aime bien partir comme ça, sans but précis, surfer sur l'encéphale. Rien ne sort de ce vagabondage, si ce n'est une angoisse lourde. En effet, comme point final à ces divagations, immanquablement, la mort se pointe et me rappelle qu'elle est là, tout près de moi. J'ai une peur panique de la mort. Chaque jour, elle me tue. Le dernier souffle, le grand saut, ça doit être horrible. Ca fait quoi, d'éteindre définitivement la machine ? Une terreur pure. Le cœur battant, j'imagine les scénarios de ma disparition : AVC, poignardé au coin d'une rue, ou, version burlesque, glissade sur une peau de banane. Dans tous les cas, une mort brutale. Jamais je n'envisage de m'éteindre dans mon sommeil. Pourquoi ne m'autorise-je donc pas un départ dans le calme ? Mais après tout, ce n'est pas le problème. Le problème, c'est la mort. Que l'on souffre ou non, que l'on agonise lentement ou que l'on passe de

l'autre côté en une fraction de seconde, le résultat est le même : extinction. Toute une vie, cette somme plus ou moins grande de joies et de peines, d'exaltations et d'ennuis, en un instant effacée : c'est trop injuste. C'est pour cela que je compte bien ne jamais mourir, bien que je ne sache pas encore comment m'y prendre (les progrès de la science m'aideront, le secret de l'immortalité est plus proche qu'on ne le pense, ce n'est plus qu'une question d'années).

En entrée, maman nous a fait une salade d'oignons. Pas une salade avec des oignons, non, juste trois gros oignons blancs grossièrement coupés en lamelles et recouverts d'huile d'olive. Ma mère adorait faire cette « salade », je n'ai jamais compris pourquoi, ça vous décolle les papilles, ce truc. Elle était bizarre, ma mère, culinairement parlant. Elle aimait par exemple faire des gâteaux sans farine : elle disait que ça faisait grossir, alors elle la remplaçait par de la poudre d'amande. Quand, plus tard, j'ai su l'indice calorifique de l'amande, j'ai compris que ma mère, loin d'être timbrée, voulait concrètement nous faire la peau, à mon père et à moi. Son arme, c'était la bouffe. Les mères qui n'aiment pas leurs enfants ou leurs maris les tuent à petit feu en les gavant, c'est leur manière d'opérer, efficace et discrète. Ainsi, je suis

sûr que l'obésité infantile ne découle pas d'un manque d'éducation, ou d'un problème de pouvoir d'achat ; il s'agit plutôt d'un gigantesque infanticide, programmé par une armée de mères qui ne supportent pas ce que leurs progénitures ont fait d'elles : des vieilles (car, ne nous voilons pas la face, toute femme qui enfante, même jeune, devient socialement moins attractive).

Mon père, rentré après 20 heures, n'a pas jugé utile d'expliquer son retard. D'ailleurs, il n'a pas ouvert la bouche au dîner. Il s'est contenté de soupirer quand ma mère lui a servi de la salade. Moi non plus, je n'ai pas parlé. J'ai fixé le terrain vague qui, devant moi, se désolait (à la table de la cuisine, ma place est face à la fenêtre, dans celle du salon, je suis devant le téléviseur). Avant, il y avait une aire de jeux pour enfants, charmante et colorée, avec un toboggan et des balançoires, mais, depuis qu'un gamin s'était fait arracher une main en descendant maladroitement du toboggan, la municipalité avait décidé de tout faire enlever. Désormais, l'endroit est recouvert d'herbes folles, de sacs poubelles et de cailloux venus d'on ne sait où. Quand le ciel est noir, ou quand il pleut, c'est un désespoir. Un paysage suicidé. Pendant longtemps, derrière ma vitre, je me suis senti préservé de cette tristesse. Ce qui (ne) se passait (pas) là-bas, en face, si loin, me

pouvait pas m'atteindre ; j'étais à l'abri, bien au chaud derrière le verre de la fenêtre. Plus tard, je compris qu'aucune vitre n'était assez épaisse pour me protéger de l'ennui, et que la frontière, que je croyais infranchissable, entre le terrain vague et la cuisine, n'existait pas, et que, lorsque nous mangions en silence, comme cela nous arrivait de plus en plus souvent, nous faisons partie de ce paysage de désolation, nous plongeons dans les ténèbres.

J'avais déjà vu le film du mardi soir, une tragédie sur l'univers du cirque, ce qui ne m'a pas empêché de le regarder une nouvelle fois. Comme je m'ennuyais un peu, j'observais, avec la discrétion qui me caractérisait, constitutive de ma timidité, mon père. Assis sur son fauteuil anglais, il était parfaitement immobile. C'est à peine si je pouvais le voir respirer. Ses yeux fixaient l'écran du téléviseur, mais, à son petit sourire plaqué sur son visage de cire, il ne semblait pas voir pas le même film que ma mère et moi. Je suis parti me coucher avant la fin du film. C'est à peine si mes parents m'ont vu quitter le salon. Alors que j'étais en train de me brosser les dents, mon père, que je n'attendais pas là, glissa sa tête à travers l'ouverture de la porte.

- Je ne te dérange pas ?

J'ai fait « non » de la tête ; le dentifrice, moussant

dans ma bouche, m'empêchant de parler. Il entra sans bruit dans la salle de bain et chuchota :

- Je voulais juste te dire que je t'ai vu, cet après-midi.

(Sur la face externe des dents, il faut faire de légers mouvements circulaires pour éviter d'abîmer ses gencives)

- Et je sais que toi aussi, tu m'as vu... Comme tu l'as remarqué, je n'étais pas seul.

(A la fin, ne pas oublier de se brosser la langue pour enlever les bactéries)

- Je... Je voulais juste te demander que tout cela reste entre nous. Voilà. Bonne nuit, fiston.

Dans le miroir, je le regardais partir.

- Papa !

- Oui ?

- Tu la trouves comment ?

- Quoi ? Et bien, euh, disons que je l'apprécie beaucoup...

- Mais non, pas la tienne !

- Comment ça ?

- Comme tu l'auras remarqué, moi non plus, je n'étais pas seul...

Il eut l'air étonné.

- Ah bon ? Je suis désolé, mais je ne suis pas rendu compte que tu étais accompagné...

- Elle était à côté de moi ! Tu n'as pas pu la rater !

- J'ai bien peur que si... Distrainé comme je suis. Vraiment désolé. Mais je suis certain qu'elle est super. Allez, bonne nuit !

Il referma la porte derrière lui. Comment ça, « J'ai bien peur que si » ? Il se fiche de moi, ou quoi ? S'il m'a vu moi, il n'a pas pu ne pas remarquer Laetitia ! Nous étions ensemble, elle me tenait la main !

La nuit fût agitée. Je gigotais entre mes draps, cherchant en vain la position la plus confortable. Je tournais et retournais aussi mon oreiller, à la recherche de l'endroit le plus frais sur lequel je pourrais poser mon front brûlant. Malgré tous mes efforts, le sommeil ne venait pas, ce qui m'agaçait encore plus. Je ne m'endormis qu'à l'aube, la tête lourde et les yeux piquants.

Chapitre 7

Je ne me suis douté de rien. J'ai vraiment cru en elle. C'est mon père qui, sans le vouloir, m'a mis sur la piste. Maintenant je comprends qu'il ne l'ai pas vu ; rétrospectivement, c'était évident. Je ne leur en veux pas, ni à elle, ni à lui. Comment pourrais-je ? C'est mon problème, pas le leur. N'y pensons plus.

Il s'agit maintenant de dire la vérité.

La première fois, la vraie première fois, c'était avec une métisse. Fine. Des jambes longues comme des tours. Un cul nerveux, sec, sauvage. Des seins lourds. Une peau saine, le teint uni d'une fille élevée à la soupe et aux fruits frais.

La plus bandante de la rue Blondel, sans problème. Elle ne travaillait que quatre ou cinq heures à jour, à partir de 18 heures. Elle était tellement cotée qu'elle pouvait se permettre de ne monter qu'avec ses réguliers, en tout une vingtaine de types propres sur eux, qui, ça se voyait à la douleur fiévreuse qui assombrissait leur regard, auraient quitté leur femme sur le champ si elle leur avait demandé. Une reine. Trois semaines que je tournais autour d'elle comme une mouche autour d'un sucre. Elle m'avait sûrement remarqué, ce qui ne l'empêchait pas de me snober superbement quand j'entrais dans sa zone d'achalandage. Le problème, c'est que je n'étais pas un habitué. Mais je l'avais décidé : c'était elle, et aucune autre, qui allait me déniaiser. J'avais une tactique, simple : y aller au culot. Comme le jour de l'oral d'allemand au bac, où j'avais dit à l'examinatrice que je j'étais désolé, mais que je n'avais jamais rien compris à la langue de Goethe, et que, malgré ma bonne volonté, tous mes efforts à venir ne serviraient à rien, que c'était trop tard, j'étais définitivement perdu pour le *Deutsch, vraiment désolé madame, s'il vous plaît ne gâchez pas ma vie, mettez moi la moyenne, qu'on finisse en beauté, vous ne le regretterez pas.* Elle m'avait mis neuf. Suffisant pour avoir le bac. Comme quoi, être franc pouvait parfois être

efficace.

Le jour où me décidais enfin à l'aborder, je portais une cravate, un blazer et des chaussures vernies. J'avais chaud, nom de dieu, vraiment chaud, je suais comme un bœuf, pas bon, ça, les auréoles avant l'amour. La mort dans l'âme, je décidais de rentrer chez moi. Le lendemain, j'avançais d'un pas incertain vers mon amour en chemise à manches courtes. J'avais froid, merde, un froid qui me glaçait à l'intérieur. Mais là, plus question de rebrousser chemin : paralysé par la peur, je ne serais jamais revenu une troisième fois. Je me lançais donc, tremblant, à l'assaut de mon dépucelage. La rue Blondel, étroite et sombre, grouillait d'hommes discrets venus prendre un peu de bon temps entre la fin du bureau et leur retour au foyer. Des odeurs de graisse et de mauvais vin sortaient des bars aux vitres sales. Je n'aimais pas cet endroit. Heureusement, mes putes étaient là. Une quinzaine, petite équipe, mais attention : les plus canons de Paris ! Leur beauté me réconfortait, me coupait de la médiocrité de la rue. Malgré le froid, certaines avaient les seins à l'air. Que c'était charmant, ces grosses poitrines aux tétons dressés ! J'aurais aimé me frotter les joues dedans, respirer les odeurs de crème, de parfum, de sueur. Si les femmes m'inquiétaient, leurs corps, tendres

et fragiles, me rassuraient.

Je savais où la trouver. Devant la porte verte d'un immeuble minuscule, tassé par les années. Sur le trottoir d'en face, ses habitués attendaient. Ils ne parlaient pas, se déplaçaient peu. On les devinait pourtant agités. Des mains qui, ne sachant que faire, allaient de poche en poche, en faisant parfois un détour maladroit dans les cheveux. Des talons agacés qui frappaient le sol. Des raclements de gorge. Ces hommes, n'en pouvant plus d'attendre leur belle, étaient électrisés par une envie douloureuse, de plus en plus pénible à mesure de l'imminence de sa concrétisation. C'est le grand secret de la prostitution, celui, également, de la pornographie : vendre de la frustration, pas du soulagement.

Elle n'était pas encore là. Elle travaillait. Il fallait cependant que je reste à l'affût, car, d'une minute à l'autre, elle sortirait et... Non, il était préférable d'attendre que ses chéris se soient soulagés. Je ne voulais pas prendre le risque, si je les doublais, de me faire casser la figure. Je fis donc la queue. Le type devant moi se retourna :

- T'es un nouveau toi ?

Son nez était recouvert d'un énorme pansement, jauni par la sueur et la crasse.

- Oui.

Il sourit largement :

- Veinard ! Tu vas connaître le plus beau vidage de couilles de ta vie. Surpris, je me contentais de hocher bêtement la tête en ouvrant de grands yeux. Le type se mit à gueuler vers ses amis :

- Eh, les gars ! Le club a un nouveau membre !

Les habitués vinrent poliment me saluer. Je serrais les mains qui se tendaient sans rien comprendre. Ils me parlaient tous en même temps :

- Tu vas voir, la négresse...

- Tu l'as dit Henri !

- Par contre, petit, j'espère que t'es plein, parce qu'elle prend bonbon, la salope.

- Tu verras, à force, avec elle, t'auras des montées de nostalgie qui te monteront des couilles.

- C'est qu'elle sait y faire ! Demande lui une pompe, t'en reviendras pas.

- Une ventouse !

- Une sangsue !

- Ah, ses lèvres le long de ta bite...

- J'en ai encore le bout qui palpite !

- C'est pas ma femme qui me gâterait comme ça ! Cette connasse ne me suçote que le gland, et encore, avec de ces manières... La bourgeoise !

- Si tu connaissais la mienne... Même pas fichue de... Eh, les gars ! Voilà qu'elle sort !

Ils se replacèrent rapidement en file indienne. Elle

nous faisait face, adossée à la porte verte, une main posée sur la hanche, l'autre tenant une cigarette fine, une cigarette de femme fatale. Je la fixais, émerveillé. Elle portait le poison à ses lèvres comme si rien d'autre sur terre n'était, à cet instant, plus important ; pourtant, rien, dans ses manières, n'évoquait un empressement ou une dépendance. Elle ne fumait, non pas par besoin, mais pour la seule beauté du geste. Sans jamais, un seul instant, nous regarder. Arrivée à moitié de la cigarette, elle la laissa négligemment tomber par terre, puis, devant une vitrine de magasin, sans se soucier le moins du monde de l'agitation de la rue, se refit une beauté. Ses mouvements étaient rapides et précis, le tube de rouge à lèvres glissait sans accroc sur sa bouche ouverte. Après un temps qui nous parut interminable, elle revint à sa place, puis, d'un imperceptible signe de tête, elle fit comprendre au premier de la file qu'elle était disponible. Celui-ci s'empressa de la rejoindre. Sans discuter, ils disparurent tous les deux derrière la porte. Le temps passa. Les clients aussi. Vers 21 heures, nous n'étions plus que deux. La nuit était tombée depuis un moment, j'avais de plus en plus froid. Dans la rue, l'ambiance avait changé. Les maris étaient rentrés chez eux, laissant l'endroit au peuple de l'ombre : alcooliques, petites

frappes, racailles, toxicomanes, et autres paumés de toutes sortes. Je me tenais sur mes gardes, prêts à fuir au moindre incident. C'est que j'avais peur. Comme d'habitude.

Ca ne devrait plus trop tarder, maintenant. Si tout se passe comme prévu, dans moins de dix minutes, c'est mon tour. Au chaud dans une femme. Oubliant la nuit et le froid qui m'entourent, je ferme un instant les yeux. Lorsque je les rouvre, elle est là. Elle ne me voit pas. J'avance vers elle. Enfin, j'essaye. Impossible, en effet, de bouger. Mon corps me lâche. Je savais qu'il ne fallait pas le brusquer, qu'il lui fallait du temps, beaucoup de temps, pour être en confiance, mais je pensais quand même pouvoir compter sur lui dans les moments de stress intense, porté par une giclée d'adrénaline. La panique me prend. Ma métisse remarque mon désarroi. Je m'affole de plus belle : elle va se moquer ! Je ne sais plus quoi faire. Complètement paralysé, je ne peux même pas fuir. Je décide alors de m'évanouir. Je bloque ma respiration. 10 secondes. 20... 30... 40..., Rien, malheureusement, ne se passe. Ma vue ne se trouble pas, mes jambes ne flanchent pas, j'ai juste un peu mal au poumon. 50... Les secondes passent, la douleur se fait de plus en plus vive, jusqu'à devenir insupportable. Il est peut-être

temps de respirer. J'ouvre grand la bouche et aspire une énorme goulée d'air, que j'expulse bruyamment par le nez, avant d'en reprendre une autre. Je dois être ridicule ainsi, à souffler comme un phoque. J'ai honte. Je ferme les yeux pour éviter les regards moqueurs. Quand je les rouvre, elle est juste devant moi, à moins d'un mètre.

De près, elle est moins belle. Ses traits sont plus épais que je ne le pensais. Ce n'est pas grave, je n'ai plus le choix.

- Tu vas bien ?

- Je crois...

- Qu'est-ce que tu fais là ?

- Je vous attendais.

- Toi ? Elle rit.

- Ca vous fait rire, que je vous attende ?

- Tu crois pouvoir monter avec moi ? Tu sais qui je suis, ici ?

- Oui. La plus belle.

- Ah oui ? Si tu le dis...

- J'ai très envie de faire l'amour avec vous, mais je suis intimidé.

- Toi, tu es puceau.

- Non ! J'ai déjà fait l'amour. Plusieurs fois. Elles ont aimé, je crois.

- Ah !

- Excusez-moi si je bégaye, mais je suis intimidé.

- On le saura. Pourquoi tu dis que tu bégayes ? Tu n'as pas bégayé.

- Ah... Je pensais...

- Tu penses trop.

- Oui, je pense.

Elle rit de nouveau.

- Tu es drôle pour un timide. Je t'aime bien. Elle me prend la main. Je tremble.

- Tu viens ?

La suite ? Il n'y a pas grand-chose à dire. Nous sommes entrés dans une petite chambre carrée. Sur les murs, il y avait des posters de stars de la variété : Michel Sardou, Polnareff, Johnny. Je crois qu'en matière de décoration, il n'y avait rien d'autre, pas un vase, pas un meuble, ou alors je n'ai pas dû faire attention. Seulement un lit dont la couverture, je m'en souviendrais toute ma vie, était mauve.

Je lui ai donné les 200 francs qu'elle me demandait. On s'est déshabillé en silence. Une fois nus, on s'est allongé directement sur la couverture mauve. Elle a proposé de me masturber, j'ai dit oui. C'était bon.

Elle m'a demandée si on m'avait déjà sucé. J'ai dit non.

C'était bon.

Ensuite, elle a enlevé sa culotte. Là, j'avoue que j'ai

été quelque peu surpris. Sous mon nez se balançait la plus grosse bite que j'avais jamais vue. Presque aussi large que mon poignet. Ma belle a posé une main sur mes yeux. J'ai senti son corps se coller contre moi.

La suite ? C'était bon.

Deuxième partie

-

L'efficacité relative des dérivatifs

Chapitre 8

Les années ont passé. J'ai 34 ans. J'ai pris quelques kilos et un brin d'assurance parce qu'il le fallait bien, mais, globalement, on peut dire que je n'ai pas changé. Les gens ne changent pas, ils rusent. Quand on me demande ce que je fais comme métier, je réponds écrivain. A ce jour, j'ai écrit quatre romans, tous publiés. Peu de ventes. Infiniment peu. J'ai inauguré une nouvelle esthétique : la publication pour mes amis. Je n'ai pas d'argent. J'aurais pu abandonner l'écriture et exercer un vrai métier pour gagner ma vie, mais j'ai décidé de continuer. J'écris car je ne sais rien faire d'autre et que je veux être libre. Je n'accepte être l'esclave de personne d'autre que moi, et encore. Karl Marx explique que le salariat, c'est l'exploitation. En général, je fais confiance à Karl, question économie politique. Je pense qu'il dit vrai. C'est rare de pouvoir dire de quelqu'un qu'il dit la vérité. Pas une vérité subjective, fondée sur une expérience insuffisante... Non, la Vérité dure, scientifique, implacable, débarrassée de tout affect. Celle qui nous fait gagner, le temps de la lire, des années de réflexion. Il avait vu juste sur pas mal d'autres points, Marx, notamment sur degré

d'inhumanité, violemment élevé, des patrons (au travail, forcément, mais aussi, c'est évident, dans la vie : je crois en effet qu'une personne qui a décidé, en toute conscience, d'exploiter autrui, *ne peut pas* être juste, c'est parfaitement incompatible). Comme je n'avais aucune envie de me faire baiser par un type (ou une nana) qui ne voit en moi qu'une variable d'ajustement, et qui par conséquent me traite comme une machine, j'ai décidé de ne pas être salarié, c'est aussi simple que cela. Il faut savoir faire des choix qui engagent une vie. On a toujours le choix, voyez-vous. Certes, j'ai pris un risque : en refusant le salariat, j'abandonne la paye qui, rassurante, tombe à chaque fin de chaque mois, les tickets restaurants, les vacances et les places de cinéma à prix réduits proposés par le comité d'entreprise. Je me retire également de la vie normée : je prends mon petit-déjeuner à l'heure du déjeuner, je vais au cinéma à la séance de 15 heures, dans des salles clairsemées, en compagnie de vieilles dames qui parlent trop fort, je ne pars pas en vacances, car je suis toujours en vacances, et, comme les putes, je travaille dans mon lit. Je ne regrette rien, malgré le manque d'argent, les journées passées sans voir personne, seul à en devenir fou, malgré aussi mes livres qui ne se vendent pas et l'impossibilité

d'obtenir un crédit bancaire. Malgré, surtout, mes ennemis. Car, si je n'ai pas de supérieur hiérarchique qui me pousse au suicide, ni de collègues pénibles que je dois supporter à longueur de journées, ne croyez pas que je n'ai pas d'adversaires. J'en ai, au contraire, beaucoup. Enormément. Vous n' imaginez pas le nombre de personnes qui m'empêchent d'avancer : les journalistes qui ne parlent pas, ou mal, de moi ; les libraires qui ne m'aiment pas ; les bloggeurs incompetents, mauvais lecteurs, piètres critiques, spécialistes de rien ayant un avis sur tout, qui m'assassinent sans raison et sans talent ; les gens qui ne me lisent pas ; les éditeurs, tous des menteurs (et de redoutables exploiters : moi qui pensais être à l'abri de ça) ; les autres écrivains (leur existence même, la place, légitime ou non, qu'ils prennent, m'empêche de me déployer comme je le voudrais) ; les jaloux qui ne comprennent pas qu'à mon âge, je persiste encore à écrire au lieu de chercher un « vrai » travail... La somme de mes haines est, en vérité, écrasante. Comme tout écrivain qui se respecte, le monde entier est mon ennemi. Mais les pires adversaires, ceux que j'aimerais tuer, ce sont ces sales petits pervers qui, au nom de l'amitié, osent me dire qu'ils n'aiment pas ce que j'écris et qui, pire encore, absolument

insupportable, se permettent, on se demande au nom de quoi, de faire des *suggestions*. Qu'ils se les mettent dans le derrière! Un véritable ami ne devrait jamais vous critiquer, même s'il pense que c'est pour votre bien. Un ami, ça vous soutient en toutes circonstances ou ça s'en va, pas d'autres options possibles. L'amitié, comme l'amour, se passe très bien de la vérité. Surtout quand elle est fausse.

La bonne nouvelle, c'est que les femmes sont attirées par les écrivains. Les premiers temps, je ne comprenais pas pourquoi les filles tournaient autour de moi. Peu habitué à être au centre de l'attention féminine, j'en éprouvais une certaine gêne, aggravée par ma réserve naturelle. Aujourd'hui que j'ai compris qu'elle était excitée par ce que je représente, et non par moi, et que je n'avais donc aucun effort à faire pour les séduire, j'enrage en comptabilisant mes occasions manquées. J'adore les femmes, mais elles me font peur. Vous n'imaginez pas comme cette incapacité à aller vers l'autre sexe est, pour moi, source de frustration et de tristesse. C'est d'ailleurs, entre autres, pour atténuer cette peine que j'écris : j'invente les histoires que je ne vis pas. Ce n'est pas la seule raison pour laquelle j'écris. Il y en a une autre : je veux, avec des mots, détruire le monde tel

qu'il est. Un écrivain est quelqu'un qui refuse de s'adapter à la vie parce qu'il en perçoit violemment la *lourdeur*. La plus petite des vulgarités, le plus imperceptible des mépris, le révoltent. Les autres personnes s'arrangent avec le monde, le digèrent. Ils font avec. Pas moi. La moindre salissure me tue. Ce n'est pas facile à vivre, vous savez. Je meurs une dizaine de fois par jour, et chacune de mes renaissances me voit un peu plus diminué. Et l'écriture, si elle me permet de survivre à la laideur de ce qui m'entoure, me ne rend pas heureux : elle n'arrive en effet que très partiellement à retranscrire ce que je ressens. De la tête à la main, une pensée perd une grande partie de sa force. Seuls les très grands écrivains arrivent parfois à placer leur cerveau au bout de leur plume.

Mais Revenons aux femmes.

Après l'épisode de la rue Blondel, je n'ai pas eu de relations sexuelles pendant trois ans. Je le désirais pourtant ardemment. Disons que j'ai joué de malchance et de maladresse. Non, ce n'est pas vrai. Je m'étais promis d'écrire la vérité, et voilà que je me remets à mentir. Si je n'ai pas fait l'amour pendant ces années, c'est parce que je n'arrivais pas à bander en présence de mes partenaires. Naïvement, je croyais que, dans le processus qui amène deux personnes qui se désirent à s'unir,

l'étape cruciale, celle après laquelle tout s'enchaîne sans peine, était le premier baiser. Je sous-estimais la difficulté de la première pénétration. C'était, à chaque fois, la même chose : à peine couché dans le lit (ou ailleurs, l'endroit n'a aucune importance, je le sais, j'en ai testé plusieurs, parfois incongrus, avec l'espoir que leur exotisme me rende ma virilité), mon sexe, véritablement, *disparaissait*. Je m'explique : l'être humain, s'il se concentre, peut ressentir la présence physique de la majorité de ses organes. Par exemple, si je focalise sur mon sexe, celui-ci va, un temps donné, être sensible à de multiples contacts habituellement négligés, car infimes et continuels : frottements du slip, variations de température, circulation de l'air, mouvements... Bien entendu, en érection, le sexe se sensibilise beaucoup plus, si bien qu'on peut parfois ressentir les battements de son cœur jusqu'au bout du gland. J'imagine que ça doit être pareil avec le sexe des femmes. Et bien moi, au moment du rapport sexuel, mon sexe, invariablement, s'anesthésiait. Malgré d'intenses efforts, je ne le sentais plus. Il restait désespérément mou, même sous plus les habiles caresses de mes compagnes. Je n'avais, pour ainsi dire, plus de bite. C'est, vous en conviendrez, un sacré problème pour faire l'amour. Mon

impuissance

-purement psychologique, puisque je bandais en solitaire- devenait une obsession. J'y pensais tous les jours, et plus j'y pensais, moins j'avais de chance, je le savais, de bander. Mes partenaires tentaient de me rassurer en me disant que ce n'était pas grave. Je ne les croyais pas. Pour deux raisons : d'abord parce qu'à leur place, j'aurais été fou de rage. Ensuite, car j'avais comme principe de toujours me méfier de la parole féminine, interprétable à l'infini.

Il fallait absolument que je résolve ce problème d'érection. Sur les conseils d'un ami, je suis allé dans un foyer africain acheter des noix de cola, paraît-il un excitant efficace.

- Avec ça, tu les rendras folles, avait rigolé le vieux type qui me les avait vendues.

Ayant rendez-vous l'après-midi même avec Linda, une étudiante que j'avais rencontrée quelques temps auparavant au salon du livre, je mâchais une noix sur le chemin de son appartement. C'était infect. Je n'avais jamais rien avalé d'aussi âcre de ma vie. Mais quelle importance ? Ce n'était pas le goût que je recherchais dans la noix de cola, mais son effet sur l'érection.

Je devais retrouver Linda directement chez elle, ce qui était une bonne chose, car je n'avais pas envie

de bavardages inutiles dans un café. J'avais, en vérité, hâte de baiser.

Quand je sonnais à sa porte, j'étais surexcité, comme si j'avais avalé plusieurs cafés. Elle s'en rendit compte immédiatement :

- Tu es sûr que ça va ?
- Oui, pourquoi ?
- Je ne sais pas, tu n'arrêtes pas de gigoter.
- Normal, c'est la cola.

Elle sourit :

- Le coca te fait cet effet-là, toi ?
- Non, *la* cola. La noix de cola. Tu ne connais pas ?
- Qu'est-ce que c'est ?
- Un excitant, qui fait bander. Que du naturel, hein ! Rien de chimique.

Là, elle éclata franchement de rire, découvrant ses jolies dents blanches et bien rangées :

- Tu te fiches de moi ? Où tu as acheté ce truc ?
- Dans un foyer africain.
- Un foyer africain ?
- Pas cher.
- Et tu crois que ça marche ?
- J'espère bien...

Je la dirigeais vers le canapé. Elle résista :

- Holà ! Calmos ! T'es là depuis moins de deux minutes et tu veux déjà me sauter ? Juste pour tester ta noix ?

- Et alors ? On est ensemble, non ?

- Tu imagines que ça te donne tous les droits ? Tu pourrais d'abord me demander comment je vais, ce que j'ai fait aujourd'hui...

- Ah oui... Les bons usages... Tu en as encore besoin ? Aurais-tu honte de tes instincts ?

Je lui caressais le bras. Elle le dégagea :

- T'es trop con.

- Aller, arrête...

- Si au moins tu bandais...

Je chancelais sous le coup.

- Tu es un monstre de me dire ça. Une vraie sorcière. Combien de fois tu m'as dit que c'était pas grave, qu'il ne fallait pas que j'en fasse toute une histoire, que ça arrivait à tous les mecs... Et voilà que... Bas les masques, c'est ça ? Sorcière.

Elle parut sincèrement désolée.

- Excuse-moi, Frank, je ne voulais pas dire ça...

- Tu l'as dit. Tu me déçois.

- P'tit chouchou... Elle m'enlaça. Chercha ma bouche avec la sienne. Maintenant, c'est moi qui la repoussais :

- Ah non ! C'est trop facile !

Elle me lança un regard de défi :

- Tu as peur d'essayer, c'est ça ? T'es un peureux ?

- C'est ça...

Je l'ai forcée à s'allonger sur le canapé, elle faisait

semblant de se débattre, je me suis assis sur elle et j'ai défait ma braguette. Mon zob pendait lamentablement.

- Le type m'a dit qu'il fallait une stimulation.

- ...

- Tu peux me branler ?

- C'est pas vrai...

Elle râla en prenant mon sexe dans sa main. Elle commença ses mouvements de va-et-vient. Je ne bandais pas.

- Il en faut peut-être un peu plus.... Tu me sucés ?

- Tu te fous de ma gueule ?

- Pas du tout. Le contact avec l'humidité de tes muqueuses devrait me faire monter. C'est de la simple mécanique.

- Mais on a déjà essayé la dernière fois, et ça n'a rien donné.

- Oui, mais là, y'a la cola ! Ca va marcher, j'en suis sûr. Je sens le truc. S'il te plait...

- Bon, OK... Mais t'es vraiment chiant, tu sais ?

Elle se pencha pour approcher sa bouche de mon sexe. Je fermai les yeux pour me concentrer. La focalisation sur l'organe, rappelez-vous. Je me répétais intérieurement : « Noix de cola, noix de cola, puissances noires, esprits d'Afrique, venez à moi... ».

Rien.

Que dalle.

Je ne sentais même pas la bouche de Linda.

- Et merde !

Je repoussais ma compagne d'un geste agacé avant d'enfourer mon visage dans un coussin.

Et merde et merde et merde !

Chapitre 9

Je ne l'ai pas senti dès le début, ce toubib. Je n'aime pas les types qui te serrent la main paume en bas. Ces micro-pressions de mâle dominant me fatiguent. Les rapports de force ne m'intéressent pas ; ils m'ennuient vite. Je n'ai pas envie de ça dans ma vie. Je soigne mon angoisse ailleurs. Dans la création. Lorsque j'écris, je ne me mesure qu'à moi-même, pas besoin d'écraser les autres pour me sentir fort. Je sais que je suis beau, mais, contrairement aux salauds, j'aimerais que tout le monde le soit. Mes inévitables pulsions sadiques, je les glisse entre mes lignes ou dans mes draps, quand, m'imaginant faire l'amour, j'insulte ma partenaire avec des mots très sales et excitants (bientôt je ferais l'amour, je suis ici, chez ce médecin nazi, assis dans un siège trop mou, pour ça). Je trouve le fait d'insulter pendant l'amour très bandant. Ce qui n'est pas incompatible avec l'idée, profondément ancrée en moi, de ne souhaiter de mal à personne, absolument personne ; puisque personne, fondamentalement, ne m'intéresse. Je

suis gentil par indifférence (jamais par mépris, contrairement aux types qui te serrent la main paume en bas).

Le médecin a les doigts longs, avec des poils épais dessus. Il se les lisse en m'écoutant. Sa barbe, elle, est grise. Ses cheveux blancs. Joli dégradé. Je n'aurais pas dû venir. Un ami du père de Linda, en plus. C'est loin d'être exaltant de se dire que mon beau-père (et par ricochet ma belle-mère, puisque les hommes se savent rien cacher à leur femme) est au courant de mes problèmes d'érection.

Je ne lui dis pas tout, me contente d'évoquer le stress, une fatigue passagère. Je me trouve des excuses. Linda, perfide, me reprend :

- Ca fait pourtant longtemps, non ?.

- Pas tant que ça, je riposte. Depuis que je suis avec toi, en fait.

Le médecin esquisse un sourire. Il doit avoir l'habitude de ces règlements de compte conjugaux. Ca doit l'amuser, de voir des couples se sortir des horreurs devant lui. Il va être servi, avec nous.

- Je dois être ému d'être avec une femme qui a autant d'expérience. Tu m'as bien dit que t'avais consommé une quarantaine d'amants, non?

C'était faux, mais l'effet de surprise joua en ma faveur : épouvantée par tant de mauvaise foi, Linda fut incapable d'ouvrir la bouche pour

protester. Je souriais désormais largement : l'idée de me lancer dans une séance de vanes contre Linda, en présence d'un spectateur silencieux, peut-être même de mon côté, complicité masculine aidant, m'était, somme toute, assez agréable. Feu à volonté !

Trente minutes plus tard, je sortais, furieux, du cabinet. Un départ orageux, fait d'insultes et de menaces à l'encontre du corps médical en général et de Linda en particulier. J'avais perdu la bataille. Une défaite inattendue, qui me laissait seul, les mains froides et les joues rouges, face à ma peine. Ma ruine s'est jouée sur une phrase, venue me gifler par surprise (je ne suis pas sûr que Linda elle-même s'attendait à être si brillamment perfide) :

- Tout s'explique : tu es puceau.

Ah, la garce! Anéanti, je vous dis! Pulvérisé! Calciné! Rien à répondre, bouche cousue par la honte, voilà la triste vérité. Mon honneur ne m'a pas lâché pour autant : je décidais de quitter la pièce la tête haute, espérant que l'un de mes deux ennemis me rappelle à la raison et me demande de rester (ce qu'aucun, bien entendu, ne fit ; on préfère achever un homme blessé plutôt que le soigner. J'ai mis un temps extraordinaire, tant je suis naïf et doux, à le comprendre).

Je me retrouvais, bêtement, dans un petit café, tout en longueur, en face de l'immeuble du sexologue. Les vitres étaient sales, il restait des miettes de pain sur la table, et le serveur allait et venait en faisant semblant de ne pas me voir. Au bout d'une dizaine de minutes, j'arrivais, par je ne sais quel miracle, peut-être la fin prochaine du service, à commander un déca ; le serveur revint avec un Ricard :

- J'ai mal compris, me dit-il, retirant le verre.

- Non, non! Laissez, ça ira.

Je porte le verre à ma bouche, trempe mes lèvres, et bordel, je l'avale cul sec, ce n'est pas le moment de jouer petit bras, l'ivresse me donnera les forces nécessaires pour affronter Linda, qui, selon toute probabilité, ne va pas tarder à descendre, question de minutes maintenant, pas plus, le temps de descendre l'escalier, et la voilà qui, dans un instant, va pousser la lourde porte de l'élégant immeuble du sexologue...

Linda...

Qu'est-ce qu'elle fout? Elle est en train de se faire niquer ou quoi? Sur le bureau? Le fauteuil? A même le sol? Il doit l'avoir bien dure, lui. Je ne suis pas triste : je suis vexé, c'est pire.

Je vais la tuer, tout simplement.

Ca doit être facile de tuer quelqu'un. Enfant, en

vacances chez mes grands-parents, j'ai étranglé un chat ; et bien, c'était facile. Je vais tuer Linda comme j'ai tué le chat.

(Rien que d'écrire ces phrases, des années plus tard, j'enrage. Je n'oublie rien. A chaque contrariété, mes haines anciennes, fondatrices, remontent cogner mon estomac et tendre mes muscles. C'est épuisant, aussi bien psychologiquement que physiquement, mais je ne me vois pas vivre autrement. Les années ne me calment pas, au contraire, dans un mauvais jour, je peux frapper quelqu'un juste parce qu'il aura eu un sourire méprisant ou parce qu'il m'aura volontairement bousculé dans le métro. Je vis dans le feu de la colère et j'aime ça, je me sens vivant).

Finalement, elle est sortie. Je lui ai fait signe à travers la vitre. Quand elle s'est assise face à moi, j'ai remarqué que ses yeux étaient rouges et brillants. Ses cheveux, désordonnés par le chagrin, se collaient par mèches sur son front. Ses lèvres tremblaient légèrement, surtout celle du bas. J'ai d'abord voulu lui ordonner d'arrêter cette comédie, surtout le coup du tremblement, parfaitement ridicule ; ce n'était pas avec ce grossier stratagème qu'elle allait réussir à m'émouvoir. Finalement, je me suis tu ; il me paraissait inutile de mettre de

l'huile sur le feu. De son côté, Linda a fait semblant de ne pas voir mon verre de Ricard vide, alors qu'ordinairement je ne bois pas. Elle comme moi ne voulions pas envenimer les choses. Si nous étions incontestablement sur le chemin de la réconciliation, le respect des règles de la dispute nous obligeait cependant à grogner encore un moment. J'attaquais donc le premier :

- Un puceau... Pourquoi t'as dit ça? C'est moche.
- Et toi, tu as été beau, peut-être?
- Ce n'est pas moi qui ai commencé, je te signale.
- Ah, tu fonctionnes comme ça ? Intéressant... On te taquine et tu te sens obligé de lancer une guerre? J'essayais juste de détendre l'atmosphère.
- Eclatante réussite.
- N'est-ce pas?
- Tu en prends un avec moi?
- Un quoi?
- Pastis.
- Tu ne viens pas d'en boire un?
- Ca me réchauffe le corps et m'allège la tête.
- Je croyais que tu ne buvais pas.
- Aujourd'hui est une exception.
- Puisque tu y tiens... Vas-y pour un marseillais.
- Pourquoi tu appelles ça un marseillais?
- Parce qu'on dit comme ça, non?
- Jamais entendu. Tu es sûre ?

- Oui... Enfin non... Je ne sais plus. Ce n'est pas très grave, non?
- Tu as raison. Rien n'est grave.
- Te voilà philosophe.
- Je tente d'apporter un minimum de sens à la vie, à nos vies, et toi tu te moques!
- Pas du tout.
- C'est comme pour mes livres : tu n'acceptes pas mon talent.
- Oh, Calimero est de retour... Ce que tu aimes te plaindre, c'est fou ! J'aime bien tes livres, tu le sais.
- C'est exactement ce que je te reproche. Tu aimes *bien* mes livres... Tu devrais les adorer! Mais non... Tu les aimes *bien*. Toujours à me rabaisser... me circonscrire... Tu es bien une femme!
- De mieux en mieux...
- De toute façon, vous ne comprenez rien à l'art. Vous vous en foutez... Mais si ! Ne fais pas cette tête, c'est la vérité. Ce qui vous importe, c'est que rien ne vienne troubler l'intérieur douillet de votre cercle. Le reste... L'art, la science, la politique...
- N'importe quoi... N'importe quoi...
- Les femmes sont par essence, comment dirais-je... une force de réaction. Pendant que nous, les hommes, allons vers l'avant, à la conquête du monde, vous, les femmes, nous tirez par la manche.

- Pathétique... Le pire, c'est que j'ai l'impression que tu crois à ce que tu dis.

- L'extérieur ne vous fait pas peur, il vous ennuie. Malheureusement pour vous, on ne fait pas l'Histoire dans une cuisine.

- Ni dans un bar.

- Très drôle. Mon système de pensée se tient. Si, si. Il est peut-être faux, mais il a les jambes solides. C'est l'essentiel.

- Pour quelqu'un que la science intéresse...

- Je préfère me tromper, que de ne pas réfléchir. Mais ça, vous ne pouvez pas le comprendre.

Excédée, Linda se lève.

- Ca suffit comme ça. Je m'en vais.

- Non!

Je la retiens par la manche. Je me rends compte que je suis, peut-être, allé trop loin. Par jeu, comme d'habitude. Je passe mon temps à jouer, sans bien en mesurer les conséquences.

- Tu veux que je fasse quoi d'autre ?

- Reste.

- Tu comprends, ça, que je n'ai pas envie de rester avec un type qui dit des conneries pareilles? Tu crois que je vais t'écouter sans rien dire?

- Très bien, je vois que tu refuses le dialogue...

- Quel dialogue ? Tu déliras tout seul depuis cinq minutes !

- Je plaisantais... Reviens. Reviens ! J'arrête... Promis, j'arrête... Je t'aime.

- ...

- Oui.

- Comme ça? Maintenant?

- Je le dis parce que j'ai envie, c'est tout. Je ne choisis pas le moment. C'est bien ça, l'amour, non? C'est bien ça que vous voulez, non? Une force incontrôlable qui vient du fond des tripes. Et ben voilà, je te montre mon bide... Je t'aime, Linda. Je t'aime. Excuse-moi.

Son visage se radoucit. Elle revient s'asseoir.

- Ok, mais je te préviens, t'as pas intérêt à recommencer tes conneries ! Plus jamais !

- Promis.

- Parce que c'est insupportable.

- Juré craché.

Une heure vingt plus tard, pour la première fois de ma vie, j'entrais mon sexe dans un vagin. L'amour est un puissant vaso-dilatateur. Ou est-ce la dispute ?

Chapitre 10

Voilà. Après des années d'attente, d'angoisse, de frustration, je l'ai fait. Mon premier rapport sexuel non tarifé. Dans un lit confortable, sous une

lumière douce. Avec une fille attirante. Cela aurait dû être inoubliable.

Ce fût, tout au plus, sympathique.

Pardon, j'exagère, je suis de mauvaise foi : disons, très agréable. Mais pas aussi intense que je l'imaginai.

C'est donc ça, le sexe?

Du plaisir, bien sûr, mais atténué par l'effort et, avouons-le, un léger ennui. L'effort, on n'en parle pas : vous en conviendrez, il fait beaucoup bouger pendant l'amour, autant que pendant une séance de fitness au Club Med Gym ; c'est fatigant, et, à la fin, on a des crampes aux bras et aux mollets, parfois même dans les doigts de pied. Deuxième plaie : l'ennui. Tout à fait : je me suis un peu ennuyé. Je n'ai pas soupiré, grogné, haleté, crié comme je l'attendais; tout au plus, au moment de l'orgasme, ma respiration s'est accélérée. Je n'ai, il faut le dire, à aucun instant été transporté. J'ai fait ce qu'il fallait faire, correctement je crois, mais sans grand enthousiasme. Je pensais vivre l'apothéose, j'ai dû me contenter d'un vague frisson dans la région de mes couilles. Quelle déception !

Le voilà, le grand accablement du sexe, presque insupportable en vérité, car il vient confirmer que, même dans les moments de grande intensité (ou supposés tels), l'être humain n'arrive jamais à

totallement se séparer de son insatisfaction. Cette déception est, j'en ai bien peur, insurmontable. Pour les hommes, le processus déceptif se passe généralement comme ça (chez les femmes, n'en étant pas une, je ne saurais dire) : vous êtes avec votre partenaire, détendu et légèrement excité. Vous vous embrassez avec intensité. Vous ne pensez pas à grand-chose, peut-être même à rien (mais c'est rare, la tête entièrement vide, je n'y crois pas, même pendant l'orgasme) : vous êtes tout, ou presque, à ce que vous faites. C'est ce *presque*, le fond du problème : si vous n'arrivez pas à le dépasser, l'ennui, immanquablement, apparaîtra. Mais nous n'en sommes pas là. Pas encore. Nous voici maintenant dans le temps dit des préliminaires, cette préparation du corps qui rassure les femmes et agace les hommes. Les préliminaires, c'est le moyen qu'ont trouvé les femmes pour se dire que non, elles ne sont pas comme ces salopes (disent-elles) qui démarrent au quart de tour. Les femmes détestent ce genre de fille car elles voudraient leur ressembler. Passons. Les préliminaires achevés, vous commencez l'emboîtement. C'est plaisant, n'est-ce pas ? Les minutes passent, tout va bien, il se peut même que, porté par une satisfaction montante, vous déclariez votre amour à votre partenaire. Cependant, assez

vite, la lubrification vaginale diminue les frottements, principale source de plaisir sexuel. Votre sexe n'a plus rien à quoi s'accrocher, il bouge dans le flasque. L'intensité de vos sensations diminue, jusqu'à l'inexorable ramollissement de votre sexe. C'est agaçant, vous l'avouerez. Vous faites alors des efforts pour rester en condition. Comment? Quelles possibilités s'offrent alors à vous? Je n'en vois qu'une : ouvrir la boîte à fantasmes. C'est-à-dire, ne plus se contenter de faire l'amour, d'être entièrement dans le moment présent, mais de *penser au fait que vous êtes en train de faire l'amour* (avec votre partenaire, ou quelqu'un d'autre, ça a peu d'importance). En d'autres mots, il s'agit de sortir de votre corps pour devenir spectateur de votre propre action. Généralement (mais pas à tous les coups), cette mise à distance de vous-même, ce dédoublement, vous redonne la dose d'excitation nécessaire à la re-sensibilisation de votre sexe. C'est une bonne chose, qui, notons le, pose une question intéressante : l'idée du sexe n'est-elle pas plus excitante que le sexe lui-même? Pour arriver à l'orgasme, n'est-il pas obligatoire de se faire un film porno mental ; n'est-il pas nécessaire de quitter son corps (qui, on s'en rend vite compte, offre peu de possibilités), pour faire l'amour plus

vigoureusement, plus salement, plus superbement, dans sa tête ? Cela me paraît une évidence ; ce qui est quand même désespérant, quand on y pense *sérieusement*.

Le sexe mental, bien que puissant, ne suffit pourtant pas. La jouissance est aussi une affaire de corps. Le romantisme niais, qui affirme que l'acte sexuel est plus profond lorsqu'il est fait par des personnes qui s'aiment, nous l'a fait un peu vite oublier : le sexe est, avant tout, une *technique*. Une affaire de pistons coulissants. J'en ai déjà parlé, souvenez-vous, avec les accessoires. Si on maîtrise mal la mécanique du sexe (le terme, froid, peut choquer, il est pourtant juste, et nous pousse à nous défaire de nos illusions en la matière, illusions qui sont autant d'obstacles à la jouissance), on ne peut pas arriver à l'orgasme. Voilà pourquoi le sexe demande tant d'efforts : le moindre incident, même minime, réduit les chances d'arriver au bout. Un incident, dans l'amour, c'est par exemple, au hasard d'un mouvement maladroit (oh, rien, une paille, un millimètre de côté, un dérapage infime), l'angle de pénétration qui varie d'un degré. Les conséquences sont immédiates : vos sexes, brusquement, ne s'emboîtent plus aussi harmonieusement. Les frottements se font moins sentir. Il faut alors tout recommencer, reprendre le

bon rythme, la bonne synchronisation, et surtout, chose incroyablement difficile, retrouver l'angle juste. D'autant plus qu'à chaque tentative ratée, l'angoisse de l'échec s'intensifie. Une angoisse qui peut rapidement se transformer en découragement, voire, catastrophe, en débandade.

Il devrait y avoir des cours de sexe. Des cours gratuits, ouverts à tous les majeurs, où l'on apprendrait à manipuler correctement les zones érogènes, ainsi que toutes les techniques, les mouvements, et la juste utilisation des accessoires. A force d'apprentissage, nous deviendrions tous des *love technicians*, ce qui serait une excellente nouvelle pour l'épanouissement sexuel général. Vous avez un corps : sachez l'utiliser le mieux possible.

Après l'amour, Linda a absolument voulu parler de la vie et de ses petits bonheurs (elle venait, si j'en croyais le brillant de ses yeux, d'en vivre un). Moi, je n'étais pas trop enchanté de me lancer dans une telle conversation, que je trouvais, par ailleurs, complètement grotesque. Je préférais rêvasser tranquille, allongé dans le lit encore chaud de nos ébats, jusqu'à la tombée de la nuit, dans les bras de ma chérie.

- Ca a marché... C'est super!

- Ouais.
- Je suis contente, tu sais.
- Moi aussi. Y'a une bouteille d'eau fraîche au frigo?
- Je crois.
- Tu veux pas aller voir?
- Tu peux pas y aller, toi?
- J'ai super mal aux jambes. Je ne sais même pas si je peux me lever.
- Qu'est-ce qui t'arrive?
- Manque de magnésium. Ca m'arrive souvent. La bouteille d'eau, c'est de l'Hépar?
- Aucune idée.
- Bon, je me lève... Aïe! Je...
- Ok Ok, j'y vais.

Elle s'est levée, nue. Elle avait vraiment un joli corps. Je l'avais déjà remarqué, bien sûr. Dès notre première rencontre, au Salon du livre. Elle portait une robe d'été, bien que ce ne soit pas encore la saison. J'avais été attiré par son nez droit, l'épaisseur de ses lèvres, sa taille fine (si rare de nos jours), la fragilité de sa fossette sus sternale, ce creux charmant au bas du cou... J'ai la passion du détail. Qui d'ailleurs, chez la femme, est un élément crucial de séduction : tout, dans son corps en constante représentation, compte. Le choix de tel geste à tel moment, la couleur et la disposition de

tel vêtement, le choix de montrer, ou pas, ce bout de peau précis (et pas un autre), le ton de sa voix, l'intensité de son rire... Tout est pesé, soupesé, tout fait sens. Tout doit être potentiellement sujet à excitation.

J'aime regarder le corps des femmes. Lorsque, les douces journées venues, les mains dans les poches, j'arpente les rues où mon ennui me mène, on peut dire que je ne fais même que ça. J'admire. La beauté des chairs, des courbes, l'élégance travaillée des mouvements. Je me réjouis de la finesse d'une cheville. Je complimente secrètement, celle, plus discrète, creuse, du tendon d'Achille. Je suis respectueux, presque inquiet (une inquiétude devant tant de promesses), de la nervosité d'un mollet. J'aime, aussi, quand le haut des cuisses se touchent ; je suis ému devant un grand adducteur en contraction, et j'adore plus que tout les fesses cambrées. Les ventres un peu ronds, moelleux, ne me dérangent pas, à condition que la peau, à cet endroit, soit très douce (et, pourquoi pas, recouverte d'un léger duvet blond, presque invisible). Je n'aime pas les nombrils qui sortent ni les seins en forme de poire, je préfère les pommes, bien rondes, lourdes et pleines, 95C et tétons à petites auréoles brunes, c'est vraiment l'idéal. Idéalement, il faut que la femme ait les seins assez

gros pour pouvoir se lécher les tétons. Mais attention, s'ils tombent, c'est rédhibitoire. Où alors, un rien, juste pour montrer que le poids de la chose est respectable. Autre élément essentiel : le rapport entre le tour de bras (mesuré au bas du deltoïde, sur la ligne horizontale imaginaire qui relie les tétons) et le tour de poitrine doit être le plus petit possible. De gros seins mis en valeur par la maigreur des bras me bouleversent. Si, en plus, le bras se termine par une main longue et fine (dans la plus belle des configurations, quand un empan est égal à deux paumes), je frise la larme. Les mains ont un potentiel érotique certain, c'est connu. J'apprécie quand les doigts des filles remuent peu. Aux doigts exubérants, en perpétuelle agitation, je préfère les doigts intimidés, engourdis par de lourds et brûlants secrets.

Les doigts de Linda ont ce mystère, même quand ils tiennent une bouteille d'Hépar.

- Merci. J'avais soif.
- Tu as l'air ailleurs... Tu pensais à quoi?
- A toi.
- Alors? Quel est le bilan?
- Comme celui du communisme par Georges Marchais : globalement positif.

- Je te remercie!
 - Dans ma bouche, c'est un compliment.
 - Je n'en doute pas, bizarre comme tu es!
 - Tu penses qu'être communiste, c'est être bizarre?
 - Je n'ai pas dit ça.
 - C'est ce que tu as voulu me faire comprendre, non ? Pour répondre à ta question...
 - C'est toi qui l'a posée.
 - Je l'ai simplement reformulée. Mais revenons à la soi-disant étrangeté du communisme... C'est vrai que prôner la fin de la propriété privée des moyens de production et d'échange, ça sonne un peu *has-been*. Enfin, *has-been* dans ton monde. Parce que l'ouvrier qui s'épuise à l'usine pour une paye de misère, lui, il serait plutôt d'accord avec le projet marxiste.
 - Dans mon monde... Tu ne peux pas t'empêcher de m'agresser, hein? Mon monde, c'est aussi le tiens, je te signale.
 - Je n'appartiens à aucun monde.
 - Cela s'appelle de l'autisme. Tu n'es pas artiste, tu es autiste.
 - Ce n'est donc pas la même chose?
- Elle rit :
- T'es vraiment trop con! Viens m'embrasser.
 - D'accord Madaaaame!
 - Arrête de parler comme ça! On dirait un mongol !

- Ahhhhhh!!! Je vais manger toi nenette, madaaaame!

Hurlant de rire, elle court se réfugier dans un coin de la chambre. Je m'approche d'elle en faisant de grands gestes fous. Elle plaque ses bras contre sa poitrine, ce qui fait ressortir ses seins. Je me mets aussitôt à bander.

- Regarde, Madaaame! Dure quequette! Dure quequette, madaaame!

Je me frotte contre son ventre. Elle fait semblant de se dégager. Je la bloque contre le mur, plaque une main sur son cou.

- Hum... On t'a jamais dit que t'avais de jolis triangles sus claviculaires?

- Pardon ?

- Tes deux petits creux situés à la base de ton cou. Un pour le sel, l'autre pour le poivre, comme disait ma mère.

Je relâche mon étreinte et je me laisse tomber à ses pieds. Je plaque une série de bisous enfantins sur son ventre tiède, avant de frotter mes joues dans ses poils pubiens. Je respire sa chatte et grogne de plaisir, sans pourtant apprécier l'odeur, que je trouve écoeurante. Linda ne proteste pas. Je plonge ma langue dans sa fente. Inexpérimenté, je lèche au hasard de mes envies, sans prendre en compte celles de Linda (que je suis, de toute manière,

incapable de percevoir, trop absorbé que je suis par ma tâche). Les minutes passent et je commence à m'ennuyer. Je décide alors, pour passer le temps, de lécher au rythme des chansons qui passent à la radio. De petits coups de langue rapides sur *Beat It*, de Michael Jackson, des succions sur *Still Lovin' You*, de Scorpion, de longs chemins sinueux pour accompagner le sax de *Careless Whisper*, de George Michael. Je m'amuse comme un enfant, et ça a l'air de plaire à Linda, qui enfonce mon visage dans son sexe en haletant. J'ai du mal à respirer, mais pas question de m'arrêter ; j'accélère en même temps que Queen sur sa rapsodie bohémienne, les chœurs partent dans tous les sens, ma langue aussi. Lorsque la guitare arrive, je deviens dingue, je mordille le clitoris, Linda me plante ses ongles dans mes cheveux, j'ai mal, mais je la laisse faire, j'aspire son clitoris à fond. Alors que les chœurs reviennent pour l'apothéose, elle hoquette de surprise, son corps en entier se bloque, c'est magnifique.

Ensuite, nous avons fait l'amour. Plus exactement, parce que fatiguée, Linda m'a laissé lui faire l'amour. Je lui ai demandé si ça ne la dérangeait pas que je prenne mon plaisir seul, elle m'a gentiment répondu :

- Non, mais ne tarde pas trop.

Je me suis concentré, j'ai joui en moins de dix minutes. Elle s'est essuyé le vagin avec du Sopalin.

- C'était bien ?

- Oui. Tu as la preuve sur le Sopalin.

Elle paru étonnée :

- Les hommes peuvent éjaculer sans avoir d'orgasme.

- Qui t'a dit ça ?

- Des hommes.

- Tu les as crus ?

- Pourquoi je ne les croirais pas ?

- C'est vrai... Tu ne peux pas savoir... J'imagine que c'est le même genre de types qui te disent que l'amitié entre les hommes et les femmes existe ?

- ...

- J'en ai croisé, de ces vicieux... Rodant... Seuls... L'air de rien... Calculateurs, malgré leurs joues tendres... De vrais serpents ! Une sensibilité toute féminine, disent-ils... De la compréhension, des fausses confidences, des larmes, parfois, du romantisme en toc... La recherche effrénée de *complicité*... Tout ce cirque pour mieux vous baiser... Méfie-toi, Linda ! Ces princes charmants sont les pires machos que je connaisse. Ils foutent les femmes... Se foutent d'elles... Pas que d'elles, d'ailleurs : ils méprisent le monde entier. Il n'y a

qu'eux qui les intéressent.

- Tu exagères... Tu exagères toujours.

- Des affreux, je te dis !

Linda s'est endormie. Je l'ai regardée. Ce qu'une femme a de plus émouvant quand elle dort, c'est son cul. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être est-ce lié au fait que c'est uniquement lorsque sa propriétaire est endormie que le cul, libéré de toute pudeur, se libère. Les fesses d'une femme endormie semblent enfin vivre pour elles-mêmes. Elles se prélassent, sourient, s'étirent avec grâce lorsqu'une jambe, à la recherche de fraîcheur, remonte vers la poitrine. Chez une femme, ce n'est pas négociable, je retiens d'abord le cul, les seins viennent après. Je pourrais me faire une fille avec un très beau cul et sans seins, mais je me vois mal draguer une nana à la poitrine magnifique et aux fesses molles.

Le cul de Linda est de toute beauté. Savez-vous comment reconnaître un derrière de première qualité? En mouvement, ses lobes doivent bouger séparément. C'est émouvant, vous en conviendrez, des lobes qui roulent et se frottent... Quand l'un descend, l'autre monte... La fluidité du mouvement est admirable. Ce n'est pourtant pas suffisant pour

définir le sublime de la chose : un fessier parfait doit, pour mériter ce qualificatif, être le véritable centre de gravité du corps, attirant à lui les organes périphériques. Des fesses magnifiques, c'est-à-dire, selon mon goût, excessivement bombées, aspireront ainsi vers elles le vagin, qui s'en trouvera allongé et affiné, et iront, dans les cas extrêmes, tendrent la peau du ventre. En d'autres termes, des fesses de rêves vampirisent le reste du corps.

La nuit tombait à travers les rideaux fermés ; je ne me laissais pas de regarder Linda dormir. Vers 20 heures, j'eus faim. Le frigo, comme souvent chez les étudiants, était presque vide. Heureusement, le lait n'était pas caillé et j'avais repéré un paquet de céréales dans le placard jaune, au dessus de l'évier. Je m'installai devant la télévision avec mon dîner sur les genoux. C'est alors que je remarquai, posé sur le téléviseur, un mètre de couturière. Que faisait-il là? Un oubli, sans doute. Le mètre changeait de couleur tous les dix centimètres, exactement comme celui que mon père, encourageant en cela ma passion pour les mesures de toutes sortes, m'avait offert enfant. De la télé, le mètre alla dans la poche de mon pyjama, avant de se dérouler sur le corps de Linda. Je dû agir avec

tact pour ne pas la réveiller :

Tour de poitrine : 87 cm

Tour de taille : 63,4 cm

Tour de hanches : 95,1 cm

Des chiffres encourageants, puisqu'ils s'approchaient des mensurations idéales établies par une grande marque de produits cosmétiques, que j'approuvais totalement (excepté le tour de poitrine, que j'aurais aimé plus conséquent) :

Tour de poitrine : 91,4 cm

Tour de taille : 60,9 cm

Tour de hanches : 91,4 cm

Il faisait totalement nuit maintenant. Un vent léger rafraîchissait les rues. Je me penchais à la fenêtre, les yeux fermés, attendant la pluie. Des gouttes étonnamment lourdes et froides, vinrent bientôt s'écraser sur mes joues. Sur les trottoirs, les passants accéléraient soudain leur allure. Au bout de quelques minutes, les rues étaient vides. J'écoutais le bruit sec de la pluie tomber sur le sol. J'aimais beaucoup faire ça, quand j'étais petit. A l'abri derrière la fenêtre de ma chambre, je m'imaginai spectateur privilégié de la violence du

monde.

Vers minuit je m'endormais, le corps collé à celui, moite, de Linda. Après un léger repas, elle s'était en effet de nouveau endormie.

Chapitre 11

A travers la brume de mon demi-sommeil, j'entendis les bruits du petit-déjeuner. La casserole brutalement posée sur la plaque électrique, des portes de placard qui claquent, des couverts qui s'entrechoquent... Rien de très agréable à l'oreille fragile du matin, excepté le ronronnement gras de la cafetière. L'odeur du pain grillé et du café chaud me poussa à me lever. Linda, une tartine dans une main, un mug dans l'autre, mangeait debout dans la cuisine.

- Salut.
- Bonjour. Je suis en retard. Je n'ai pas entendu le réveil.
- Moi non plus. Tu ne veux pas rester avec moi aujourd'hui?
- J'aurais aimé, mais j'ai un partiel.
- Ah oui, les études...
- Je reviens dans l'après-midi. Tu seras là?
- Je ne sais pas encore. Je vais peut-être aller au cinéma.
- Encore?
- Ecriture le matin, film l'après-midi. Tel est l'immuable programme de mes journées.
- C'est bien comme métier, écrivain.
- Tout le monde le dit, mais personne n'ose sauter le pas. Si c'est tellement sympa, d'écrire des livres, que les gens se mettent à en faire!
- Tout le monde n'est pas artiste.
- Disons que tout le monde n'est pas doué pour l'être. La grande majorité de la population ne possède d'ailleurs absolument aucun don. Littéralement, des bons à rien. Mais chut, il ne faut pas le dire, ça déprimerait trop de monde.
- A peine debout, du craches... Tu ne te détends jamais?
- Trop de combats à mener.

- Contre qui?
- Les pesants. Les méprisants. Ils sont nombreux.
- Elle n'est pas perdue d'avance, ta guerre ?
- De défaites en défaites jusqu'à la victoire. Tu ne vas pas être en retard?
- Si. Tu feras la petite vaisselle? Bisous.

Me voilà seul. Comme toujours. Je traîne un moment dans l'appartement. C'est bien, chez Linda. Confortable. Deux pièces claires, un coin cuisine joliment aménagé. Une salle de bain avec baignoire. Du parquet. Des voisins silencieux. Mieux que ma chambre de bonne. Je remarque avec joie que le dessus des plaintes est propre, tout comme les grilles d'aération : j'aime les filles qui prennent soin de leur intérieur, et Linda sera donc, désormais je n'en doute plus, ma femme. Devant la télé, je fais de la gym, des étirements, des pompes. Dès que j'ai chaud, j'arrête. Je sens mes aisselles. L'odeur salée me confirme qu'il est temps de prendre ma douche. De retour au salon, encore mouillé dans mon peignoir, je m'allonge sur le canapé, ordinateur portable sur les genoux.

Les yeux fermés, je laisse lentement monter la rage. Lorsqu'elle est au bord de mes lèvres, prête à exploser, je mets un disque et commence à écrire. Je ne peux pas écrire sans musique. Fidèle

compagne de solitude, nous parlons la même langue. Elle m'inspire, me pousse, me donne le style et le ton. Avec du rock dans les oreilles, mes phrases seront sèches, mon discours fiévreux. Sur de la pop, mes mots virevolteront comme des feuilles au vent, et mes sentiments seront plus doux. Le jazz, lui, me rendra la vue. C'est le style, la musique de la phrase, son coeur battant, qui définit l'histoire, non l'inverse ; tel est le grand secret de l'écriture. J'écris sans joie particulière, mais sans grande souffrance non plus. Les écrivains ont l'habitude de dire qu'écrire est le travail le plus pénible au monde : je leur conseillerais de s'installer une journée derrière une chaîne de montage. L'écriture n'est pas, pour autant, une chose aisée. La relecture, par exemple, me tue. Si j'écris pendant de longues heures, ce n'est pas par goût de l'effort ou de la performance, mais pour retarder le plus possible le terrible moment de la dissection implacable du texte, où toutes les maladresses me sauteront aux yeux et où, soudain envahi d'un profond dépit, persuadé d'être le plus mauvais des écrivains, que dis-je, un pauvre gribouilleur, je serais tenté de tout effacer, moi compris.

J'étais en train d'écrire avec l'amour suprême de

Coltrane, lorsque je fus interrompu par un appel téléphonique de Linda.

- Dieu merci tu es là ! Rejoins-moi à l'hôpital Tenon. Marie-Jeanne a fait une TS, elle est dans le coma.

- C'est pas vrai?!

- Je te jure.

- C'est terrible... Qui est Marie-Jeanne?

- Frank... On a pris un café tous les trois il y a un mois, tu ne te rappelles plus?

- Ah oui ! Marie-Jeanne...

- Elle n'avait pas l'air dépressive, pourtant, pensa Linda à voix haute.

- C'est peut-être un accident?

- Bien sûr. Elle aura avalé une poignée de cachets par inadvertance.

- Tu veux dire que... ça pourrait être... un meurtre?

- Ou un attentat. Viens à Tenon, je t'attends.

J'ai toujours aimé les hôpitaux. Je m'y sens en sécurité. Savoir que je suis entouré de dizaines de médecins, dont un bon nombre de spécialistes, prêts à intervenir à la moindre défaillance, me permet d'envisager mon avenir immédiat avec sérénité. Au sein d'un centre hospitalier, j'attends de pied ferme mon AVC.

Linda est debout devant l'accueil. Il y a beaucoup de monde. Des noirs, des arabes, quelques blancs. Les gens ne se parlent pas, se regardent peu. A intervalles réguliers, un bébé, attaché dans sa poussette, pleure. Sa mère, immobile comme une statue, ne juge pas utile de le prendre dans ses bras, de lui parler doucement pour le calmer. Les gens, excédés par les pleurs, soupirent. Une infirmière qui passe par là, les épaules hautes et la démarche nerveuse, s'approche de la poussette. Sans un mot, elle détache l'enfant et le pose sur les genoux de sa mère. Interloquée, celle-ci n'ose pas protester. L'enfant cesse aussitôt de crier.

Marie-Jeanne a quitté le service de réanimation. Elle se repose chambre 501. Le même numéro que mon jean Levi's. La peau transparente de son visage laisse apparaître de fines veines bleues sous ses yeux. Sa voix est à peine audible ; les mots, retardés par une écrasante lassitude, sortent avec difficulté -quand ils sortent. Quelquefois en effet, une phrase reste inexplicablement en suspend, et le regard, devenu indifférent aux autres, s'en va fixer un point invisible au plafond.

- Ca va mieux ? lance Linda.
- Je veux mourir.
- Je comprends, lance-je.

- Frank! aboie Linda, outrée.
 - Rassure-toi chérie. Je n'ai pas dit que j'allais, *moi*, me suicider.
 - Frank... (A Marie-Jeanne) Je suis désolé, MJ.
 - Tu ne devrais pas. Il me fait rire, ton copain. Ça me fait du bien.
 - Ah, tu vois Linda ! Tu sais Marie-Jeanne, moi aussi, un jour, j'ai fait une TS.
 - Ah oui ?
 - J'ai bloqué ma respiration.
 - Tu n'es pas drôle du tout, Frank, intervient Linda, de plus en plus agacée par mon comportement.
 - Je te jure que c'est vrai ! Comme tu peux le constater, ça n'a pas marché.
 - Je rêve ! Dites-moi que je rêve !
 - Ne te moques pas. J'ai tenu plus d'une minute. J'étais devenu tout rouge et j'avais mal aux oreilles.
 - C'était vraiment sérieux, cette TS? demande Marie-Jeanne, soudain très intéressée.
 - Non. Je ne fais jamais rien sérieusement. C'est d'ailleurs pour cela que j'ai voulu en finir.... Vous avez vu ça?
- Je pointe un doigt vers la fenêtre.
- Quoi? demandent en chœur les filles.
 - Le gros arbre, dehors.
 - Et bien? lance Linda d'une voix vive.
 - Il est magnifique, non? Ses branches, on dirait

des bras, vous ne trouvez pas ? De gros bras tordus. Je n'ai jamais vu un arbre comme celui-là.

- Frank, on est venu pour Marie-Jeanne, pas pour l'arbre.

- J'essaye de lui changer les idées, c'est tout. Je suis sûr que tu l'aimes bien, cet arbre, n'est-ce pas MJ ?

- C'est vrai qu'il est beau, avec tous ses bras.

- Bon, ben moi je vous laisse tous les deux avec votre arbre, tranche Linda. Je vais aux toilettes.

- N'utilise pas celles de la chambre, la chasse d'eau ne marche pas.

- Je peux aller où ?

- Au fond du couloir, troisième porte à gauche.

Je me retrouve seul avec MJ. Comme je n'ai rien à lui dire, je fais semblant de toujours m'intéresser à l'arbre en le fixant avec une attention soutenue, mais je sens bien qu'elle me regarde.

- Tu veux que je te suce ?

- Hein ?

Mes jambes deviennent molles, j'aimerais pouvoir tomber pour faire diversion, mais je n'y arrive pas. A ce moment précis, je n'arrive d'ailleurs à rien.

- J'ai besoin de vie. Déboutonne ta braguette.

Objectivement, si on enlève la peur, et un vague sentiment de culpabilité, il n'y a aucune raison de dire non. Il faudrait même être con pour refuser, ce

n'est pas tous les jours qu'on vous fait une telle proposition, pour moi c'est même la première fois, je veux dire, dans un contexte pareil, avec une femme qui n'est pas la mienne. Et puis, l'idée de tromper Linda une petite fois de rien du tout m'excite. Je n'ai pas le choix, je pense que je vais devoir céder.

Je débraguette mon pantalon et lui présente mon sexe.

Elle sourit, sans grâce. Ce sourire fatigué, lourd d'une tristesse qui le déborde, est le plus pathétique que j'ai jamais vu. Il a cependant le mérite d'exister (cette soudaine et bienvenue résurgence à la vie prouve que Marie-Jeanne va mieux, c'est une bonne nouvelle, et j'estime c'est un peu grâce à moi, j'ai bien fait de ne pas refuser sa proposition). Timidement, j'approche mon gland de ses lèvres. Elles l'embrassent, puis le gobent. Mon rythme cardiaque s'accélère, je pars doucement, jusqu'à tout oublier, l'hôpital, l'odeur vivifiante des draps propres et celle, saoulante, de l'éther qui flotte partout dans la pièce. Linda, ma douce Linda, est déjà loin, ailleurs, *je suis en voyage, chérie, à bientôt*, il n'y a qu'une seule chose qui compte en ce moment, c'est le plaisir de mon bout, même

Marie-Jeanne, présentement, je m'en fous, je ne l'envisage pas autrement que comme une paire de lèvres humides qui travaillent bien, avec les bruits

qu'il faut, les succions appropriées... Le plaisir se fait incontrôlable, je vais venir.

A mon grand malheur, Linda aussi : j'entends ses pas dans le couloir. Je n'aurais jamais le temps de jouir, ah merde! Je ressorts mon sexe de la bouche, il y a de la bave dessus, c'est dégueulasse mais ça m'excite drôlement, les pas se rapprochent, je plie mon sexe dans mon pantalon, la bosse ne facilite pas la fermeture de la braguette, mes doigts, nerveux, glissent sur les boutons, la porte s'ouvre, je me tourne face à la fenêtre, mon arbre me regarde, hilare, le dernier bouton, le plus gros, ne veut pas rentrer dans la fente, je commence à avoir très chaud, je vais me faire griller, c'est pas possible que Linda et moi ça se termine comme ça, par la faute de Marie-Jeanne...

- Ca va, Marie-Jeanne? Tu es bizarre... Frank, qu'est-ce que tu fais?

- J'ai un truc qui me gratte dans le nombril... Viens voir...

Elle s'approche de moi, je lui montre mon nombril à la lumière du jour.

- J'ai rien dedans? Un moucheron?

- Un moucheron? Je ne le vois pas.

Linda, à genoux, scrute mon nombril avec attention.

- Non, je ne vois rien.

Sa bouche est au niveau de mon sexe. Je pense à Marie-Jeanne et me remets à bander. Linda doit se

rendre compte de mon état, car elle se met à rougir. En se relevant, elle reboutonne discrètement le haut de ma braguette.

Linda et moi sommes ensuite restés une dizaine de minutes avec Marie-Jeanne. Je ne sais plus de quoi nous avons parlé, je me demande même si j'ai ouvert la bouche tellement j'étais encore dans celle de Marie-Jeanne.

Une Marie-Jeanne qui, pas une seconde, n'a lâché son sourire fatigué.

Nous avons pas mal traîné, Linda et moi, avant de rentrer à la maison. Il faisait beau, on s'est perdu dans les rues étroites du 20e, près de Ménilmontant. L'endroit ressemble à un village de cinéma. Linda était ravie. Les femmes adorent promenades. Elles aiment aussi danser et les week-ends à la campagne. Si vous ne leur proposez pas régulièrement au moins l'une de ces trois activités, vous pouvez être sûr qu'elles iront voir ailleurs (et qu'elle vous le feront savoir : une femme délaissée est une femme blessée, et, je ne vous apprends rien, une femme blessée est la personnification de la vengeance). Combien de fois, pendant la ballade, ai-je voulu avouer mon petit écart à Linda? J'ai bien vite arrêté de compter, le nombre s'amplifiant de minute en minute. Ce violent désir d'aveux était provoqué par l'idiote fierté du coq,

plutôt que par un quelconque remords, que je n'éprouvais d'ailleurs pas. En haut de la rue des Cascades, n'en pouvant plus, je me lançais :

- Linda, il faut que je te dise quelque chose.
- Je ne crois pas.
- Tu ne sais même pas ce que je vais te dire...
- Tu crois?
- ...
- Je suis fatiguée, j'ai envie de m'asseoir. On prend un café?

On s'est posés dans une brasserie proche du métro Belleville. Les gens, rendus joyeux par le soleil, parlaient forts. Linda et moi avons bu plusieurs verres de rosé. C'est la première fois Linda et moi buvions autant l'alcool. On est resté tard en terrasse, bien après le coucher du soleil. J'ai commencé à avoir froid, alors j'ai continué à boire pour me réchauffer. Un peu trop sans doute, puisque, sur le chemin du retour, je me suis à rire sans raison. Linda m'a pris dans ses bras, en me serrant fort. Ses lèvres se sont posées sur les miennes. Elles étaient chaudes.

Je ne me suis jamais senti aussi léger de ma vie.

Chapitre 12

Linda insistait pour que je rencontre ses parents, ce que je ne voulais pas. Je n'avais pas envie de les voir, de leur parler. Pourquoi faire leur connaissance ? Les (beaux) parents devraient avoir un rôle négligeable dans les histoires d'amour de leurs (beaux) enfants - voire pas de rôle du tout. Je ne veux rien avoir à faire avec le passé de mon amoureuse. L'histoire familiale est toujours trop lourde à porter et, de plus, je ne crois pas en la vertu des racines, elles clouent au sol plus qu'autre chose. Je crains plus la menace du passé que celle du futur. Je ne veux rien savoir des névroses, des secrets et des haines écrasantes. Je ne veux pas non plus me travestir, jouer l'enjoué, l'ambitieux, le protecteur, je ne veux pas séduire les ascendances pour être autorisé à embrasser la princesse, je ne veux pas être prisonnier des griffes d'une famille étrangère qui n'attend qu'une chose : me façonner à sa convenance... Ma propre famille m'a déjà broyé plusieurs fois, je n'ai plus la force de

mourir encore. J'ai expliqué tout cela à Linda. Plusieurs fois. Elle me répondait invariablement :

- Peut-être, mais quand même...

Alors un dimanche, je suis venu. Pour régler une bonne fois pour toute les comptes à venir.

Ses parents habitent un pavillon sans âme dans une banlieue morte. J'en ai tant vu, des morts-vivants. Je les connais parfaitement. Je sais tout d'eux, leur petite vie, leur ennui, leur amertume... Ils mettent toute leur énergie à vous imposer leur désespoir. Ils ne veulent qu'une seule chose : que vous leur ressembliez (une fois que, comme eux, vous êtes morts, ils sont rassurés : leurs faiblesses sont les plus fortes).

Le père est directeur d'un supermarché Leclerc, il travaille onze heures par jour, parfois dort sur un canapé dans son bureau. La fatigue lui donne dix ans de plus que son âge et l'empêche d'avoir une maîtresse. La mère ne fait rien, sinon dépenser l'argent du père. Elle n'est pas heureuse, certes, mais pas dépressive non plus. Elle rit beaucoup et se maquille un peu trop. Contrairement à ce qu'on pourrait penser, ils font encore l'amour, ça se voit à leurs gestes tendres, pas seulement mécaniques. Ils s'aiment encore car ils n'ont pas d'autres choix : que

deviendraient-ils l'un sans l'autre ? Ils ont construit leur chemin ensemble. La peur les empêche d'envisager une autre vie. C'est, paradoxalement, leur seule intelligence : ils ont compris (où plutôt ressentis, on est ici plutôt dans l'instinct que dans la réflexion) qu'une trop grande liberté, une liberté trop facilement donnée, est source de souffrances, et qu'il est parfois préférable, dans la vie, d'être légèrement *entravé*.

L'intérieur est confortable et propre, mais décoré sans aucun goût, un peu comme dans les maisons allemandes. Les parents de Linda n'ont pas développé de sensibilité au beau, ce qui me pose d'emblée un problème, puisque je place cette notion au-dessus de tout, et en premier lieu de la morale. La discussion risque de ne pas être aisée, je vais devoir raboter, jouer l'homme simple, guidé dans ses actions par un solide bon sens et la recherche du plus d'argent possible. Que quoi allons-nous donc parler? Je ne le sais que trop bien : de rien. Et si, par accident, un sujet digne d'intérêt se glissait dans la conversation, il serait immédiatement mis de côté par le père ou la mère, l'un comme l'autre étant d'abord désireux de ne pas faire de vagues. Dommage, moi j'aurais avec joie abordé la nécessaire décapitation des patrons, grands ou petits (malgré ce que l'on dit, ils fonctionnent pareils, ils ne peuvent pas faire autrement, ils sont

patrons : un patron prévenant et juste avec ses salariés, par définition, ça n'existe pas, sinon, très vite, son entreprise coulerait), l'incroyable (et tue) puissance des lobbies en France (pétrolier, vinicole, gay, automobile, juif...), l'indispensable sortie de l'Union européenne... J'en avais, des sujets sous le bras, et des brûlants. A la place, les parents, avec l'accord muet de leur fille, ont préférés laisser couler en grand le robinet d'eau tiède : le changement climatique, la contraction du pouvoir d'achat, la hausse inquiétante de la délinquance (et derrière, à fleur de mots, mais aussi, et surtout, dans les angles morts du discours, dans les moues et le plissement complice des yeux, dans les soupirs, toujours, les *sales arabes*).

Quelle vie de merde! Et il faudrait ne rien dire ? Linda aimerait bien, pas moi. Moi, je voudrais leur cracher leur bassesse au visage, y'a pas de raison, d'autant plus qu'eux, de leur côté, ne se gênent pas pour me mépriser, ils ne font même d'ailleurs que ça depuis le début, c'est flagrant, ils prennent un malin plaisir à me rabaisser. Leur manière trop calme de me parler, leurs silences, leurs questions l'air de rien, les reproches muets sur l'argent que je ne gagne pas. J'aurais bien envie de leur dire d'aller se faire foutre, comme ça, calmement, mais je ne peux pas, à cause de Linda, et ils le savent très bien, alors ils continuent

de plus belle. Ils s'acharnent sur leur proie. Le fond de leur haine ? Ils ne supportent pas que j'écrive. Pour eux, c'est ne rien faire. Ne rien rapporter. Je serais une sorte de parasite social. Pourquoi je ne rentre pas dans le droit chemin ? Des horaires, un bureau, une voiture ? Leur vie ? Jamais.

- Et sinon, ce n'est pas trop dur d'écrire ?

- Les écrivains essayent de le faire croire, pour qu'on les laisse tranquilles.

- Vous arrivez quand même à gagner correctement votre vie ?

- Non. Pour ça, je compte sur votre fille.

- Ah bon ? C'est vrai, ça, Linda ?

- Il plaisante.

Coup de pied sous la table. Je ris trop fort. Exprès.

- Oui, je plaisante. Elle est très tendre, votre viande, Madame.

- Mon mari l'a ramenée du travail. Elle vient d'Auvergne. C'est ça, Thierry ?

- On fait dans la qualité, maintenant, ajoute le père. Ca n'a pas toujours été le cas, malheureusement...

- C'est une bonne chose. C'est comme Mc Do. Avant, leur viande était immangeable, mais il faut avouer que depuis quelques années, ils ont fait des progrès.

Le *Royal Cheese*, par exemple, est délicieux.

Nouveau coup de pied.

- Il plaisante.

- Pas là. Je trouve que le moelleux de la viande s'accorde divinement bien avec celui du fromage fondu. On a l'impression de croquer dans un nuage, c'est réconfortant, comme expérience gustative, un *Royal Cheese*. C'est comme le canapé de votre salon.

- Comment ça? demande le père, sourire, crispé, aux lèvres.

- Il a l'air moelleux comme un *Royal Cheese*. J'ai une théorie là-dessus.

- Sur le *Royal Cheese* ?

- Non, sur les canapés. Je suis persuadé que selon la profondeur de l'enfoncement du corps dans un canapé, la vie change du tout au tout. En France, on a trop tendance à mépriser le confort, et je trouve ça dommage. Prenez les Suisses, par exemple : chez eux, tout est propre et bien rangé, les voitures sont confortables, les maisons aussi... On voit bien que c'est un peuple heureux.

- Vous avez des théories intéressantes. Vous débordez d'imagination... Mais c'est normal, vous êtes écrivain...

- Portons un toast aux écrivains !

Les parents jettent un regard interrogatif à leur fille. D'un clignement de paupières, elle les rassure sur mes intentions : je suis excentrique, pas dangereux. Le toast n'est pas un piège. Tout le monde lève son verre :

- Aux écrivains ! tonne le père.
- Aux écrits vains !

Comme dessert, nous avons eu droit à un gâteau de crêpes au chocolat, une pâtisserie délicieuse. Le plaisir que je retirais de cette dégustation, allié aux effets de l'alcool (dont j'avais abusé tout au long du repas pour me donner le courage d'affronter la médiocrité ambiante), me mirent dans de bonnes dispositions, et, aussi étonnant que cela puisse paraître, je commençais à éprouver une certaine sympathie pour ce couple. Leur vie sans intérêt offrait, si l'on y réfléchissait, quelques satisfactions, dont la plus importante était une certaine tranquillité d'esprit. Un esprit qui, anesthésié par la réconfortante monotonie des jours semblables, n'était qu'exceptionnellement bousculé par des questions d'ordre existentiel ; pour un être torturé comme moi, c'était appréciable. Je regardais désormais les parents de Linda d'un oeil nouveau. Ainsi, je jugeais la mollesse de la lèvre inférieure de la mère, non plus comme un signe d'idiotie congénitale, mais comme

celui, émouvant, d'une fatigue inguérissable : j'en approuvais un attendrissement certain. Je révisais également mon jugement sur la ceinture abdominale du père : sa grotesque épaisseur n'était pas la conséquence d'une gourmandise mal maîtrisée ; elle disait plutôt, de manière discrète, la révolte d'un corps condamné à l'inactivité forcée. Quelque chose, donc, chez cet homme, en l'occurrence son ventre, *manifestait*. Je compris aussi l'intérêt d'avoir, dans son salon, un miroir en forme de visage. Il fallait exclure toute notion d'esthétique et se concentrer sur la signification profonde de cette horreur. Cette folle chevelure accrochée au mur faisait office de passeport d'entrée pour un monde merveilleux. Cet objet ridicule, summum du kitch, avait pour fonction de protéger le foyer de toute intrusion de la réalité, forcément déprimante dans cette banlieue pavillonnaire anesthésiée. Sans ce miroir, sans, aussi, les DVD de séries américaines consciencieusement rangés en dessous du téléviseur, sans ce désir, aussi coûteux que bête, de sans cesse vouloir faire des travaux d'intérieur (le carrelage de la salle de bain, la peinture des chambres et du salon, une nouvelle rampe pour l'escalier), cet homme et cette femme, désormais réunis par le vide, et la peur qu'ils en avaient, n'auraient pas supporté leur condition, et se seraient probablement suicidés.

Nous avons quitté les parents en fin d'après-midi. Sur le chemin de la gare, nous nous sommes arrêtés quelques instants devant un bâtiment rectangulaire planté au milieu d'un rectangle, plus grand mais tout aussi désolant, de gazon : l'ancienne école primaire de Linda. Les yeux humides, elle me raconta des anecdotes cocasses sur les premières années de son parcours scolaire, comme la fois où elle avait lancé une boule puante sur la chaise de la maîtresse, ou lorsque, à la cantine, elle avait écrasé un Petit Suisse sur la joue de son amoureux d'alors.

- Tu n'étais pas ce qu'on appelle une petite fille modèle.

- Seulement avec mes parents. Ailleurs, il fallait bien que je me défoule.

- Je n'ai rien écouté à l'école, c'est que qui m'a sauvé la vie.

- On y apprend quand même des choses...

- Si peu. Tu as bien fait, pour la boule puante.

- Tu trouves ? Tu es le premier à me dire ça.

- J'aime ceux qui dérèglent la machine.

- Et pour le Petit Suisse ?

- Que t'avait fait ton amoureux ?

- Rien, justement. Il ne m'embrassait jamais.

- Alors, j'approuve.

Je l'embrassai. Ses lèvres étaient, cette fois, délicates et fraîches ; je crois bien que j'étais heureux.

- Tu ne trouves pas qu'on va bien ensemble?

Je ne sais plus si c'est elle ou moi qui ai prononcé cette phrase. Qu'importe : elle s'accordait joliment à l'instant. Je n'irais pas jusqu'à parler de bonheur, état inaccessible, mais d'une délicate et brève onde de joie.

On est arrivé chez Linda -chez nous- après 20 heures. Ma petite rebelle a fait réchauffer une soupe de légumes moulinés, pendant que je m'occupais les croûtons. On a mangé en pyjama devant la télé, nos bols posés sur les genoux. (Je regarde beaucoup la télé car c'est un bon moyen pour savoir comment les puissants voient le peuple, via les émissions qu'il lui propose)

Vers 11 heures, j'ai décidé qu'il était temps d'aller me coucher, bien que ma journée du lendemain soit vierge de tout activité importante (sauf aller à la laverie et acheter des billets SNCF). Linda m'a rejoint quelques instants après. Comme je n'avais pas le courage de faire l'amour, elle m'a fait une pipe. Je n'ai pas voulu jouir dans sa bouche, mais je n'ai pas pu me retenir : Linda a dû aller se brosser les dents une seconde fois.

J'avais commencé la journée dans un dernier sommeil, je la terminais ressuscité.

Chapitre 13

La vie de couple est, finalement, une bonne chose. On s'ennuie moins et on mange plus sainement, entre autres. Dans un premier temps, j'ai pensé que la vie de célibataire était un intéressant espace de liberté, et que vivre seul était une sorte d'obligation pour éviter tout un tas problèmes. J'ai fait erreur. Seul trop longtemps, les difficultés prennent une dimension dévorante, et l'on glisse irrémédiablement vers la folie. Les objets se mettent à vous parler et vous trouvez ça normal. Alors qu'accompagné, on peut discuter avec un humain, c'est quand même mieux.

Je crois au couple. Plus généralement, j'estime que l'on ne devrait jamais être seul. Quand j'écris, j'aime savoir que Linda est dans les alentours plutôt que de constater avec tristesse, et une pointe d'angoisse, que je suis la seule présence vivante dans l'appartement (je ne compte pas les plantes). La vie étant ce qu'elle est, je suis souvent obligé d'écrire seul, et ça n'est pas

facile. Quand Linda rentre de ses cours, à l'instant précis où elle pousse la porte d'entrée, l'ouragan de vie qui s'engouffre dans l'appartement me réjouit. Mon cerveau embrouillé se remet en marche, les idées redeviennent claires, je me redresse sur mon siège et je souris bêtement à mon écran.

S'il est, selon moi, préférable de vivre accompagné, la grande difficulté est de faire durer la relation. J'ai établi une liste de sept critères à respecter impérativement pour espérer garder le plus longtemps possible votre amour à vos côtés :

- 1 - Choisissez un(e) partenaire qui vous attire physiquement. La complicité spirituelle ne suffit pas à cimenter un couple.
- 2 - N'essayez pas de changer votre partenaire. Les gens ne changent pas, souvenez-vous.
- 3 - Faites semblant de ne rien voir des petites folies de votre partenaire. Tout le monde en a, surtout vous.
- 4 - Faites l'amour au moins trois fois par semaine, même si vous n'en n'avez pas envie. Et une fois par mois, rendez-vous inoubliable.
- 5 - Lavez-vous et parfumez-vous tous les jours.
- 6 - Soyez gentils.
- 7 - Ne soyez pas trop gentils.
- 8 - N'avouez jamais une éventuelle relation extraconjugale.

Vous l'aurez remarqué, dans aucun de ces points je ne parle d'amour. Ce n'est pas un oubli. Je crois simplement que l'état amoureux, parce que transitoire, n'est pas une condition suffisante pour faire tenir un couple. Il existe des choses plus fortes que l'amour pour faire durer une relation : la gentillesse, l'humour, la complicité et le sexe sont les plus importantes. Si, en plus, l'homme sait bricoler et la femme concocter des plats savoureux, l'harmonie régnera de longues années, soyez en sûrs.

Avec Linda, je me sentais bien. Elle savait me prendre. Forcé à l'isolement et au silence la journée, je devenais bavard le soir. Des flots de paroles, des sauts ahurissants d'un sujet à l'autre, la recherche angoissée, enfantine, de son assentiment... Je la fatiguais, mais elle n'en laissait rien paraître. Elle m'écoutait, ou du moins faisait semblant (ce qui ne me vexait absolument pas). En guise de remerciements, je n'émettais aucune critique sur le temps incroyablement long qu'elle passait dans la salle de bain pour se démaquiller (et qui faisait que je m'endormais souvent avant qu'elle ne me rejoigne dans le lit). Au fond, je crois que notre couple fonctionnait parce que chacun de nous savait qu'il n'était pas irremplaçable.

Par manque d'argent, nous sortions peu. Nous ne dérogeons cependant pas à notre rituel, instauré dès les premiers jours de notre relation : aller au café au moins deux fois par semaine. Je prenais un Coca Zero, Linda un décaféiné allongé avec deux sucettes et un verre d'eau. Le serveur, qui nous connaissait, n'attendait pas notre commande. Dès qu'il nous voyait, il apportait "les bulles et la soupe". Assis en terrasse, ou, en cas de fraîcheur, derrière la vitre, nous regardions passer les gens. Un petit jeu s'était instauré entre nous : la recherche du plus moche. C'est très drôle, de se moquer des autres. Et ça accroît les connivences. Je peux dire que les laids, les blêches, les mal fichus, constituaient un facteur stabilisant de notre couple. Au croisement d'un monstre (cela arrivait environ toutes les vingt minutes), nous éclations franchement de rire. L'objet de nos railleries, gêné, faisaient semblant de nous ignorer, mais nous n'étions pas dupes : il souffrait de nous voir se moquer de lui.

De retour à la maison, l'esprit léger et le corps amoureux, nous faisons l'amour. Linda était une partenaire disponible sur à peu près tout, sauf, et c'était mon drame, la sodomie. De ce côté-là, si j'ose dire, elle était catégorique : pas question d'essayer. J'insistais, pourtant, parfois lourdement, mais rien à faire : elle avait peur d'avoir mal, et puis, ajoutait-elle,

la saleté de la chose la répugnait. Etrange incompréhension : c'étaient exactement les deux raisons, ajoutées à l'étroitesse du chemin, qui me poussaient à essayer. Ce refus, que je ne pouvais me résoudre à considérer comme définitif, m'attristait, car l'expérimentation de cette pratique, avec le transsexuel, m'avait enchanté, et j'en conservais un souvenir ardent. J'avais aussi remarqué que Linda se laissait, avec joie, masser les fesses. J'en étais aussi étonné qu'agacé : si elle adorait que je malaxe son derrière comme une pâte, si elle avouait elle-même que cette partie du corps était parcourue par un nombre conséquent de terminaisons nerveuses, pourquoi ne me laissait-elle pas la pénétrer ? Son plaisir sexuel aurait dû être démultiplié (du moins me le persuadais-je). J'établis donc un plan en plusieurs étapes pour faire céder ma douce :

1) L'habituer à la feuille de rose. Ce n'est pas bien compliqué : même si elle ne la réclament jamais, les femmes adorent cette caresse bucco-génitale (ce qui prouve d'ailleurs que la barrière de la saleté, qui se dit infranchissable, cède facilement selon l'envie).

2) Vers la fin du coït, à quelques secondes de l'acmé, je lui glissais subrepticement le bout du majeur dans l'anus. La tête tout à son orgasme, elle ne se rendait compte de rien. Je pense même qu'elle y prenait, sans

rien savoir d'où il venait, un plaisir certain : je sentais des contractions autour de mon doigt.

3) Après quelques mois de feuilles de rose et de doigts baladeurs, l'anus de Linda, normalement détendu, devait accueillir sans peine mon sexe. Du moins c'est ce que je pensais. Quel naïf ! A chaque fois que je posais mon gland sur son petit trou brun, une des mains de Linda, avec une agilité que je ne lui connaissais pas, le déplaçais vers son vagin. Les refus muets sont les plus durs à encaisser car ils ne prennent même pas la peine de se déclarer comme tels : ils s'affichent comme une évidence.

Linda ne voulait pas se faire sodomiser. Soit. Mais une autre ?

Marie-Jeanne ? Je n'aurais jamais la possibilité de le savoir : son numéro n'était plus dans le répertoire de Linda et je ne savais pas où elle habitait. Une prostituée ? Mes revenus d'auteur ne me le permettaient pas, et, entre nous, l'idée de payer pour une relation sexuelle, même inoubliable, ne me séduisait plus : en matière de sexe, je revendiquais désormais la gratuité. Je n'avais donc pas d'autre choix que de draguer le plus de minettes, espérant que dans le tas, une, au moins, accède à ma demande.

Le problème, c'est que je déteste draguer. Bomber le torse me fatigue. Je n'y crois pas, je n'ai pas envie d'y croire. J'aime les mensonges sublimes, les mystifications grandioses, mais sûrement pas la drague, qui n'autorise que les vantardises misérables. La drague est par essence vulgaire, puisque intéressée. Il suffit d'observer un dragueur, même expérimenté, pour y déceler, derrière ses jolies manières et son sourire charmeur, une bassesse pathétique. Enfin, la violence inhérente à cette activité me gêne. Vous le remarquerez, la drague se déroule selon les mêmes règles que la chasse : repérage de la proie, encerclement, prise. Le dragueur ne croit pas un instant ce qu'il dit. D'ailleurs, il ne dit rien, ça serait trop risqué. Il pétille, il éblouit, il saoule. Une flûte de champagne. Des mots dans tous les sens, sans aucun sens, et la poursuite d'un seul but : serrer sa victime. Peu importe, au fond, la personne qui lui fait face : une fois choisie, celle-ci devient un gibier, dont les attitudes, les réactions n'existent que comme signes (de refus ou d'acceptation), que le chasseur croit habilement décrypter, alors qu'il n'est que lourdeur et ligne droite. Il n'y a pas de drague élégante. On devrait baiser d'abord, parler ensuite, on gagnerait du temps, ça

décontracterait tout le monde et ça éviterait les roucoulades ridicules.

L'après-midi, pendant que Linda était en cours où la bibliothèque, j'errais dans les parcs, un de mes livres à la main, celui où ma photo est sur le bandeau rouge. Dès que je croisais une jolie fille, je l'abordais, toujours de la même manière :

- Bonjour, je vous trouve très attirante. Voulez-vous coucher avec moi? Plus spécifiquement, par derrière?

Je récitais cette phrase sur un ton léger, sans conséquence, espérant ainsi dédramatiser l'incongruité et l'énormité de la demande. J'ai fait cela pendant plusieurs semaines, même les jours de pluie. Comme réponses, j'ai eu droit à des rires, des regards effarés, des injures, des hurlements, des refus polis, et pas un seul accord. La statistique aurait pourtant dû être de mon côté : sur mes 247 demandes, j'avais estimé un retour positif moyen de 2,96 filles. En compilant les réponses données à une vingtaine de sondages portant sur les relations sexuelles, il ressortait en effet que 1,2% des femmes avouaient « *adorer la sodomie* ». (je n'avais malheureusement

pas fait la différence entre « *adorer la sodomie* » et « *accepter de se faire sodomiser par un inconnu* »). Découragé, je me rabattis sur l'achat d'un masturbateur, le *Colt Beaded Stroker*. Voici ce qu'en disait la publicité : « *Avec ce petit anus serré à souhait que vous pourrez emporter où vous voulez, vous retrouverez toutes les sensations ressenties lors de la pénétration anale* ». Réjouissant. Les caractéristiques détaillées finirent de me convaincre :

- orifice au pouvoir de succion supérieur.
- anus souple et serré.
- manche nervuré intégrant deux rangées de perles pour une meilleure stimulation.

Dans mon élan, j'achetais également le fameux *Tenga Air Cushion Original*, dont la particularité est d'intégrer un système à bulles d'air qui « *comprime délicieusement le pénis lors de la pénétration (vous pouvez boucher sa valve pour aspirer plus ou moins l'air, ainsi vous obtenez une succion parfaite du pénis)* ». Ce n'était pas un masturbateur spécial anus, mais quand même, les bulles d'air, je ne pouvais pas passer à côté.

Je rentrai à la maison, joyeux, mon sac de plastique noir à la main. Aussitôt arrivé, je me

mettais nu, face au miroir du salon. Dans une main, un flacon de poppers *Jungle Juice*, autour de mon sexe, le *Colt Beaded Strocker*, dans le lecteur cd, de la house music : j'étais prêt. On dit que les hommes ne sont pas capables de faire deux choses en même temps. Je m'insurge : je sais très bien me masturber en dansant, je suis un même un spécialiste. Je me suis amusé comme un fou devant le miroir pendant plus d'une heure, à la fin, j'étais tout en sueur, ça m'allait bien, mes pecs ressortaient.

La journée, il y a des gens qui vont au bureau ; moi je danse et je sniffe et je me branle dans un cul en plastique et je jouis et je ris, le monde m'appartient, je ferme les yeux et je n'ai plus peur, je rouvre les yeux et je me regarde dans le miroir : je me trouve pas mal, alors je me remets à danser, sniffer, me branler, jouir, rire, je ris de de plus en plus fort, les voisins vont m'entendre si ça continue, je n'arrête de pas de rire, je pleure aussi, de joie, mon coeur s'emballe, il cogne dans mes tempes, dans le bout de mes doigts, il décolle mes ongles, ma poitrine va exploser, ma tête aussi, et tout le reste, l'appartement, le quartier, la ville... la Terre entière va exploser, on va tous mourir à cause ma joie.

Une heure plus tard, rhabillé, un peu plus vivant, je suis en train de manger un oeuf dur mayonnaise dans une grande brasserie parisienne. Je suis agréablement surpris du croquant de la feuille de salade sur laquelle repose l'oeuf. D'ordinaire, sa présence est uniquement décorative. Mon éditeur, déçu qu'il n'y ai plus d'oreilles de cochons grillées, s'est rabattu sur une poule au pot en terrine à la crème d'ail douce. Je me tiens droit, car nous sommes là pour parler affaires. Je veux une avance de droit d'auteur qui me permettrait de tenir quelques mois, il rechigne :

- 5 000 euros, c'est beaucoup.
 - Tu te fous de ma gueule? Avec tout l'argent que tu fais ?
 - Pas avec toi. Tu vends peu.
 - Marc, tu crois en moi?
 - Bien entendu! Je n'arrête pas de te le dire.
 - Alors prouve-le. Paye.
 - Je suis désolé...
 - Les patrons dans ton genre, faussement de gauche, sont toujours désolés. Ils n'ont jamais d'argent, mais roulent en belle voiture.
- Je lui montre du doigt le cabriolet vert bouteille garé en face.
- Je ne suis pas "faussement de gauche", je te

signale.

- Exact. Tu es vraiment de droite. Puisque tu es patron.

- On ne peut pas être patron et avoir le coeur à gauche?

- C'est parfaitement incompatible.

- Tu te trompes.

- Tu sais bien que non. Ne fais pas cette tête... Si tu me publies, c'est pour ne pas voir ce que tu es devenu. Allez : 5 000.

- Tu parles toujours d'argent. Entre un auteur et un éditeur, il y a autre chose...

- Ah, le sketch va commencer !

- La confiance, la complicité. Le respect mutuel.

- Tu vas me faire pleurer tellement c'est beau. Tu sais, à force de les répéter à tous tes auteurs, on a vraiment l'impression que tu crois à tes conneries.

- Ce ne sont pas des co...

- Putain, je te demande 5 000 euros, ce que tu gagnes en un mois, et tu renâcles? J'ai besoin de ce fric, Marc, je suis complètement à sec, tu comprends.

Il soupire.

- Ca parle de quoi, ton prochain bouquin ?

- De ça.

Je pose mon joujou sur la table.

- Qu'est ce que c'est que ce truc?
- Un anus de voyage.
- Intéressant.
- Appétissant? Ah, je savais !
- Non : intéressant. Tu peux le ranger s'il te plaît?
Le serveur va nous voir.
- Ah, tu souris! Si si, j'ai vu, tu as souris.
- Pas du tout.
- Remarque, je te comprends : un livre d'obsédé, c'est un minimum de ventes assuré. Alors, cette avance?
- Je vais voir ce que je peux faire.
- Je suis sûr que tu vas réussir à me filer mes 6 000 euros.
- C'est 6 000, maintenant?
- Ah, ben oui! Fallait pas sourire. Elle est bonne ta terrine?
- Excellente.
- Tu as une miette de pain coincée dans ta moustache. Non, pas là... Plus à droite... Encore... Voilà.
- Tu peux rendre ton livre pour septembre ?
- Avant, même, si tu veux. Je suis une vraie locomotive, ces derniers temps. Neuf-dix huit non stop, tu te rends comptes ?
- Tu ne prends même pas le temps de déjeuner ?
- Seulement avec toi. Non, sérieusement, je sens

bien le truc, ça vient tout seul. On va enfin l'avoir, notre succès.

- Je croise les doigts.

- Que ça ne t'empêche pas de commander deux coupes... Garçon!

Ne voulant pas rentrer tout de suite, j'ai décidé de me perdre dans la ville, pour évacuer mon trop plein de colère. A chaque fois que je vois mon éditeur, c'est la même frustration : on parle beaucoup, et rien de concret n'en sort. L'éditeur a le chic pour vous faire danser ; il vous prend dans ses bras délicats et c'est parti pour la grande valse. Il vous assure que votre projet de livre est bon, le ton est là, exalté, les violons virevoltent, le pas s'accélère... Bientôt il vous chuchote à l'oreille qu'il vous aime. Il vous le dit si joliment que ça en devient suspect, mais comme il vous fait danser de plus en vite, la tête vous tourne, vous ne voyez plus rien que les lumières du bal, l'ivresse est belle. Entraîné par le mouvement, rassuré par les roucoulements de votre cavalier, vous pensez que la danse ne s'arrêtera jamais. Grave erreur. Le contrat signé, les bras de votre cavalier vous lâchent. Je n'exagère rien : l'encre du stylo n'est pas encore sèche que déjà votre éditeur déjà part charmer un autre danseur alanguï. Une fois signé

ce contrat de merde, qui fait de vous un type plus pauvre qu'un chômeur en fin de droit, vous êtes éjecté de la piste : essayez donc de l'avoir au téléphone. Vous pouvez laisser le nombre de messages que vous voudrez, il ne vous rappellera *jamais*. La danse n'aura duré qu'un soir. Elle reprendra au prochain livre. Ou pas.

Moi, je ne danse plus depuis longtemps. Je marche. Dans les rues. D'un pas lourd, je crache sur le monde. Ma haine noircit le ciel, calcine les trottoirs, éventre les façades, décime les arbres et les passants. Tout, dans ces moments tourmentés, me paraît hideusement bête : les pigeons qui allongent et rétractent leur cou en marchant, les gens immobiles aux terrasses des cafés alors qu'autour d'eux, le mouvement règne, les vieux trop lents, les adolescentes hystériques, les trentenaires qui, persuadés d'être devenu des hommes, portent le costume, les quinquas, plus ridicules encore, en jeans... Très vite, vient l'hostilité des trottoirs glissants, les voitures qui klaxonnent à m'en faire percer les tympanes, les immeubles aux pierres si dures que je pourrais m'y fracasser la tête si quelqu'un me poussait dessus... Mes ennemis sont partout. J'ai peur. J'ai peur car je pars du principe que si tout peut

arriver, tout va m'arriver.

Linda me téléphone. Elle a fini ses cours, peut-être pourrait-on se rejoindre dans un café? On ferait les courses après, le supermarché ferme à 22 heures le vendredi. Oui Linda. Bonne idée. Café de la mairie, place Saint-Sulpice? D'accord Linda. Ça me paraît une bonne chose, le café de la mairie au mois de mai. Regarder la fontaine de la place Saint-Sulpice va me calmer.

Voilà pourquoi j'aime cette femme : avec elle tout s'enchaîne sans heurts. Mon contraire. Je ne mets pas d'huile dans les rouages, ce qui fait que je suis entouré d'un halo de négativité qui empêche les autres de m'approcher. Linda, elle, attire la sympathie de tous. Je me demande vraiment comment notre couple tient. Un jour, elle sera lassée de mes haines, et je la comprendrais, je ne vois pas très bien comment il pourrait en être autrement.

Au café de la mairie, le petit noir est à deux euros, comme un peu partout à Paris. Nous vivons dans une ère d'enculage généralisé, bon, il faut juste le savoir, mais surtout ne rien pardonner. Il faudrait même penser, un jour, à assassiner un ou deux cafetiers pour faire peur à cette bande de voleurs. Je n'en veux pas aux gens

de vouloir être riches, à chacun sa bassesse, je leur reproche de tout faire pour y arriver, jusqu'à nous pisser dessus en rigolant. Contre les gens sans morale, une balle dans la tête. La violence est la seule réponse efficace au mépris.

Tout cette haine pour un café, me direz-vous? Evidemment ! Pour espérer la gagner, il faut envisager la guerre dans sa totalité, et comprendre qu'aucune attaque de l'ennemi, même la plus légère, n'est anodine.

Linda me rejoint vers 18 heures. Les gens la regardent se glisser entre les tables pour arriver jusqu'à la mienne. Pour ne pas risquer de faire tomber un verre, elle rentre son ventre, ce qui affine sa taille et fait ressortir ses fesses. Ça m'excite. De savoir que les hommes la regardent avec envie. Elle s'assoit, m'embrasse et commande un café au serveur qui s'est dépêché de venir. Immédiatement, deux phrases se télescopent dans ma tête : "Attention, le café est à deux euros" et "J'ai envie de t'enculer". Bien qu'elle ne portent pas sur le même sujet (encore que, comme je l'ai dit, un café à deux euros est une forme d'enculade), toutes deux sont, pour moi, à cet instant, d'égale importance. Laquelle vais-je sortir en premier? Comme je ne préfère pas la démoraliser (mon nuage d'onde négative

est assez gros comme cela), je lui souffle à l'oreille :

- J'ai envie de t'enculer.

Elle rougit aussitôt et, comme d'habitude, tente de refroidir mes ardeurs avec sa réponse toute faite, maintes fois répétée :

- Oui, dans quelques années.

Une réponse qui si, pour elle, est une façon polie de clore le débat, constitue, pour moi, une promesse. J'insiste donc :

- Combien d'années?

- Je ne sais pas...

- Il faut savoir. C'est important.

- Pas pour moi.

- J'ai bien compris. Je parlais de moi.

- On verra quand je serais prête.

- Tu mens. Tu ne veux pas, c'est tout, mais tu as peur de me le dire. Pas grave : j'irais essayer ailleurs.

- Ca veux dire quoi, ça?

- N'y vois aucune menace cachée. Juste un constat : j'irais voir ailleurs.

- Je te préviens, si tu me trompes, je te quitte.

- Je ne te le dirais jamais.

- Je m'en rendrais compte. Les gens changent, quand ils trompent.

- Ce que tu viens de dire prouve que tu n'as

jamais trompé personne. Tu ne sauras jamais rien de mes éventuelles expériences sexuelles avec d'autres, ne t'inquiètes pas.

- Pourquoi joues-tu à ça? Tes petites provocations?

- Parce que je veux t'enculer et que tu refuses.

- J'ai quand même le droit, non?

- Tout comme j'ai le droit de vouloir.

- Sauf que moi, je ne fais pas de chantage pour arriver à mes fins.

- Tu en fais constamment, mais ce n'est pas le sujet. Le sujet, c'est ton mensonge. Tu me dis que tu essayeras un jour, alors que tu sais très bien que c'est faux. Ça m'agace, alors je me venge en te menaçant d'une tromperie.

- Tu voudrais que je te dise non une bonne fois pour toute, c'est ça?

- Au moins, tu dirais la vérité.

- Qu'est ce que tu en sais, que c'est la vérité ?

- Je le sais, c'est tout.

- Ah, monsieur je sais tout!

- La sodomie devrait être un devoir conjugal, voilà ce que je pense.

- N'importe quoi!

- Il y quarante ans, peu de femmes suçaient. C'est pour cela que les hommes allaient voir les putes. Cela a bien changé : tu connais un mec qui,

aujourd'hui, accepterais que sa compagne ne le suce pas? C'est la même chose avec la sodomie : dans vingt ans, celles qui ne le feront pas ne trouveront pas de mecs. La démocratisation de la sodomie est un processus irréversible. Toi qui te dis une femme moderne, prends de l'avance.

- Pauvre mec.

- Tout à fait. J'ai déjeuné avec mon éditeur et je ne sais pas même pas si j'aurais 5 000 euros d'avance, c'est dire que je suis riche.

- Ils sont rats à ce point?

- Pire encore!

- Tu vas faire quoi?

- Le séquestrer... Je ne sais pas. C'est vraiment la merde... Désolé pour le trois pièces, mais ce ne seras pas pour tout de suite... Tu as remarqué comme j'ai habilement changé de sujet? On ne parle plus de sodomie.

- J'ai vu. C'est gentil.

- Partie remise!

- Je m'en doute.

- Ton café est bon?

- Tiède.

- Dommage.

- Tu l'as dit.

- Tu sais combien il coûte?

- Deux euros?

- Tu savais ?
- Oui.
- Et tu ne dis rien?
- Que veux-tu que je dise?
- Que c'est révoltant.
- Tu veux que je sois révoltée pour un café?
- A deux euros. Je le suis pour moins.
- Tu l'es pour tout.
- Je ne courbe jamais l'échine. Position politique.
- Ou esthétique... Tu n'es pas épuisé ?
- Tu voulais dire épuisant, n'est-ce pas ?
- Je ne l'ai pas dit.
- Non, je ne suis pas lessivé. J'en retire même une certaine satisfaction.
- Laquelle?
- La conséquence.
- Si tu étais conséquent, tu partirais en laissant un euro pour ton café.
- C'est exactement ce que je compte faire. Tiens, d'ailleurs, voilà : un euro sur la table! Le juste prix.
- Quel rebelle!
- Ne sous-estime pas l'anecdotique. Il est à la source des plus profondes mutations :
« L'événement le plus important de la deuxième moitié du XXème siècle, c'est le rétrécissement progressif de la taille des trottoirs. »

- Qui a dit cette connerie ?
 - Cioran. Génie pur.
 - Ton amour des grandes phrases...
 - Mes principes. Il en faut. Sinon...
 - Sinon?
 - La vie n'a plus de saveur.
 - Tu devrais écrire un livre là-dessus.
 - Je n'écris que sur ça. Je suis un moraliste.
 - Je croyais que ton prochain bouquin parlait de sexe.
 - D'obsession sexuelle. Tu sais ce qu'est un obsédé? Un type qui ne pense qu'au sexe parce qu'il a peur de ne plus l'aimer.
 - Pourquoi il n'aimerait plus le sexe ?
 - Il sait que ce n'est pas si bien que ça... Si ce n'est pas de la morale, ça ! Oh, la vache! T'as vu?
 - Où?
 - A droite. La tronche! Jamais vu ça.
 - Y'a eu pire.
 - Un menton pareil? T'es sûre? Et mate son front, plus haut que celui de Rubesh. C'est du un sur dix, ça, maximum! Et encore, je lui mets un parce qu'il est vivant.
- Elle pouffe de rire.
- Qui est Rubesh?
 - Un joueur de foot allemand. Un front pas possible. Un parpaing. C'est lui qui nous a

crucifié lors de la séance de tirs du but à Séville, en 1982.

Linda ne connaissait pas Séville, alors je lui ai expliqué le drame et le tapis de cendres qu'il m'avait laissé au fond de la gorge. Nous avons ensuite bifurqué vers l'université de Linda, les amours de ses copines, dont j'étais toujours curieux, une nouvelle fois, mes hypothétiques 5 000 euros, ses parents qui s'étaient disputés la veille pour une histoire de couleur de rideaux, et d'autres choses encore, de moindre importance, dont je ne me souviens plus (il est ainsi possible que j'ai évoqué, au détour d'une phrase, mes parents, mais, je le répète, rien n'est moins sûr).

- On rentre?

- Maintenant?

- Il est bientôt neuf heures et je commence à avoir faim. Et avant, je te signale, il faut faire les courses.

- J'avais oublié.

Je laisse un euro sur la table et me lève. Linda me retient par le bras.

- Tu veux vraiment faire ça?

- Tu croyais que je plaisantais?

- On ne pourra plus revenir ici.

- Tant mieux.
- Pour un café...
- Pour le principe. Et la guerre.

Chapitre 14

Je ne regrette pas de ne plus fréquenter le café de la mairie : l'expresso du Flore est bien meilleur. Il coûte deux fois plus cher, mais aujourd'hui que je suis riche, les prix, comme les principes, ont moins d'importance pour moi. Avec de l'argent, beaucoup d'argent, je ne suis pas plus heureux, ou moins angoissé ; je suis simplement passé de l'autre côté de la vie, là où tout est plus simple.

Pour la première fois de ma vie cette année, j'ai payé des impôts. J'ai eu la désagréable impression que l'on me volait mon argent. Si le Frank de l'année dernière avait pu rencontrer le Frank d'aujourd'hui, il lui aurait probablement craché au visage. Mais le monde est ainsi fait que l'on oublie vite ce qu'on était pour mieux accepter ce qu'on est devenu.

Mon dernier roman s'est vendu à 350 000 exemplaires. Je ne sais pas pourquoi ; il n'était pas meilleur que les autres. Un succès est toujours un malentendu. J'ai d'ailleurs été mal lu : personne, parmi les lecteurs qui m'ont écrit ou les journalistes qui ont parlé de moi, n'a compris mon livre. Personne, pas même ceux qui l'ont aimé. Ce n'est pas grave : il s'est vendu.

Je suis devenu ce qu'on appelle un écrivain médiatique. Cela veut dire que les télévisions et les radios m'invitent pour parler d'autre chose que de mes livres. J'y vais sans plaisir dire n'importe quoi d'un air convaincu. Parfois je lance une provocation ou tape sur une personnalité, alors tout le monde fait "oh!" et est excellent, cela veut dire que j'ai bien travaillé. Mes nouveaux amis sont connus, et des gens que je n'ai jamais vu m'abordent dans la rue pour me féliciter ou,

cela arrive aussi, me cracher des horreurs. J'ai déjà signé une dizaine d'autographes, vous vous rendez compte?

Le petit noir du Flore est servi avec un petit gâteau moelleux, alors quoi?

Les relations entre Linda et moi se sont dégradées. Elle vit mal ma notoriété nouvelle et les filles qui vont avec. Certes, il m'arrive parfois de rentrer tard la nuit, la tête ailleurs et des traces de rouge à lèvres dans le cou. Mais elle ne veut pas voir que je ne fais que m'amuser, qu'il n'y a là rien de grave. Son incapacité à dédramatiser les choses la fait entrer dans des colères noires, c'est pénible. Ses crises de jalousie sont terrifiantes. Elle se met à hurler, son visage rougit (sauf ses cernes, qui deviennent marrons), puis, à bout de nerfs et d'insultes, commence à jeter des verres, ou tout autres objets à portée de main, sur les murs. Une fois, elle m'a lancé une assiette. Je l'ai évitée de justesse, l'assiette est allée se briser contre la porte d'entrée dans un boucan d'enfer. Paralysé par la peur, je n'ai pas osé frapper Linda, pourtant Dieu sait que j'en avais envie.

Si je suis peut-être devenu un salaud, ce n'est pas par vocation, mais par paresse. La bonté demande trop d'efforts, pour peu de récompenses. La pente naturelle de l'homme est la satisfaction de ses plaisirs immédiats, et il faut reconnaître que l'argent aide grandement, je dirais même incite, à cette satisfaction. Avec mon premier chèque, je me suis acheté une belle paire de chaussures italiennes et me suis fait faire un costume sur mesure ; c'est incontestable, j'ai aujourd'hui meilleure allure. Les restaurants que je fréquente proposent des plats plus savoureux, et ne plus prendre le métro est une véritable libération. Les femmes me regardent avec envie, les hommes avec jalousie.

Il y a juste une question qui me turlupine : l'argent fait-il de vous une ordure, où faut-il être une ordure pour espérer gagner beaucoup d'argent? Après réflexion, je crois que les deux hypothèses, sauf exceptions, sont complémentaires. La fréquentation de gens aisés m'a fait comprendre que pour devenir riche, il n'est pas nécessaire d'être intelligent, loin de là, il suffit d'être prêt à tout pour y arriver, y compris le pire.

Il faut aussi de la chance. En plus cette obstination forcenée qui, pour qu'elle puisse porter ses fruits, doit obligatoirement se teinter d'une forme de gangstérisme, le facteur le plus important de réussite économique est la chance. C'est injuste, mais c'est un fait.

(Je ne parle pas ici, bien entendu, des bien nés, pour qui tout est acquis dès la naissance, mais des autres, de tous les autres, de l'immense majorité de la population, pour qui le *rêve américain*, terme générique de l'acquisition rapide de richesses, est, dans les faits, une loterie).

J'ai gagné le gros lot.

L'argent que j'ai gagné m'a permis de louer un trois-pièces rue du Commerce, dans le calme XVe arrondissement de Paris. Bien que Linda vive chez moi, elle a tenu à garder son appartement. Je ne l'en ai pas dissuadé. Les volumes sont beaux, la lumière entre largement par les hautes fenêtres. Linda a eu son mot à dire dans le choix du

logement : elle tenait absolument à ce qu'il possède une cheminée et une terrasse. J'ai accepté, tout comme je l'ai laissée s'occuper de la décoration. Elle a fait peindre les murs en rouge

et a disséminé un nombre incalculable d'objets un peu partout : vases, pots, lampes, statuettes, bouddhas, bougies... Tous les vides sont comblés, c'est peut-être pour cela que j'ai la sensation d'étouffer, mais je n'en souffle pas un mot, ça serait un combat perdu d'avance. Seul l'aménagement de mon bureau lui a été formellement interdit. Ce petit rectangle d'à peine neuf mètres carré est mon sanctuaire. Personne d'autre que moi n'a le droit d'y pénétrer, pas même Ducon, le chat que j'ai offert à Linda pour son anniversaire. Une planche de bois posée sur deux tréteaux fait office de bureau, une chaise pliante de fauteuil, un matelas fin de lit. Ce confort spartiate me met de mauvaise humeur, ce qui est une bonne chose, car j'ai remarqué que j'écrivais mieux lorsque j'étais hargneux. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai punaisé, sur le mur qui fait face à mon bureau, les photos de la dizaine d'écrivains qui ont plus vendu de livres que moi cette année. Leur succès, plus important que le mien, attise ma rancœur. Je bois aussi beaucoup de café pour être le plus tendu possible. Mon seul réconfort est la dégustation, une fois ma page *word* noircie, vers 15 heures, d'un carré de chocolat aux amandes. En attendant le retour de Linda, vers 18 heures, je

vais au cinéma ou au café. Lorsque j'ai envie de voir de jolies filles, j'entre dans un musée. Bref, je cultive l'art de ne rien faire, ce qui n'est pas si facile.

Depuis quatre mois, Linda travaille comme conseillère à Pôle Emploi. Je n'ai pas trop bien compris ce qu'elle y faisait exactement, mais la pauvre a l'air fatigué quand elle rentre à la maison. Je ne comprends pas pourquoi elle tient tellement à travailler, mon argent pourrait lui permettre de se dispenser de cette tâche. Peut-être pense-t-elle que le travail la rend plus libre.

Chaque soir, nous allons au restaurant, sauf le dimanche, où Linda prépare un copieux repas avec ce que nous avons acheté le matin au marché sous le métro aérien, station Duplex. Elle ne sait pas très bien cuisiner, mais il faut reconnaître qu'elle fait des efforts, notamment en ce qui concerne la préparation des courgettes en salade, plat qu'elle adore. Sa sauce pour les pâtes est également une franche réussite.

Depuis quelques semaines, les crises de jalousie se sont délocalisées du salon au restaurant. Elle a déjà cassé un verre au Café du commerce, sous

les regards ahuris des serveurs. J'ai dû le rembourser. Ces pertes de contrôle prouvent qu'elle est psychologiquement déséquilibrée. Il faudrait qu'elle consulte. Je lui ai trouvé une adresse réputée, mais elle n'a jamais téléphoné.

Elle me reproche de regarder les filles, mais est un crime?

Elle m'ennuie.

Chapitre 15

- 400 000, ça se fête, non?

Mon éditeur se verse une troisième coupe de champagne. Maladroit, il en verse sur une pile de manuscrit posée sur son bureau.

- Ah merde!

Il prend la pile et la jette à la corbeille.

- Isabelle t'a dit que tes "Mémoires" sont notre meilleure vente de l'année?

- Tu me l'apprends.

- Alors tu n'es pas non plus au courant pour le 6, je suppose ?

- Heureusement que tu es là.

- Hôtel Westin, rue de Rivoli. Buffet dînatoire. Le grand jeu, avec caviar, soupe de foie gras, omelette à la truffe, saumon sauvage...

- Appétissant. On fête quoi?

- Ton succès. La stagiaire s'occupe des invitations. Tous veulent en être. On te passera la liste. Tes biffés recevront nos condoléances.

- Un crime poli compte double.

Il fait froid dans cet hôtel. C'est inadmissible. Je suis obligé de garder ma veste. Les épaules alourdies par 800 grammes de loden, je ne suis pas à mon aise, mes mouvements sont plus lents, fatigués. Je serre en grimaçant les mains qui se présentent devant moi. Trois degrés de plus et, en

chemise, je virevoltais, je les épatais tous. Linda, coupe de champagne à la main, sourit professionnellement aux personnes qui s'approchent de moi. Je ne sais pas où est Isabelle, mon attachée de presse. Elle devrait être à mes côtés, et faire ce que fait Linda. Où est-elle ? Elle rit avec un journaliste de France Culture qui n'a pas aimé mon livre. Je m'ennuie. J'ai envie de rentrer chez moi.

- Tu vas où ?

- Me chercher une coupe. Tu en veux une ?

- Non merci. On rentre bientôt ?

- Déjà ? C'est ta soirée, Frank.

- Je préfère les soirées des autres à la mienne. On part dans dix minutes.

- Vingt.

- D'accord.

Linda se dirige vers le buffet. Elle roule du cul. Les hommes la regardent. Je ne suis pas jaloux, ils sont tous moches.

- Bonsoir.

Ca vient de derrière. Une voix de femme. Cassée, comme je les aime. Je ne me retourne pas.

- Vous êtes sourd ?

Un doigt léger vient tapoter le lobe de mon oreille

gauche. Je frissonne. Il faudrait que je me retourne. Je n'en ai pas le temps : elle est devant moi. Ses yeux cherchent les miens.

Il y a quelques années, alors que j'étais dans le métro, deux jeunes types sont montés à la station Concorde. Ils étaient grands, le torse large, les jambes longues et solides, les cheveux brillants, et habillés avec un sens de l'esthétique sûr, que seul possèdent ceux qui ont compris que, de nos jours, le ridicule tue. Ils étaient, surtout, sublimes, d'une beauté électrisante, que je n'avais encore jamais rencontrée. Les autres voyageurs non plus, apparemment, puisque tout le wagon les fixaient, fascinés. Que faisaient ces sculptures vivantes sous terre ? La chaleur, la crasse, l'odeur âcre du métro n'allaient-elles pas altérer leur pureté ?

Voilà exactement ce que je suis en train de penser alors, qu'hypnotisé, j'admire la magnifique brune posée devant moi. Qu'est-elle venu faire ici, parmi ces vieux cons de l'édition ? La perfection de ses traits est une déclaration de guerre à la nature, qui, ordinairement, par esprit de justice, n'oublie pas d'amoinrir, en déposant ici un bouton, là en creusant une ride, ses plus belles créations. Je la regarde avec intensité et soudain, je m'inquiète :

cette fleur, dans ce salon mal chauffé, avec ce ramassis de corps mous et de cerveaux malades, ne risque-t-elle pas, comme mes deux statues souterraines, de se souiller ? Je dois la protéger. La fatigue (l'autre nom de l'ennui) me quitte comme par enchantement.

- Bonsoir... On se connaît?
- Vous en avez d'autres?
- De quoi ?
- Des phrases d'accroche aussi banales.
- Un tas. Je suis écrivain.
- Voilà qui est mieux. Continuez, je vais bientôt être séduite...
- Pour la part, je le suis déjà.
- Téméraire avec ça ! Continuez...
- J'ai envie de vous.
- Là, vous allez trop vite.
- Libre à vous de refuser ce que je ne vous ai pas proposé.

Je lui tends ma carte.

- Vous pensez que je vais vous appeler?
- Je l'espère... Désolé d'abréger cette charmante conversation, mais ma femme arrive.
- Serait-elle maladivement jalouse?
- Seulement devant les femmes comme vous.
- Dragueur.

- Sûrement pas ! Honnête. Téléphonnez-moi.

- On verra...

- Téléphonnez.

Elle s'évapore au moment où Linda vient à ma rencontre, une coupe dans chaque main.

- Je t'ai dit que je ne voulais pas de champagne.

- Ce n'est pas pour toi. Qui était-ce ?

- Qui donc ?

- Arrête.

- Ah, celle-là... Je ne sais pas. Elle ne m'a pas donné son nom.

- Mais toi, tu lui as donné ta carte.

- Pas du tout.

- Je te déteste.

- Tant que ça ?

- Va te faire foutre!

Le champagne me brûle les yeux, et ma veste, mouillée, est encore plus lourde. Je me rince le visage aux toilettes. A mon retour, Linda a disparu. Tant mieux, les choses seront plus aisées. Je pars à la recherche de ma princesse. Je la trouve en grande conversation avec un journaliste à écharpe rouge. Je me demande bien pourquoi elle lui parle.

- Bonsoir Chris. Je peux te l'emprunter ?

- Si tu insistes...

- J'insiste.

Je prends ma belle par le bras, qu'elle a fin (ses seins, eux, ravissement supplémentaire, sont gros).

- Merci. Vous m'avez sauvée.
- Vous n'auriez pas dû me quitter.
- C'est vous qui m'avez demandé de partir.
- C'est vrai... Vous voyez, vous me faites déjà perdre la tête.
- Où est votre femme ?
- En enfer.
- Nous n'y sommes donc pas ?
- Je vous emmènerais au paradis.
- Vantard.
- Fuyons ces crotales.
- Ces crotales ?
- Je vous invite à boire un verre.
- Où ça ?
- Chez moi.
- Vous êtes ridicule.
- Je suis amoureux.
- Déjà ?
- Pas vous ?
- De mon fiancé.
- La rose a des épines...
- Il suffit de la tenir délicatement.
- Je me promets d'essayer.

Son sexe est serré. En outre, je sens une légère sécheresse sur le côté droit de son vagin, ce qui, en augmentant l'intensité des frottements, accroît mon plaisir. Ses grandes lèvres sont fines, signe supplémentaire de la perfection de cette femme, qui halète sous moi et dont je ne connais pas le nom. Sa peau tendue sent le lait d'amande, et ses cheveux le *white musc*. Je m'enivre d'elle à plein poumon. Seul bémol (négligeable au regard du reste) : les mouvements de son bassin sont légèrement paresseux. Les déesses s'estiment-elles dispensées de tous efforts? Pour mon plus grand bonheur, nous avons engagé une discussion licencieuse du plus haut intérêt :

- Je suis ta pute.
- Ouvre toi bien, salope.
- Défonce-moi.
- Je vais gicler sur ta petite gueule de pute.
- Oui, vide tes couilles sur moi.
- Tu es mon sac à foutre. Je te défonce bien?
- Oui... Encore !
- Bouge ton cul, bordel! Bouge ton cul! Je vais jouir...
- Attends! Défonce-moi encore... encore...
- T'aimes ça, traînée! Ah...

- Oui... Oui...
- Je jouis!
- Ahhhhh...

Après des caresses et des baisers, nous nous endormons emmêlés. Sa peau est chaude, les ongles de ses doigts de pied viennent parfois gentiment griffer mes mollets. Si ce n'est pas de l'amour, ça y ressemble.

(C'est mon problème : je confonds amour et tendresse. Grave erreur, la tendresse est plus forte que l'amour)

(Moins anguleuse)

La clé qui tourne dans la serrure me réveille. Je jette un oeil à la pendule : 3H14. Ce n'est pas une heure pour une bataille. Je n'ai cependant pas le choix. Je me dirige donc, d'un pas chancelant, le corps freiné par le sommeil, vers le salon.

Linda est assise dans le canapé. Elle regarde la télé. La lumière de l'écran éclaire son visage en bleu. Ses sourcils sont froncés.

- Elle est là ?

- Oui.

- Je vais vous tuer, tous les deux.

- Grandis un peu!

Elle se déchausse avec grâce, se lève, s'approche de moi sans bruit, le visage impassible, et brusquement saute à mon cou, une chaussure dans sa main. Son visage est déformé par une expression de haine que je ne lui connaissais pas ; c'est, pour dire vrai, très impressionnant. Le talon pointu se rapproche à toute vitesse. La furie veut me crever un oeil ; si je ne veux pas devenir borgne, je dois éviter l'attaque, mais, bonté divine, que je suis fatigué ! Je me sens cotonneux. J'ai presque envie de me laisser faire. Qu'elle se déchaîne sur moi et qu'on en finisse. Je veux retrouver mon lit et ma rose.

Le talon, en s'enfonçant dans ma joue, me casse une molaire. Je sens les morceaux de ma dent se disperser dans ma bouche. Certains vont jusqu'à se coincer dans mon palais. Je crache mon émail par terre. Etonnamment, la douleur est supportable. Ce qui l'est moins, c'est que cette pute ait osé aller au bout de son geste. En représailles à cette agression aussi bête qu'inutile, mon poing se dirige avec, je dois le dire, une élégance certaine, vers sa bouche, pour terminer sa course sur sa lèvre supérieure, qui se

fend instantanément sous la violence de l'impact. Le jet de sang qui jaillit de la chair ouverte décrit une parabole parfaite avant de venir s'écraser en mille gouttes sur le parquet. La femme de ménage aura beaucoup de travail, demain. Après avoir poussé un petit cri, Linda tombe à la renverse, inconsciente. J'éprouve, dans un premier temps, une sensation de soulagement : le combat est fini, j'ai gagné, je peux retourner à mes rêves. L'inquiétude, cependant, suit rapidement : la bête reste en effet inerte. Je m'imagine alors le pire : être son Cantat. L'angoisse monte d'un cran lorsque mon mannequin, réveillée par le cri de Linda, entre dans le salon. Elle aussi crie un peu ridiculement avant de chuter, avec une grâce aristocratique, sur le tapis.

J'ai, devant moi, deux femmes inconscientes.

Laquelle vais-je réveiller en premier ?

Je prends la belle dans mes bras et la traîne jusqu'à la salle de bain. Elle est toute légère. Je l'allonge dans la baignoire et la rince à grand jet. Au contact de l'eau, elle reprend ses esprits.

- Ca va ?

Elle a froid. Je l'emmitoufle dans un peignoir de Linda.

- Elle est morte...

Elle se met à pleurer.

- Je veux rentrer chez moi.

- Mais non. Tout va bien.

- Tu vas me tuer aussi? S'il te plaît, ne fais pas ça ! Laisse-moi partir... Je te jure que je ne dirais rien.

- Viens avec moi. Tu verras que tout va bien.

Je l'emmène dans le salon. Comme elle avance à reculons, je la soulève un peu. Je la serre fort pour essayer de stopper ses tremblements. Comme nous arrivons dans le salon, elle ferme les yeux. Pas moi.

Il est vide.

Personne non plus dans la chambre, le bureau, la cuisine et les toilettes. Linda est parti. A l'hôtel? Chez ses parents? Police ?

J'assois mon top model dans le canapé, mets une chaîne de clips et lui recouvre les épaules avec la couverture très douce adoptée par Ducon.

- Tu vois, elle n'est pas morte. Elle est partie. Tu veux un thé ?

- Moi aussi.

- Toi aussi quoi ?

- Je veux partir.

- Tu radotes !

- Et toi tu bats les femmes.

- Seulement quand elles me frappent. Reste.

- Tu aurais pu la tuer.

- N'exagérons rien.
- Appelle-moi un taxi.
- Reste.
- S'il te plaît...

Dix minutes plus tard, je me retrouve seul dans mon appartement. Je m'allonge sur le canapé, avec en guise d'oreiller, la couverture très douce du chat roulée en boule. Je tousse un peu à cause des poils collés dessus. Ducon, jusqu'à présent invisible, vient ronronner sur mon ventre. J'éteins la télé car j'ai mal à la tête. Une douleur intense. Insupportable. Je n'ai jamais eu aussi mal au crâne de ma vie. Je n'ai plus d'aspirine, j'ai pris le dernier cachet avant d'aller à l'hôtel. Je vais mourir.

La soirée avait pourtant bien commencé.

Chapitre 16

- Vous avez dix centimes ?
- Vous avez dix minutes ?
- Je vous demande ça pour votre monnaie. Si vous me donnez dix centimes, je pourrais vous rendre un billet de cinq.
- Je sais. Donnez-moi dix minutes, le temps d'un café. Ce soir ?
- Et bien, vous !
- Comme vous dites. Moi.

Je l'ai emmené dans les beaux quartiers. Mon déca n'était pas assez chaud, j'ai demandé qu'ils me le changent. Je n'ai pas cherché à la faire rire. Je l'ai laissé parler. Elle n'a pas dit grand chose d'intéressant.

Il faisait doux sur le chemin du retour ; quand je l'ai prise par la main, elle s'est laissé faire.

A sa tête, j'ai compris qu'elle n'avait jamais vu un appartement comme le mien. Des meubles en bois précieux, des tableaux, des objets d'art. Ca la changeait de son rien banlieusard.

Elle n'était pas très habile pendant l'amour. Des techniques, des salacités lui restaient inconnues. Elle y mettait pourtant du cœur.

Sandrine vécut quelques semaines. Avant elle, il y avait eu Karine, Stéphanie, Clémentine, Aurélie. D'autres allaient la remplacer. Mes poules vernies du tertiaire. Linda partie, j'avais décidé de ne fréquenter que des femmes moins intelligentes et cultivées que moi ; bien que leur idiotie était parfois fatigante, voire désespérante, elles me plaisaient, car elles *n'interféraient pas*.

Que recherche-je chez les femmes ? Mon indifférence envers elles m'interroge. J'ai beaucoup réfléchi à la question, pendant ces interminables, et nouvelles, journées sans écriture, au vide rythmé par l'enchaînement rassurant des émissions de radio, que j'avais décidé de laisser constamment allumée. J'ai beaucoup réfléchi, et maintenant je sais : j'aime les femmes, mais sans passion. Je n'attends rien d'elles. Je ne suis pas croyant, mais si j'avais la foi, je n'adorerais pas Dieu en espérant retirer un avantage en retour. Je ne demanderais pas, dans mes prières, la réussite de tel ou tel projet ou la

concrétisation de quelque fol espoir ; je m'adressais à Dieu uniquement parce que je saurais qu'il m'aime et me, malgré les épreuves qu'il m'envoie, il veut mon bien.

C'est la même chose avec les femmes.

Je ne veux pas qu'une femme me booste, me rassure ou fasse de moi un homme meilleur. De cela, je m'en charge seul. Je n'investis pas dans une femme comme on investit en bourse, je n'attends rien en retour, si ce n'est un peu d'attention. Il y a une phrase dans Madame Bovary que je trouve sublime, et qui résume ce que je ne veux pas devenir : *“Il fallait qu'elle pu retirer des choses une sorte de profit personnel ; et elle rejetait comme inutile tout ce qui ne contribuait pas à la consommation immédiate de son coeur”*.

A ma grande déception, Emma grandit de plus en plus en moi ; mes poules vernies en sont la preuve.

Il faut que vous sachiez que je m'ennuis toujours autant depuis que j'ai de l'argent, mais à des moments de la journée différents. Fauché, j'étais angoissé le matin, redoutant les heures pesantes qui m'attendaient, immobiles, derrière la porte.

Riche, je suis devenu anxieux plutôt le soir, lorsque, mon shopping fini, je dépose sur mon lit les vêtements neufs que je ne porterais pas. Je préfère cependant avoir les poches pleines que vides. Sans argent, l'angoisse de l'avenir vous colle au ventre comme une sangsue, pompe votre énergie et le peu d'optimisme qui vous reste avant de vous laisser, au bout de nuits brûlantes, comme mort, le corps en sueur et le crâne bourdonnant, dans vos draps mouillés de sueur et de peur. Quand je n'avais pas d'argent, je pensais souvent au suicide, envisagé comme solution efficace pour mettre un terme définitif à cette torture. J'en étais arrivé là, je n'exagère pas. Mais l'angoisse de la mort étant, chez moi, encore plus forte que celle de la vie, j'ai renoncé à cette idée. Mettre fin à mes jours étant exclu, gagner de l'argent était devenu l'unique moyen d'échapper à mes tourments. Je ne pensais plus qu'à ça, même si je ne savais pas comment faire pour m'en procurer. Les mains vides, je faisais la queue aux caisses des supermarchés, juste pour voir les caissières compter les billets. Lorsqu'arrivait mon tour, j'en avais assez vu, et, prétextant un oubli quelconque, je partais.

J'ai voulu écrire un roman pour ménagères. J'ai

commencé le premier chapitre, deux pages à peine, avant, découragé, de m'arrêter : s'il est difficile de donner le meilleur de soi-même, il est encore plus ardu d'être volontairement mauvais ; malgré vos efforts pour les gommer, des bouts de qualité s'immiscent à l'improviste dans vos phrases. Ne croyez pas que je me prenne pour un grand écrivain, je connais mes faiblesses, j'ai cerné mes limites ; simplement, le travail et l'expérience aidant (sans même parler de talent), on arrive à écrire des choses pas trop honteuses. Comment faire pour gâcher un livre ? Je devais me documenter à la source. Rien de plus facile ; il suffit d'aller à la Fnac, où les objets du délit trônent dans les présentoirs près des caisses. J'en ai passé des heures, au rayon bande-dessinées, à lire de gros bouquins à couverture moche (il n'était en effet pas question de dépenser le peu d'argent que je possédais dans ce genre de trucs, et le rayon BD était le seul du magasin où les vendeurs laissaient les parasites culturels de mon acabit lire en paix). J'étais fasciné par la nullité éclatante de ces ouvrages, et, mi-moqueur, mi-horrifié, j'imaginai le degré d'idiotie de leurs innombrables lecteurs.

(Idéaliste, je n'avais pas encore compris que la

majorité des gens consomment des produits culturels dans l'unique but de se *détendre*, parfois même, disent-ils, pour *s'évader*. Ils expliquent leur refus de se frotter à une oeuvre qu'ils jugent "déprimante" en arguant que leur vie est déjà assez difficile comme cela ; c'est faux, bien entendu. Leur existence n'est pas pénible, elle est vide. Craignant qu'une oeuvre radicale ne les mette nus face à leur néant, ils se remplissent de divertissements inoffensifs. Alors que les victimes de drames, de vraies catastrophes, de celles qui vous laissent une plaie ouverte à jamais, n'ont pas peur du noir dans l'art, au contraire : il parle d'elles et les comprend mieux que n'importe quel ami compatissant. Les gens qui attendent de l'art qu'il les fasse rêver, n'aiment pas l'art).

Tout ça pour dire que les livres commerciaux n'étaient franchement pas mon truc.

Tout cela est derrière moi, désormais. J'ai plus de billets dans les poches qu'une caisse de supermarché en fin de journée (un petit supermarché de quartier, ouvert en août).

Chapitre 17

J'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Depuis quelques semaines, ma vie a changé. J'ai découvert la formule magique pour moins m'ennuyer. L'alcool. Pourquoi personne ne m'en a parlé avant ? C'est extraordinaire, l'alcool, ça fait tout glisser, et c'est bon. Ce que j'ai été con, de ne pas boire, ou si peu, pendant toutes ces années ! C'est Sandrine qui, un soir, a ramené du

supermarché une bouteille de Martini Rosato.

- C'est bon ce truc ?

- Tu ne connais pas le Martini ?

- Je connais de nom, mais je n'ai jamais goûté.

- Tu as adoré. C'est délicieux.

Elle me sert un verre avec trois glaçons.

- Tiens.

Je porte le verre à mon nez. L'odeur m'est familière. Une évidence, enfouie en moi depuis mon enfance, soudainement remonte à la surface et explose mon cerveau.

- Papi !

- Pardon ?

- C'est ce que buvait mon grand-père pour l'apéritif. C'est exactement ça !

Je prends la bouteille. A ma grande déception, le baroque de l'étiquette, savant fouillis d'objets flamboyants, a laissé place à une épure plus moderne. Je goûte le verre de papi.

- C'est très bon !

- C'est Martini.

- Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

- Je ne sais pas. Des herbes.

J'ai fait une recherche sur internet : gentiane, angélique, rhubarbe, iris, gingembre, santal, quinquina, cascara, cannelle, armoise, sarriette,

menthe, framboise, coriandre, cardamome, anis, genièvre, aloès, cachou, citron, orange, rose, lavande, clous de girofle, origan, marjolaine, thym, romarin, myrrhe.

Avant d'adorer l'alcool, je n'aurais jamais pensé qu'un type serait assez givré pour passer des mois, peut-être des années, à chercher la composition parfaite d'une boisson apéritive. Toute cette patience et cette intelligence déployées pour simplement se mettre à l'envers, je ne les aurais jamais comprises, encore moins respectées, si j'étais resté abstème.

Maintenant, je sais.

L'alcool n'est pas une simple récréation, c'est l'instrument le plus efficace qu'ai trouvé l'humanité pour assurer sa survie. Depuis que je bois, je pense sincèrement que sans l'alcool, l'être humain aurait disparu de la surface de la planète. Privé d'alcool, et donc du plus formidable dérivatif à une vie misérable (qui plus est dénuée de sens), il est probable que la race humaine aurait massivement pratiqué le suicide, à un point tel que le renouvellement des générations n'aurait, à terme, sans doute pas été assuré. Bien qu'il soit accusé de tous les maux, je ne comprenais pas pourquoi l'alcool était toujours en vente libre, qui plus est à un prix modeste. Naïf

que j'étais ! Puceau ! L'alcool est indispensable car il rend la vie... vivable. Ce n'est pas grâce aux philosophes, à l'art ou à la psychanalyse que je supporte mieux l'existence ; c'est grâce à Sandrine, caissière au Huit à Huit de la rue Lecourbe. Cette fée m'a fait découvrir un monde parallèle, un territoire enchanté où tout est plus léger, où rien n'est irrémédiablement grave : l'ivresse. Qu'elle en soit, dans ces pages, remerciée.

Ne nous méprenons pas : je ne suis pas devenu alcoolique, plutôt un amateur averti, un amoureux raisonné des boissons alcoolisées. Je me suis mis à fréquenter les plus grands bars de la capitale, et du Martini, la boisson italienne, je passais au cocktail Martini, aussi appelé, en Europe, Dry Martini, le cocktail préféré de James Bond (*"shake, not stirred"*). Une révélation. Bientôt, je découvrais le Dirty Martini, un Dry Martini "sali" à la saumure d'olive, puis le Extra Dirty Martini, un Dirty M. relevé de quelques gouttes de sauce Worcerstershire. La sauce anglaise m'amena naturellement au Bloody Mary, puis à ses variantes : Bloody Bishop, Geisha, Maria... Chaque jour, je découvrais une nouvelle merveille. Les cocktails devenaient une passion.

Un art de vivre élégant et nuiteux s'ouvrait à moi. Déguster un cocktail, c'était entrer dans la confrérie des hommes dessalés à la cravate dénouée ; c'était placer le style au-dessus de tout ; c'était n'être dupe ni étonné de rien -et en sourire. C'était surtout se prendre pour Boggie ou Frankie. Comme eux, j'enchaînais les verres et les filles sans trop y croire. Bientôt, je commandais sur internet des livres de recettes, et le film "Cocktail", avec Tom Cruise. Je l'avais déjà vu adolescent, mais j'étais passé à côté de son discours, la dépendance d'un pays à l'enivrement et la figure quasi-totémique du barman, magicien qui détient les clés du bonheur. Ma passion grandissait de jour en jour : un matin, à l'ouverture du BHV, j'achetais, fébrile, un Boston shaker, un blender, un cocktailmaster, une passette, une cuillère à mélange, ainsi qu'une ribambelle de verres : shooter, tumbler, lowball, pilsner, snifter, Martini glass, Margarita glass, punch cup, toddy... Fatigué de rentrer à l'aube, la tête lourde de conversations, d'alcool et de baisers volés, j'avais en effet décidé de réaliser mes cocktails "at home". En comité restreint. Frankie, Boggie et moi.

Je devins un homme d'intérieur. Le rythme de

mes sorties baissa drastiquement ; je préférais de plus en plus la solitude apaisante de mon appartement à la superficialité des soirées prestigieuses dans lesquelles j'étais, grâce à mon statut, toujours le bienvenu. La raréfaction de mes activités mondaines, puis, bientôt, professionnelles (je me mis subitement à refuser toute interview radio et télé, n'acceptant du bout des lèvres que les sollicitations de la presse écrite), modifia le cours de mes journées : elles ne se réglèrent plus qu'en fonction de mon appétit. Ainsi, même si j'étais réveillé depuis longtemps, je ne sortais de mon lit que lorsqu'il devenait impératif de m'alimenter. Je grignotais alors deux ou trois biscottes avec de la margarine et de la confiture d'oranges. Mon obligatoire sortie quotidienne ne se faisait jamais avant 15 heures : l'après-midi, les grandes brasseries sont plus calmes, les murs résonnent moins des cliquetis des couverts et des éclats de voix avinées. Le choix de mes plats était invariable : steak tartare, pied de cochon, tête de veau, rognons, salade de saumon, et, en cas de chance, tripes. A 17 heures, rarement après, j'étais de retour chez moi, rassasié et heureux de retrouver mon bar américain, que j'avais fait construire dans un angle du salon. Je me préparais alors un ou deux

cocktails, que je sirotais devant la télévision ou un de mes livres, que j'aimais relire. Je dînais, distraitement, d'un plat commandé, souvent japonais. Ma journée se finissait comme elle avait commencé : dans mon lit. Ordinateur portable sur les genoux, j'écrivais les chapitres de mon nouveau livre d'une écriture fiévreuse, inspirée, fluide, seulement entrecoupée par la vision attentive d'extraits de films pornographiques.

Je m'endormais, épuisé, au petit matin. Je faisais souvent le même rêve : je vivais dans un vagin géant. Il faisait chaud, tout était doux et tendre. J'y dormais, lisais, et quand j'avais soif, je plaquais mes deux mains sur les muqueuses, qui dégorgeaient alors du Martini Rosato.

Les réveils étaient tristes.

Chapitre 18

- Bien dormi ma mignonne ? Ca va, tu n'as pas trop froid ? C'est qu'il fait frisquet, aujourd'hui, malgré le soleil. Attends, je vais te chercher un peignoir.

J'ouvre l'armoire à vêtements de mes femmes. Je ne trouve pas le peignoir de Natacha, le rose. Peut-être l'ai-je donné à Féline ? Il faudra vérifier. Je fouille d'autres armoires, ouvre des placards,

des tiroirs... En vain : aucune trace du peignoir. Finalement, je l'aperçois, négligemment posé sur les épaules de Naomi. Je suis trop dissipé avec les affaires de mes compagnes, je dois faire plus attention, au risque d'attiser les jalousies.

- Désolé, mais ce n'est pas ton peignoir, Naomi. Je vais devoir te l'enlever. Tu ne m'en veux pas ?

Je la dénude, elle reste immobile. Son corps est superbe, les proportions sont parfaites. Le creux entre ses omoplates souligne sa grâce et sa fragilité. J'ai envie de la serrer dans mes bras, mais je n'ose pas, tant de beauté m'intimide. Elle s'admire dans le miroir. A aucun moment, elle ne me lance un regard. Je la laisse ainsi, nue, à sa contemplation. Je m'arrête un instant dans le couloir qui me ramène au salon. Le silence des lieux n'arrive plus à m'angoisser.

(Martini).

- Tiens, Natacha. Voilà ton peignoir. Il était sous le lit.

Sans un mot, elle se laisse habiller. Une mèche

de ses cheveux tombe sur ses yeux, je l'arrange d'un doigt tremblant. J'embrasse son visage. Son front, le bout de son nez. Maladroitement, mes lèvres glissent sur les siennes. Je n'ai pas assez appris la douceur. Elle se laisse faire, mais ne me rend pas mes baisers. Ouzo, rebaptisé Sex on the beach, vient se frotter contre mes jambes. Il a faim, je ne lui ai pas donné à manger depuis deux jours. J'ai oublié.

- Tout à l'heure, mon pauvre chat, tout à l'heure. Promis.

Aujourd'hui je ne sors pas déjeuner : je dois finir la relecture de mon nouveau livre. Mon meilleur, je pense. Le plus abouti. Surtout, pour la première fois, je crois être arrivé à écrire ce que je pense *exactement*. Si rien n'est plus difficile que d'écrire juste, la rédaction de ce livre ne m'a pas demandé beaucoup d'efforts, sans doute grâce à l'alcool. Je suis satisfait du boulot accompli, mon éditeur va être content, le public aussi.

Je vais beaucoup vendre, malgré la noirceur du sujet : un homme, peu à peu, s'éloigne du monde. Je n'ai pas encore le titre définitif, mais j'aime bien celui que j'ai trouvé cette nuit : *Non*.

Ce refus en bloc pourrait paraître infantile : il est, au contraire, mûrement réfléchi. Je suis un punk qui pense.

Je passe la nuit sur mon manuscrit. Sex on the beach ronronne à mes pieds : il vient de manger une boîte de Gourmet. A mes côtés, Natacha, qui ne dort pas non plus, me regarde, muette. Je me sens bien, entouré des miens. Leur compagnie silencieuse me met en confiance et m'inspire. J'ajoute des phrases qui jaillissent de je ne sais d'où, en retranche d'autres, peu. A l'aube, j'ai fini. Mes yeux sont gonflés, mes avant-bras me font mal, la fatigue me terrasse, mais je n'y attache aucune importance : j'ai fini. Je souffrirais plus tard. J'envoie mon texte par email à mon éditeur, puis, pour me détendre, je regarde quelques sites pornos très complets. Je n'ai malheureusement pas le courage de me masturber, ce qui est dommage, car les films X n'existent que pour remplir cette fonction. Un peu frustré, je surfe au hasard de mon ennui. Sites conspirationnistes, photos de célébrités mortes, blogs pourris, ma banque... Tiens, d'ailleurs, combien d'argent sur mes comptes ? Ah, quand même... Il est temps que mon nouveau livre sorte. Plus que temps... Un

succès et c'est reparti, et...

Et s'il ne se vendait pas ? Et si tout s'arrêtait d'un coup ? Fin de la partie, merci monsieur, ce n'est pas la peine de revenir en deuxième semaine, vous êtes é-li-mi-né, vous allez rejoindre le long cortège des écrivains sans-le-sous.

Le pénible souvenir de mes terrifiantes angoisses nocturnes accélère mon rythme cardiaque. Ma vue se brouille et ma gorge se noue : j'ai trop connu ça, plus question, je n'en veux plus. Je n'en peux plus. Le corps durci par le stress, je vais à mon bar américain. Heureusement qu'il est là, lui. Il m'attend, bienveillant, prêt pour les soins. Je me prépare un B-52 (liqueur d'orange, Bailey's, liqueur de café) que j'avale cul sec, comme le veut la tradition. L'alcool me détend immédiatement. Je me dis qu'il serait criminel de ne pas continuer sur ma belle lancée. Je feuillette mon livre de recettes et, pour rester dans le crémeux, me décide pour un Alexandra. John Lennon en était dingue, paraît-il. La préparation est simple. Je goûte... L'onctuosité et le goût chocolaté du breuvage me reconforte. Petit, en guise de goûter, ma mère me préparait un bol de cacao Van Houten avec du sucre. Je

me souviens que la poudre se mélangeait mal, même quand le lait était brûlant. Ca faisait des grumeaux amers que j'adorais croquer. Objectivement, même si l'enfance n'est pas le paradis perdu que l'on dit, loin de là, il faut bien admettre, si on fait le bilan de mes joies, que j'étais moins malheureux à 10 ans qu'aujourd'hui.

Et si le succès s'arrête, je deviens quoi ?

Mon éditeur me répond dans la journée :

Re : mon manuscrit (16h34)

Bonjour,

Merci pour ton livre, que je viens de lire. Il faut qu'on en parle. Déjeuner la semaine prochaine ?

Bien à toi

Re : Re : mon manuscrit (16h37)

Je devine, à la sécheresse de ton email, que tu n'as pas aimé mon livre. C'est ton droit. Si tu ne le juge pas digne d'être publié, ne le publies pas, je n'en prendrais pas ombrage, tu n'auras fait que ton boulot.

Mais que tu exiges qu'on en parle... Il ne t'est

pas venu à l'esprit que je n'avais aucune intention d'en parler avec toi ? Ecouter docilement tes critiques, même constructives, *je m'en branle*, cher ami. Mon livre est à prendre tel quel ou à laisser, alors fais ton choix, mais ne commence pas à mes casser les couilles avec tes avis éclairés dont je me contrefous (si tu savais comme je m'en contrefous...)

Et tu pensais vraiment que j'allais attendre une semaine pour avoir l'honneur de t'écouter ? Tu te prends pour qui ? Une star ? Ne confonds pas les rôles, je t'en prie, tu es plus intelligent que tu ne t'en donnes l'air.

La vraie réponse que j'attends de toi, et tout de suite, c'est si tu veux publier mon livre, ou pas. Ce que tu cherches à mettre autour, enlève-le, ça nous fera gagner du temps à tous les deux.

Salut, gros lâche

ps : au cas où tu refuserais mon manuscrit, j'irais, bien entendu, le proposer ailleurs.

Re : Re : Re : mon manuscrit (18h12)

Tu exiges de la franchise, en voilà : je ne publierais pas ton livre. Je ne l'aime pas. Libre à toi d'aller le proposer ailleurs (entre nous, je me demande bien qui va l'accepter). Dans le cas où tu trouverais un éditeur assez con pour

publier un truc pareil, tu n'oublieras pas de nous rembourser les 300 000 euros d'avance que nous t'avons royalement octroyé.

Bien à toi

Re : Re : Re : Re : mon manuscrit (18h17)

Des éditeurs cons, il en existe à la pelle (tu es le premier d'être eux). Ta grande connerie vient d'ailleurs de me donner une idée... Pourquoi m'embarrasser de parasites dans ton genre ? Je vais vendre mon livre en ligne, sur mon site. Directement du producteur au consommateur, c'est bien mieux, non ? Fini les intermédiaires rapaces. Fini, les pervers dans ton genre, les commerciaux alcooliques et les libraires idiots. Vive la liberté !

Et ton fric, oublie-le, tu n'en verras jamais plus la couleur. J'ai tout dépensé. Appelle tes avocats, si ça peut te faire plaisir, ça ne changera rien.

Adieu, ma conne

A 18H31 exactement, *Non* était en téléchargement payant sur mon site. 8 euros. Tout pour moi.

Le lendemain matin, je recevais, par email, une

demande d'interview du chef de la rubrique culture d'un grand news magazine. La mise en vente de mon nouveau livre en ligne créait de l'agitation dans le landernau médiatique, il voulait comprendre ma démarche. J'ai donné mon accord, à condition qu'il réalise l'entretien par téléphone, et tout de suite :

- Allo ?
- Franck Duluth ?
- Jusqu'à nouvel ordre.
- Merci d'accepter de répondre à mes questions.
- C'est la règle du jeu.
- Vous êtes prêt ?
- Je suis allongé sur mon lit.
- Pourquoi avoir mis votre nouveau roman, *Non*, en ligne ?
- Parce que l'esclavage est aboli depuis 1848.
- Mais encore ?
- Il n'y a pas d'autre raison.
- On dit que votre éditeur l'a refusé.
- Je l'en remercie : s'il l'avait accepté, je serais encore enchaîné.
- On dit également que vous avez agi sur un coup de tête.
- Je n'agis jamais sur un coup de tête, même quand j'agis sur un coup de tête.

- Avez-vous conscience de l'originalité de votre démarche ?
- Je ne me pose pas ce genre de question. Je fais ce que je pense être le mieux pour moi.
- Pensez-vous que vos lecteurs vont vous suivre ?
- *Mes* lecteurs ? Quel horreur !
- N'est-il pas risqué de se passer d'une maison d'édition ?
- Vous êtes têtue !
- Votre livre, comme le précédent, parle beaucoup de sexe...
- J'écris sur l'obsession sexuelle, pas sur le sexe.
- Quelle est la différence ?
- L'obsédé sexuel pratique peu. Il est trop pris par son obsession.
- Etes-vous un obsédé sexuel ?
- Si cela avait été le cas, je n'aurais pas eu ni la force, ni le temps d'écrire des livres.
- Pourquoi avoir intitulé ce livre *Non* ?
- Le refus est un réflexe de survie. Je le pratique au quotidien.
- On pourrait vous rétorquer que cette attitude n'est pas très constructive...
- Vous plaisantez ? Six livres !
- Que ferez-vous si votre livre est un échec

commercial ?

- J'en écrirais un autre.
- Vous ne serez pas découragé ?
- Si. Mais je ne sais faire que ça : écrire.
- L'écriture est une passion ?
- Je fais tout pour l'éviter. Pas question d'être dévoré.
- Vous préférez donc la vie à la littérature ?
- Ce n'est pas la même chose ? Je dis juste que la passion aliène.
- Accordez-vous plus d'importance au style ou à l'histoire ?
- L'histoire découle du style.
- Qu'est-ce qu'un style ?
- Une nouvelle langue, vingt-six notes.
- Pour vous, qu'est-ce qu'un grand écrivain ?
- Quelqu'un qui parle au nom de ceux qui ont honte.
- Honte de quoi ?
- D'être des hommes.
- Vous considérez vous comme un grand écrivain ?
- Non. Je stagne au ras de l'existence.
- Paul, le héros de votre livre, décide un jour de se retirer du monde. Pourquoi ?
- Parce qu'il ne supporte plus sa vulgarité.
- La sienne ou celle des autres ?

- Les deux.
- La fuite est une bonne solution ?
- Si Paul avait été courageux, il serait devenu terroriste.
- Vous sentez-vous proche de Paul ?
- Paul, c'est moi !
- Votre héros semble être déçu par la vie. Et vous ?
- Je fais avec.
- Pensez-vous que l'art peut changer le monde ?
- L'art *change* le monde.
- Comment ?
- Par petites touches. Il lui faut du temps.
- La révolution n'est-elle pas plus efficace ?
- Seulement sur le moment.
- Etes-vous un révolutionnaire ?
- Je suis trop lâche pour cela.
- Dernières questions : une fois mort, que pensez-vous que les gens retiendront de votre oeuvre ?
- Deux ou trois phrases, j'espère.
- Lesquelles ?
- Je ne les ai pas encore écrites.
- Votre épitaphe ?
- *A bientôt*. Mais pourquoi me parlez-vous de ça ?

L'interview finie, j'ai longuement coiffé Natacha et Féline, puis j'ai changé la litière du chat. Je suis ensuite sorti déjeuner au Mac Donald. Je ne sais pas pourquoi je suis entré dans cet endroit, je ne les fréquente plus, depuis que j'ai de l'argent. J'ai commandé deux hamburgers, une frite moyenne et un Coca. C'était bon. Les hamburgers étaient moelleux. Comme un Royal Cheese.

(Tiens maman, voilà la monnaie)

En rentrant, j'ai eu mal à la tête. Ces derniers temps, ces maux revenaient quotidiennement. Les aspirines n'ont pas fait effet. L'alcool non plus.

Au moment de me coucher, la douleur est devenu insupportable. Plus que les autres fois. Atrocement plus. J'ai appelé SOS Médecin. Je leur ai expliqué que je sentais une partie de mon corps glacée, l'autre brûlante. J'avais peur. Ils m'ont dit de ne pas m'inquiéter, qu'un

docteur allait bientôt venir.

Je suis mort quelques minutes avant son arrivée.

FIN

